

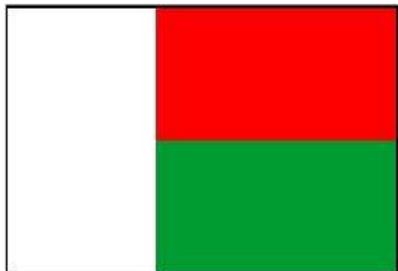
89. MADAGASCAR 2014

Madagascar, Madagascar, longtemps mon pays préféré (et toujours dans mon top 5) !

Madagascar, déjà visité trois fois : en février 1995 (22 jours), en novembre et décembre 1996 (42 jours) et en octobre 2007 (16 jours) !

Madagascar, me revoilà !

Pour deux mois (voyage du vendredi 5 septembre au mercredi 5 novembre 2014)



Petit topo sur Madagascar : (d'après Wikipédia et d'autres sources)

** Géographie :

Madagascar se trouve dans l'océan Indien, à 9 000 km de Paris et à 400 km à l'est des côtes africaines, dans l'hémisphère sud, sur le tropique du Capricorne. Cette île, la quatrième du monde par sa taille (587 040km²), est un peu plus grande que la France. La Grande Île, parfois appelée « l'île Rouge » en référence à la latérite qui colore ses plateaux, s'étire sur 1 580 km du nord au sud et 500 km d'est en ouest avec un maximum à 575 km.

Elle est bordée à l'ouest par le canal du Mozambique qui la sépare de l'Afrique continentale. Le pays est entouré par d'autres îles et archipels dont l'île Maurice, les Seychelles, les Comores et La Réunion.

Une chaîne montagneuse parsemée de massifs coupe la Grande Île dans le sens nord-sud à une altitude moyenne de 1000 à 1 500 mètres (les Hautes Terres représentent 70 % de la superficie du pays). Au nord le Tsaratanana, avec ses 2876 m, est le point culminant de Madagascar. Le pays compte de nombreux lacs ; l'Alaotra (182 km²) est le plus vaste des cinq grands lacs de Madagascar.

La capitale, Antananarivo, compte plus de 2 millions d'habitants (les Tananariviens) et s'étend sur 7 collines au centre et 11 en périphérie entre 1200 et 1500 mètres d'altitude (en cette saison il y fait frais, surtout la nuit).

** Histoire :

Les nombreuses recherches pluridisciplinaires récentes - archéologiques, génétiques, linguistiques et historiques - confirment toutes que l'ensemble du peuple malgache est primordialement d'origine austronésienne, plus précisément de l'archipel indonésien.

Dès le milieu du premier millénaire jusqu'à 1600 environ, les Vazimba de l'intérieur autant que les Vezo des côtes accueillirent de nouveaux immigrants moyen-orientaux (Perses Shirazi, Arabes Omanites, Juifs arabisés), africains (Bantus) et orientaux (Indiens Gujarati, Malais, Javanais, Bugis et Orang Laut) voire européens (Portugais) qui s'intégrèrent et s'acculturèrent à la société Vezo et Vazimba, souvent par alliance matrimoniale.

Avant la colonisation française, en avril 1862, sous le Second Empire, un homme fut nommé premier Consul de France à Madagascar : Jean Laborde. Il est le précepteur du futur Roi Radama, mais aussi confident des missionnaires, initiateur de l'industrie malgache et amant de la reine cruelle et xénophobe Ranaivalona Ière.

Ce n'est véritablement qu'à la fin du XIX^{ème} siècle, lors du partage de l'Afrique par les Européens à la conférence de Berlin (1884-1885), que sonne le glas de l'expansion et de l'indépendance du Royaume de Madagascar. Les politiciens malgaches jouaient jusqu'alors sur les rivalités des puissances occidentales pour conserver leur souveraineté. Le traité de Berlin attribue l'île à la France (position stratégique face aux Anglais, dans l'océan Indien). La France signe alors un traité avec le Royaume de Madagascar qui repose sur l'ambiguïté de la langue malgache et qui ne donne théoriquement aucun droit à la République française sur le Royaume de Madagascar. Mais, au fil des incidents diplomatiques, la France mène une politique de plus en plus agressive, puis entreprend la conquête de l'île. La résistance est massive, l'armée malgache parvient à repousser les premières vagues d'invasion en 1883 mais les combats décisifs suivront. Ils sont connus sous le nom de « deuxième guerre Franco-Malgache ». De son côté, le gouvernement français envoie une armée de conscrits mal préparés qui progresse très lentement, la maladie faisant des ravages. On parle de 30 % de pertes liées aux maladies tropicales.

La fin de l'indépendance est suivie de dix ans de guerre civile larvée, due à l'insurrection des Menalamba. Madagascar sera sous administration française de 1896 à 1960. Le général Joseph Galliéni, nommé gouverneur général de Madagascar (1896-1905), contribue à pacifier l'île. Sous son impulsion, de nombreuses infrastructures sont mises en place : premier chemin de fer Tananarive-Tamatave (achevé en 1903), achèvement du chemin de fer de Madagascar, développement rapide du réseau routier (1905 à 1935), Institut Pasteur, écoles, etc.

Pendant la colonisation française, un enrichissement de la population malgache est constaté, reflété à travers un achat croissant de tissus. En 1907, pour la première fois depuis un siècle, les exportations malgaches sont supérieures aux importations et le pays s'enrichit. De nombreux jeunes Malgaches vont aussi étudier en France et contribueront à faire connaître Madagascar.

La période coloniale est toutefois accompagnée de mouvements de lutte pour l'indépendance : les Menalamba, les Vy Vato Sakelika, le MDRM. Ce dernier parti politique est accusé par le régime colonial d'être à l'origine de l'insurrection de 1947 qui entraîne une répression sanglante par l'armée française, répression qui fait plusieurs dizaines de milliers de morts (la presse française avance souvent le chiffre de 80 000 morts).

L'île accède à l'indépendance le 26 juin 1960 mais la Première République malgache reste très étroitement liée à la France par les accords de coopération. Suivent une gestion du pays difficile entrecoupée de coups d'état, guerres civiles et appauvrissement de la population.

Fin 2009, les réunions d'Addis-Abeba ont abouti à la signature d'un Acte additionnel à la Charte de Maputo en nommant Andry Rajoelina Président de la Transition, Eugène Mangalaza Premier Ministre de la Transition, et Fetison Rakoto Andrianirina et Emmanuel Rakotovahiny coprésidents du Conseil Présidentiel.

Le 20 décembre 2013, Hery Rajaonarimampianina est élu, au suffrage universel direct, premier président de la IV^e République de Madagascar.



** Population :

La population, pauvre et très métissée, est de 23 millions d'habitants (39 au km² contre 121 en France) contre 4 millions en 1940. 18 groupes ethniques composent cette population. Environ 80% vivent dans des villages, principalement d'agriculture, d'élevage ou de pêche. Mais seulement 5% de la surface du pays est utilisée pour l'agriculture.

Le taux de natalité, principal fléau du pays, est de 36‰, celui de mortalité de 6,8‰, d'accroissement naturel de 3% et de fécondité de 4,6 enfants par femme (2009). L'espérance de vie des Malgaches s'accroît, il est maintenant de 64 ans. 71% des Malgaches vivent sous le seuil de pauvreté (salaire moyen mensuel de 25 €, PIB mensuel par habitant de 61 €) et seulement 48% des ménages possèdent l'eau courante (ce qui est en nette amélioration depuis quelques années).

Le taux d'alphabétisation de la population est de 72% mais plus d'un quart des enfants en âge d'aller à l'école n'y vont pas, faute d'argent.

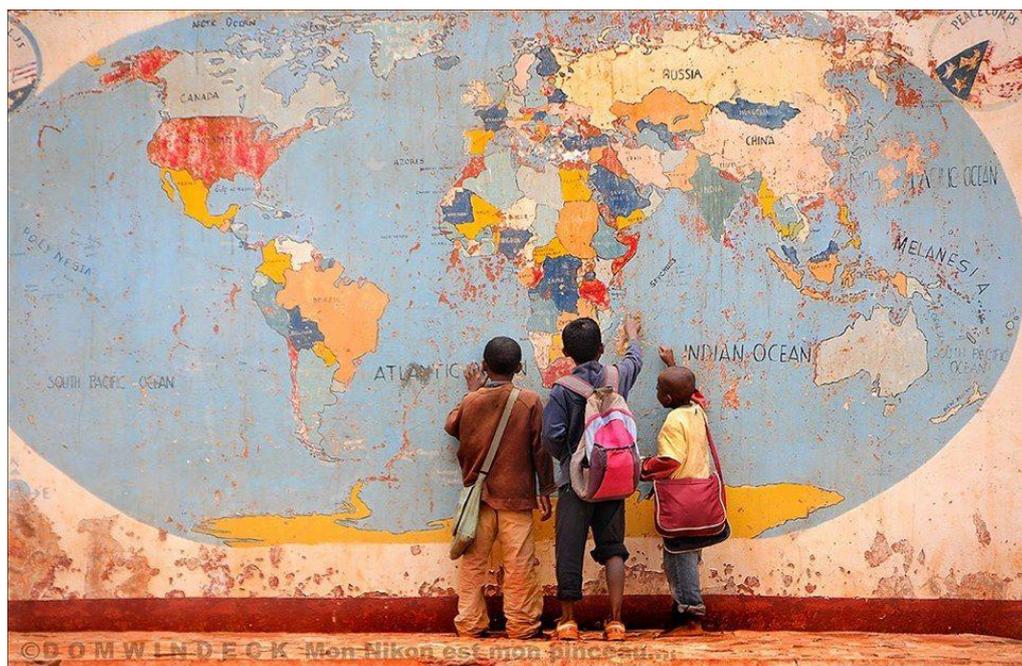
La famine et le paludisme sont deux menaces en suspens. Mais le pays subit d'autres drames tels les cyclones fréquents ou les invasions de sauterelles (la dernière fin août 2014).

** Langue :

Le malgache est la langue nationale de Madagascar. Le français est la deuxième langue officielle, parlée par environ 20% des Malgaches (maîtrisée essentiellement par les lettrés). La langue malgache est la plus occidentale dans la branche malayo-polynésienne des langues austronésiennes. Plus précisément, elle se rattache aux langues du centre de l'Indonésie et des Philippines.

** Religion :

Environ 75% des Malgaches sont chrétiens (divisés presque également entre protestants et catholiques) et plus de 20% n'ont pas de religion ou pratiquent toujours la religion traditionnelle, qui tend à souligner les liens entre les vivants et les morts. Outre le culte des ancêtres, d'autres religions orientales sont également présentes sur l'île. L'islam a d'abord été apporté sur l'île au Moyen Âge par les Arabes et les commerçants somaliens musulmans qui ont créé plusieurs écoles islamiques le long de la côte orientale. Aujourd'hui, les musulmans représentent environ 1% de la population de Madagascar et sont largement concentrés dans les provinces du nord-ouest de Mahajanga et d'Antsiranana (Diégo-Suarez). Les musulmans sont divisés entre des ethnies malgaches, indiennes, pakistanaïses et comoriennes.



** Economie :

En 1950, l'économie repose sur le riz de luxe, le café, le cacao, le poivre, le tapioca, les pierres précieuses et semi-précieuses, l'uranium (1 000 tonnes de 1950 à 2008, exploité par la France), l'or (exploité par la France), la bauxite et le cobalt.

En 1975, découverte de pétrole exploité par Amocco (États-Unis). Puis abandon en raison du manque de rentabilité.

Entre 1975-1990, durant la période marxiste, l'économie tourne au ralenti, tournée vers le bloc de l'Est.

De 1990 à 2002, exploitation de la vanille gousse (1^{er} pays producteur en qualité), début de l'exploitation industrielle intensive de la mer par l'UE, tentative d'exportation de la viande de zébu malgache. Exportation de crevettes d'élevage par des Malgaches d'origines française et indopakistanaïse (premières créations d'emploi dans l'industrie de la crevette).

De 2002 à 2008, reprise de l'exploitation du pétrole, cette fois-ci par la Texaco (favorisée par la hausse du prix du baril, donc le retour à la rentabilité des gisements de Madagascar), de l'uranium par la société Areva, de l'ilménite par la société anonyme Rio Tinto, du nickel par Dynatec et Arcelor. En 2009 : Madagascar devient producteur de niobium métal de transition qui permet le vol Apollo 11.

Entre 2008 et 2009, Madagascar a exporté environ 25 000 tonnes de litchi vers l'Europe. Le montant total des exportations est de 1 040 millions de dollars en 2009. Mais le pays doit importer son riz, nourriture de base, depuis l'Asie. Le montant total des importations est de 1 836 millions de dollars en 2009.

** Tourisme :

Madagascar est un magnifique pays à découvrir : paysages, coutumes, population, flore, faune, îles, plages...

La majeure partie de la faune et de la flore malgache ne se retrouve nulle part ailleurs. Le lémurien reste l'animal emblématique de l'île (cinq familles et plusieurs dizaines d'espèces).

Mais les infrastructures de l'île restent assez peu développées : 50 000 km de route (dont seulement 5 000 bitumées), 893 km de voie ferrée, 130 aéroports (dont 29 avec des pistes bitumées).

En 1984, le gouvernement de Madagascar a décidé d'élargir l'ouverture du pays au tourisme. Malgré des difficultés tenant au système administratif local et une infrastructure encore peu développée, le nombre de visiteurs augmente régulièrement chaque année. Tout indique que Madagascar peut devenir une destination touristique importante, à condition que les autorités de l'île consacrent à cette activité les efforts d'équipement nécessaires.

Sans sérieux contrôles fiscaux, les hôtels, les discothèques, les casinos, les agences de voyages, les supermarchés et les importateurs-exportateurs de services sont les éléments de ce secteur très prospère, ouvert sur le monde extérieur. L'augmentation de nombre de visites touristiques développe bien l'industrie hôtelière à Madagascar. En 2013, plus que 190 hôtels sont enregistrés à l'office de tourisme de Madagascar. Parmi les 50 hôtels de la capitale, on peut trouver seulement 5 hôtels de luxe de standard européen. Seul point vraiment négatif : l'accroissement de la petite délinquance (vols) et donc de l'insécurité.



Baobab, Diégo-Suarez



Arbre, Diégo-Suarez



Baobab, Diégo-Suarez

Vendredi 5 : Et voilà, c'est parti pour mon quatrième voyage dans ce magnifique pays, après une semaine très très chargée. Je ne voulais pas rater mon vol ; ce fut juste... Mais, bon, je n'ai pas à me plaindre : pas de grève de métro, ni de bus, pas de grève d'aéroport. Avec un peu de chance, j'éviterai celles à venir. Avec un président qui mécontente presque 90% de la population (oui, ça peut exister !) on peut s'attendre à tout. Pauvre France ! Bien sûr, tout est relatif : là où je vais, c'est pire, mais la population a espoir, veut s'en sortir et n'a pas de privilèges à préserver. J'arrête là avec la politique. Vous avez déjà arrêté de me lire ? Tant pis...

Je vais pouvoir oublier tout ça durant deux mois, même si je me tiendrai un peu au courant quand même.

Je vole sur Air Madagascar, une compagnie qui vient à priori d'être inscrite sur l'annexe B de la liste noire européenne. A l'aller, c'est direct de Marseille à Antananarivo, c'est bien. Au retour je passerai par Roissy.

Surprise : non seulement il y a plus d'une heure de retard, mais le Boeing 767 appartient à SkyGreece Airlines et le personnel de bord parle grec ou anglais. On dirait d'ailleurs des débutants, quelle panique à bord ! Assez de place pour les jambes mais ni écran vidéo, ni musique, ni lampe individuelle... J'ai obtenu une place hublot à l'avant mais, comme l'avion est à moitié vide, je récupère une rangée de 3 sièges à l'arrière.

Nous décollons à 18h55 (au lieu de 17H45). Après le diner je m'endors pour moins de 5 heures de mauvais sommeil ; de toute façon, sans lampe perso, je ne peux pas lire...

Samedi 6 : Petit-déjeuner correct. Mer de nuages et horizon orange à l'est en atterrissant à Tana à 5H50 après un peu moins de 10H de vol (l'horloge malgache étant en avance d'une heure sur la France). Il fait 12°, l'aéroport étant à 1200 m d'altitude. A l'arrivée, quelle désorganisation ! Je finis par obtenir mon visa de deux mois pour 40 euros au lieu de 30 marqué sur la vignette. 10 euros dans la poche du policier : la corruption (et la mendicité) est le sport national ici ! Cependant le visa est gratuit pour un séjour maximum d'un mois.

Bien que mon sac à dos soit enregistré jusqu'à Diégo-Suarez je dois le récupérer pour passer la douane et le remettre ensuite au guichet des vols nationaux. Suspens ! Il est là, ouf ! 21 kg quand même (affaires perso, matériel de snorkeling, sac de couchage, 20 bouquins et quelques cadeaux...)

Malgré le retard, j'ai le temps de me prendre une carte Sim orange locale pour mon mobile, ça me sera pratique. Le territoire est paraît-il très bien couvert.



Baie des Français et Nosy Lonjo, Diégo-Suarez



Jardin tropical, Diégo-Suarez

J'embarque ensuite dans un ATR 42-72 d'Air Madagascar, pratiquement complet (70 places environ). Décollage à 7H40, 1H45 de vol et atterrissage à Diégo-Suarez, tout au nord de l'île, à 9H25. Quelques nuages et beaucoup de vent continu à 50 km/h, cela dure plusieurs mois (juin à septembre). Heureusement il fait chaud, il est prévu jusqu'à 28° l'après-midi.

Diégo-Suarez, appelée aujourd'hui Antsiranana, est un endroit « découvert » par un navigateur portugais éponyme en 1543. La ville est située autour d'une baie magnifique, la baie des Français ; au centre, une sorte de pain de sucre, Nosy Lonjo, qui culmine à 120 m, un endroit sacré. Diégo-Suarez a été développée par les Français depuis la fin du XIXème siècle jusqu'en 1975 : port civil et militaire puis légion étrangère. Elle est propre et animée. 120 000 personnes y habitent. Jimmy, le jeune et sympathique patron d'une petite agence locale qui m'a organisé un périple pour les cinq prochains jours, m'attend comme prévu à la sortie avec son 4x4. Nous traversons la ville, avec quelques arrêts (retrait d'argent, carte touristique, achat d'eau...), et arrivons à l'hôtel où j'ai fait réserver, l'hôtel de la Baie.

Je m'installe dans un vaste bungalow avec salle de bain, chambre-salon et cuisine américaine (23 € la nuit pour une ou deux personnes. A Madagascar, en général, les singles n'existent pas et les solitaires comme moi payent plein pot). Les bungalows, dans un beau jardin, entourent une petite piscine. A 300 m, la baie... Je suis toutefois un peu déçu car je pensais être plus près de l'eau et avoir une vue plus dégagée sur la baie.

Le Wifi est gratuit, j'en profite avant d'aller déjeuner d'un bon poulet/frites. Puis je discute un moment avec Marc, le patron français de l'endroit.



Hôtel de la Baie, Diégo-Suarez

L'après-midi, je me balade plus de deux heures aux alentours de l'hôtel près du rivage. Baobabs et arbres fleuris (frangipaniers, bougainvilliers et autres). Pas vraiment de sable mais de la mangrove. Petites vagues provoquées par le vent. Des gamin(e)s se baignent. Quelques pirogues à balanciers. Marc m'a dit que l'endroit n'était pas dangereux. Pourtant j'ai failli me faire attaquer par quatre jeunes voleurs drogués dont l'un s'est armé d'une grosse pierre. Heureusement, d'autres jeunes, des étudiants garçons et filles, font barrage et m'accompagnent un bout de chemin. Ça commence bien ! Je ne m'en souvenais plus, c'est l'hiver ici : à 18H, il fait déjà nuit noire. Je suis rentré et prépare mon récit, tout en tombant de sommeil. Dîner à l'hôtel d'une entrecôte de zébu et de frites. Si zébu ? Non, que de l'eau...

En tout cas, je me suis régalé, la viande était tendre et saignante et les frites à point. C'est rare de manger comme cela en Afrique ! Et pour moins de 4 euros ! Discussion intéressante avec Marc et sa femme malgache. Puis dodo avant 22H.



Bougainvilliers en fleurs, Diégo-Suarez



Baie des Français et le pain de sucre, Diégo-Suarez

Dimanche 7 : Réveillé vers 5H45 par une femme qui a la bonne idée de balayer devant mon bungalow ! A la même heure qu'en bas de chez moi à Marseille (où la balayeuse est automatique et fort bruyante). Un peu patraque, j'aurais bien dormi encore un peu ! Mais où suis-je donc ? Quelques secondes d'hésitation... Ceci dit, j'ai bien dormi, l'endroit est très calme, d'autant plus que seul un autre bungalow est occupé. Et il fait déjà jour. Le vent s'est calmé pendant la nuit mais recommence à souffler par rafales. Le ciel est très dégagé.

Du coup, j'ai largement le temps de me préparer tranquillement, de voir mes courriels et autres tâches informatiques et de préparer mon sac (je laisse quelques affaires ici où je reviendrai jeudi). Bon petit-déjeuner en compagnie de Marc.

Jimmy arrive à 8H comme prévu et nous partons un quart d'heure plus tard pour une excursion de 5 jours. Le véhicule est un 4x4 Mazda DT50, je suis devant et c'est plutôt confortable. Le chauffeur s'appelle Sylvain (prénom difficile à oublier vu qu'il l'a tatoué en gros sur son bras gauche). Nous déposons Jimmy en ville, prenons la route de l'aéroport et continuons un peu plus loin vers le sud, jusqu'à Antanamitarana, pour récupérer le guide, Vincent (45 ans, mais en paraît comme moi 10 de moins). Surprise, il est accompagné d'une femme, Sania, qu'il me présente comme guide stagiaire et dont Jimmy ne m'a absolument pas parlé ! Elle nous accompagnera jusqu'au parc de l'Ankarana où nous arriverons ce soir. Bizarre ! Cela dit, il y a une quatrième place dans le véhicule.



Transports collectifs



4x4 malgache

Assez bonne route vers le sud, peu de circulation. La voiture est un luxe que peu de Malgaches peuvent s'offrir. De plus, l'essence est très chère pour eux (litre de super 95 à 1,10 €). Alors ils utilisent beaucoup les transports en commun, les taxis-brousse (souvent des 4L), la bicyclette, les chaussures (quand ils en ont) ou le char à bœufs (ou plutôt à zébus). Il existe quand même un 4x4 malgache : le char attelé à quatre zébus.

Petits troupeaux de chèvres et de zébus, rizières vertes ou déjà récoltées, villages de cases au toit de palmes ou de tôles ondulées, petits marchés en bord de route, familles en habits du dimanche se rendant à l'église (bien que la région soit très islamisée), petites mosquées, femmes faisant leur lessive ou lavant leurs gosses dans les rivières, plantations d'ignames sur les rives, bref, dépaysement complet. Même si la déforestation avance à grands pas à Madagascar il reste pas mal d'arbres aux bords de la route : palmiers de différentes espèces, kapokiers, manguiers, eucalyptus, ces derniers ayant été plantés pour la fabrication de poteaux électriques et de charbon de bois...

Madagascar, je l'ai déjà dit je crois, a la chance d'avoir de très nombreuses espèces endémiques, qu'elles soient animales ou végétales. Mais très peu d'animaux sont dangereux pour l'homme : les crocodiles, les scorpions, les guêpes et les moustiques et, dans la mer, les requins, les poissons-pierre, les pterois et les oursins. D'après Vincent, les serpents ne sont pas venimeux, c'est déjà ça ! En fait, comme partout ailleurs, le plus grand prédateur de l'homme est... l'homme ! (dixit Vincent)

Vincent est un ancien de la WWF et connaît bien la nature, flore et faune ; il se révèle un bon guide et me donne beaucoup d'explications intéressantes.

Nous verrons dans la journée deux « barrières économiques » : ce sont des postes de police sensés contrôler les flux de marchandises mais dont le but actuel serait surtout de soutirer des bakchichs aux camionneurs. Les Malgaches ne sont pas très bien organisés : nous, nous avons un ministère des finances qui sait très bien racketter à fond les citoyens.



La lessive, Mahavanona



Piste pour les tsingy rouges

Plus on s'éloigne de Diégo-Suarez, plus la route se dégrade : les nids de poule deviennent omniprésents. Au bout d'une heure environ, nous prenons une piste sur la gauche, donc vers l'est. Elle est assez bonne, sable brun ou latérite selon les endroits. Droit d'entrée pour se rendre jusqu'aux tsingy rouges et jaunes, une vingtaine de km plus loin.

Des oiseaux volent : aigrettes, guêpiers de Madagascar (verts), faucons (le vrai étant resté à l'Elysée), tourterelles masque de fer (une ditrivore de la famille des perroquets)

Le paysage est magnifique, formé de canyons. Cette région volcanique était autrefois recouverte par l'océan. Il en reste des formations basaltiques, rouges et brunes, et la latérite que l'érosion taille pour former les fameux tsingy dont vous avez déjà certainement entendu parler. Leurs couleurs vont du blanc au rouge en passant par le jaune (soufre ?). Pointues, arrondies, en cheminée, il y en a de toutes sortes et, franchement, l'ensemble est à couper le souffle.

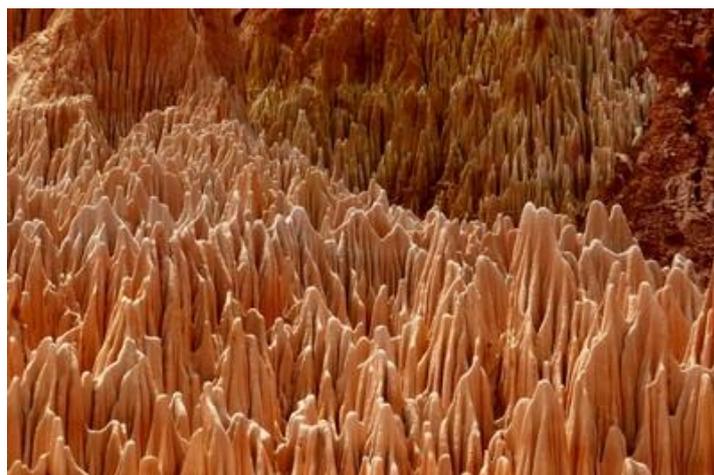
Alors que j'étais en pleine contemplation, en pleine communion avec la nature, arrive un groupe, une bonne vingtaine d'Italiens, bruyants et brisant tout le charme, quel dommage ! Il est 11H, nous repartons, en nous arrêtant tout en haut, au bord de la piste, pour admirer une dernière fois les canyons et les tsingy au fond. Les falaises à pic sont creusées de petits trous où crèchent des oiseaux.

De gros nuages blancs apparaissent et cachent souvent le soleil mais il fait assez chaud. Je ne suis pas très en forme ce matin : baisses de tension, manque de sommeil et fatigue due au poids (suite à de graves soucis j'ai repris 6 kg en août, ces kg que j'avais mis tant de temps à perdre !)

Sur le parking, un pick-up chargé de passagères s'en va : elles vont au marché vendre leurs nattes fabriquées grâce aux feuilles des lataniers, de petits palmiers présents dans le coin, ainsi que des palmiers raphias.



Les tsingy rouges



Les tsingy rouges

Piste dans l'autre sens, retour à la route et continuation jusqu'à Antanavo, plus au sud, où nous déjeunons. Le Snack 17 est tenu par un couple franco-malgache et propose une carte très particulière : nuggets ou steak de crocodile, sanglier, sarcelle, cabri etc. Je prends de la roussette accompagnée de riz et légumes bouillis. J'avais déjà mangé de la chauve-souris une fois, il y 18 ans, mais n'en avait pas gardé un grand souvenir. J'ai bien fait de réessayer, c'est délicieux : viande tendre et très goûteuse. Je discute ensuite avec Bernard, le patron, qui m'offre un petit rhum.

A quelques km de là, par une mauvaise piste, nous voilà au lac sacré d'Antanavo, un lieu légendaire pour la population. Elle ne s'y baigne pas mais fait des sacrifices de zébus pour nourrir d'énormes crocodiles sacrés. Cette fois, ces derniers ne s'approchent pas de la rive, sauf deux bébés croco, tout mignon, se font dorer au soleil. Derrière, sur une butte accessible par un sentier, apparaît un autre lac, plus petit et plus joli. Retour sur la route, qui devient exécrable : c'est pourtant la RN6, la seule qui rejoint la capitale ! Mais, plus que la route, ce qui m'inquiète est le chauffeur : il mâche du khat, cette drogue douce si commune au Yémen qui rend mollasson et ruine la santé. A priori légale, elle se cultive dans la région, est beaucoup utilisée et n'aidera certainement pas le pays à s'en sortir.



Palmier à deux têtes



Vincent, mon guide



Caméléon, vers Mahamasina

Nous traversons Ambondromifehy, l'un des trois nouveaux villages apparus lorsque des saphirs ont été découverts dans le coin il y a cinq ans. Avant ne vivaient ici que quatre familles, maintenant c'est une suite de cases, voire bidonville, un endroit insalubre où les gens rêvent à la fortune (et cela peut arriver). Les saphirs se cherchent à quatre ou cinq mètres de profondeur et les accidents sont malheureusement fréquents.

Plus loin, Vincent fait stopper la voiture : il a aperçu un caméléon sur une branche. C'est un animal tranquille, lent, inoffensif, qui se laisse approcher, photographier et caresser. Ses mains sont pourvues de cinq doigts munis de griffe, trois doigts devant, deux derrière, qui lui permettent de bien s'accrocher aux branches. Cet animal est fady (tabou), on n'a pas le droit de lui faire du mal (ce qui a aidé à sa préservation) : il est une réincarnation des ancêtres. Plus de la moitié des 150 espèces de caméléon du monde sont présentes à Madagascar.



Les tsingy rouges

Nous arrivons au campement Chez Aurélien, à Mahamasina, vers 16H. Il est situé à l'entrée est (la principale) du parc national de l'Ankarana. D'après mes calculs nous avons dû parcourir 140 km aujourd'hui. L'endroit est plutôt calme. Ma chambre est très sommaire (11 euros), mais avec coin salle de bain, une table et une chaise, dans un bungalow de deux chambres. C'est infesté de moustiques, c'est là qu'on les fabrique, je pense. Ma lotion anti-moustiques ne semble pas très efficace (attention au paludisme, je ne prends rien pour me protéger, pensant peut-être à tort être immunisé). Alors je bats des mains, en tue une quinzaine, mais ce sont des moustiques malgaches, avec une nombreuse progéniture. Heureusement des geckos m'aident dans ma tâche : deux énormes, verts tâchés de rouge, magnifiques mais peureux, et

quelques petits, grisâtres ou bruns.

Bonne douche puis travail sur mon ordi. Le groupe électrogène est mis en route vers 5H30, avant la tombée de la nuit, mais la lumière est faible. A 19H, repas au restaurant du campement. Menu imposé, mais ça va : soupe de vermicelles (chinoise), brochettes de zébu (un peu dures), riz et rougail, banane flambée. Je reste ensuite sur mon ordi jusqu'à l'arrêt du groupe électrogène, à 22H15. Là, je m'enfuis sous la moustiquaire de mon grand lit qui grince et m'endors.



Second lac, près du lac sacré d'Antanavo



Petit crocodile sacré, lac sacré d'Antanavo

Lundi 8 : C'est un moustique qui demande à un de ses amis : « Alors, as-tu bien dormi ? ». « Non, très mal, répond l'autre. Un humain n'a pas cessé de frapper dans ses mains toute la nuit... ». Bon, ma moustiquaire m'a protégé mais, dès que je me lève, vers 5H, réveillé par mes deux voisins hollandais, un couple d'hommes, je suis assailli (par les moustiques, pas par le couple).

Ni électricité, ni eau ce matin, on aurait pu me prévenir ! Moi qui comptais me raser ! Je travaille une heure et demie sur mon ordi (batterie) pour mettre mon livre de bord à jour. Je n'aurai certainement pas d'électricité ce soir, je verrai bien. Puis je bouquine en attendant 7H30, heure du petit-déjeuner (qui est correct).

Le parc national de l'Ankarana est vaste, il couvre 18 220 hectares abritant une végétation diversifiée dans une région sauvage et aride. Sylvain nous dépose, Vincent et moi, à 10 minutes du campement ; Sania ne vient pas avec nous, la marche prévue étant trop fatigante pour elle (pour une future guide, c'est curieux !). Il est 8H10.



Perte des rivières, parc national de l'Ankarana



Drongo, parc national de l'Ankarana

Un peu plus loin, très belle vue sur une falaise de tsingy gris puis bifurcation du chemin pour Perte des rivières. Un siphon géant s'est formé dans le calcaire à l'arrivée de trois rivières. Pour le moment tout est à sec mais, à la saison des pluies (à partir de décembre), l'endroit est inaccessible, les eaux bouillonnent, s'enfoncent dans le sol et la rivière souterraine ainsi formée débouche dans le canal du Mozambique, à 25 km de là. Sur les rochers des fossiles attestent de la présence de la mer ici il y a quelques millions d'années.

Beaucoup d'oiseaux dans le secteur, certains très jolis, dont des colibris et des gobe-mouches (plus connus sous l'appellation d'oiseaux du paradis). Beaux arbres et arbustes également : baobabs, euphorbes fleuris, euphorbe nain au tronc hérissé de pointes, pandanus, flamboyant ankarana à fleurs jaunes, tamariniers, bois d'ébène (très noir), adenia etc. L'adenia est en fait une liane dont la base du tronc est un gros bulbe spongieux qui sert de réserve d'eau. Les laines sont très nombreuses dans la forêt.

Il existe huit espèces de baobabs dans le monde, elles sont toutes présentes à Madagascar où six sont endémiques. Par exemple, le grand baobab andasonia ankarana inssis que j'admire, endémique à cette région, est pollinisé par les chauves-souris et les papillons de nuit. Son écorce est médicinale, utilisée contre la diarrhée. Intéressant, ce Vincent !



Lémurien Furcufer Dorsalis (nocturne)



Baobab andasonia ankarana inssis



Lémurien Coronatus (diurne)

Les fleurs sont nombreuses elles-aussi, notamment des quininiums rouges, des pachypodiums, des dalbésias etc... Nous empruntons ensuite le chemin des Tourelles des tsingy, toujours dans la forêt. Heureusement que Vincent est là pour me montrer les animaux dans les arbres, notamment des lémuriens que je n'aurais sans doute pas vus tout seul ! Dans ce parc il existe huit espèces de lémuriens (deux diurnes, six nocturnes).

Au bas d'un tronc, de la mousse blanche se déplace : il s'agit en fait de Rosia Phromia, un insecte très particulier dont je n'imaginai même pas l'existence. C'est très curieux. De blanc il deviendra vert comme une feuille puis rose avant de se transformer en papillon rose.

Des orchidées s'accrochent au tronc : ce sont des plantes épiphytes (qui n'abiment pas les troncs). Plus haut, une autre espèce de lémuriens : des Coronatus, qui sont diurnes.

Trois femmes chargées de ballots sur la tête nous croisent : cette espèce endémique n'est pas en voie de disparition, loin de là. Certaines ont le visage recouvert de poudre jaune à base de plantes : cela leur permet de se protéger du soleil et de garder une peau très douce pour leur mâle.



Insectes Rosia Phromia, parc national de l'Ankarana



Tsingy rary gris, parc national de l'Ankarana

Il est 10H17, nous prenons la bifurcation pour les tsingy rary. Ce chemin caillouteux nous mène jusqu'à un point de vue sur des étendues de tsingy à perte de vue : des gris (calcaire) et des noirs (basalte). C'est impressionnant.

Retour sur le chemin principal puis détour vers les ponts suspendus. Nous croisons entre autres deux gigantesques ficus baronii dont les racines sortant du sol forment un passage. A 11H10, nous traversons les deux ponts suspendus au-dessus d'une crevasse très arborées. Après un passage très étroit, point de vue exceptionnel sur les falaises de tsingy.

Mais voici que le grand groupe d'Italiens croisé hier arrive ! Moins bruyants, ils doivent être fatigués ! Nous repartons...

Retour vers le sentier principal. Un petit caméléon Pardalis se dore sur une branche, peu effrayé de notre approche. Il lève une patte, se balance, hésite, la repose, recommence, tout au ralenti, c'est très amusant.

Des lézards cachés dans des fissures de troncs d'arbres guettent leur proie, immobiles. Un lémurien Coronatus, avec sa longue queue grise, m'observe l'observant. Qu'il est beau ! Il repose sur un tronc. Mais sur les murs, rien !



Tsingy rary gris, parc national de l'Ankarana



Caméléon Pardalis, parc national de l'Ankarana

J'ai envie d'aller jusqu'au lac vert, c'est loin, à 4 km, et je commence à être un peu fatigué. Mais je dois le faire, je ne reviendrai sans doute jamais ici et je ne veux pas avoir de regrets.

Nous nous arrêtons sur le chemin pour déjeuner. Il est déjà 13H30 ! Sandwich à l'omelette, bananes sèches et eau, c'est bien suffisant. Un quart d'heure après, j'ai du mal à redémarrer. Reste deux km et nous arrivons au-dessus d'une falaise : ce splendide petit lac vert est situé tout au fond, entouré de grandes falaises. Il ne faut pas être sujet au vertige, nous le surplombons de 120 mètres au moins.

Sur le chemin du retour, tout un groupe de lémuriers *Coronatus* s'ébat en haut des arbres, plusieurs femelles et un mâle au museau plus allongé. Que je suis heureux de les observer ! Nous revoici sur le chemin principal, encore un km et nous arrivons au campement des Anglais à 16H10.

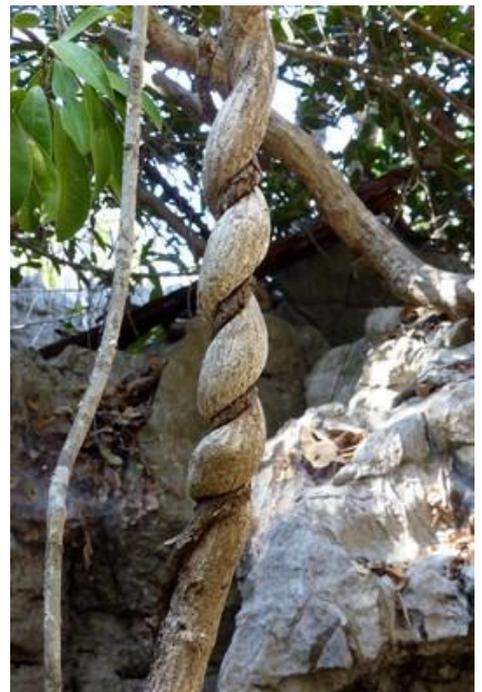
Huit heures et 20 km de marche, ça épuise ! Que de transpiration ! Mais ce qui m'embête le plus est l'énorme ampoule qui s'est formée à mon talon droit.



Caméléon Pardalis



Bois d'ébène



Liane, parc national de l'Ankarana

Nous retrouvons Sylvain, Sania et la voiture, qui nous transporte en 20 km de piste poussiéreuse jusqu'au campement des Américains. Nous y sommes vers 17H. Sylvain y avait déjà monté ma tente, assez spacieuse et équipée d'un matelas un peu trop fin, et une plus petite pour Vincent. Lui et Sania dormiront dans un bungalow rustique. L'endroit est sympa, arboré (bois noirs) et calme. Seuls deux ouvriers y logent.

Une bonne douche tiède (température locale) me régénère quelque peu. Puis j'essaye de soigner mon ampoule en la perçant et en enlevant la peau morte. Après quoi, je travaille mes photos jusqu'à épuisement de ma batterie, le campement n'ayant pas d'électricité.

Pendant ce temps, Sylvain et Sania prépare le repas et le résultat est non seulement excellent mais gargantuesque : salade composée, spaghettis, poulet rôti et banane.

Il est à peine 20H et je file me coucher, épuisé et n'ayant rien d'autre à faire. Même lire ne me dit rien... Je ne tarde pas à m'endormir en pensant à cette magnifique journée.



Lémurien Coronatus mâle, parc national de l'Ankarana



Fleurs, parc national de l'Ankarana

Mardi 9 : Ma nuit a été longue et plutôt bonne malgré le sol dur et le manque d'oreiller. Je me suis réveillé quelquefois, notamment lorsque des bêtes fouinaient peu loin (après vérification, c'était des cochons sauvages). Lever au petit jour, à 5H30. Vent léger, ce qui éloigne les moustiques, j'ai déjà donné (quatre grosses piqûres qui ne se résorbent pas).

Sylvain et Sania préparent le petit-déjeuner : œufs au plat, pain légèrement grillé, jus d'orange/mangue, beurre, confiture, miel, bananes, café. Impeccable comme mise en train !

Quelques hommes sont arrivés, ils travaillent dans le parc. Un ouvrier, entre autres, prépare de petites bornes pour les sentiers. Je dois avouer que le parc, qui fait quand même 35 km de long, est bien balisé et vraiment très propre, c'est surprenant et agréable. Bravo !

Beaucoup d'oiseaux volètent autour du campement, notamment des drongos et tourterelles masqué de fer. J'en verrai bien d'autres dans la journée.

A 7H10, nous partons nous balader à pied, avec Sania cette fois. Sylvain resta au camp pour préparer le déjeuner et commencer le rangement. J'ai eu du mal à mettre une chaussure, mon ampoule (3x2 cm) me fait souffrir ; il me faudra faire avec, il y a pire...



Sous un ficus baronii , parc national de l'Ankarana



Lémuriens Fulvus Sanfordi, parc national de l'Ankarana

Ce matin nous visitons des grottes et canyon. Un sentier assez court nous conduit jusqu'à la grotte Andrafiabe, après avoir croisé toute une famille de lémuriens Fulvus Sanfordi. Creusée par une rivière souterraine cette grotte mesure 11 km de long et comporterait des ramifications sur une centaine de km. Nous la descendons sur quelques centaines de mètres, le sol est de sable et la rivière à sec en cette saison.

Il fait chaud mais la grotte est assez ventilée toutefois. C'est un paradis pour les pipistrelles, de minuscules et délicates chauves-souris nocturnes. Nous pouvons les observer avec nos torches et même en approcher de très près. Autrement, pas mal d'insectes aussi : cafards de sable, vers, mille-pattes... Sortie sur un canyon verdoyant.

Nous pénétrons de l'autre côté dans une autre grotte, la grotte Cathédrale, elle aussi creusée par une rivière (une autre). A l'entrée, un petit bassin contient de l'eau où nagent des écrevisses. Le chemin nous amène jusqu'à une immense salle, au plafond très haut, éclairée par des cheminées (d'où le nom de la grotte). C'est impressionnant. Ici c'est le royaume d'une autre sorte de chauve-souris, les roussettes (celles que j'ai mangé avant-hier). Mais elles sont pendues trop haut pour les photos...

Sur les parois, de grandes taches blanches aux reflets bleus : ce sont des toiles d'araignée. La grotte cathédrale débouche sur un autre canyon très vert bordé de tsingy, c'est magnifique. Les arbres envahissent même la sortie de la grotte sur une centaine de mètres à l'intérieur. Demi-tour et arrivée à une troisième grotte, la grotte Cristal, appelée aussi grotte des Squelettes, d'accès un peu plus difficile pour mon grand corps musclé.



Lézard vert (gecko)



Canyon, parc national de l'Ankarana



Stalagmite, grotte Cristal

Dedans, quelques stalactites (qui descendent, je précise pour les ignares) et stalagmites (qui montent). Ils se rejoignent quelquefois pour former des colonnes, bien sûr. Des concrétions ressemblent aussi à des choux-fleurs. Cette grotte a été utilisée comme cachette par la population durant les guerres et on y trouve des récipients et des squelettes (en tout cas au moins un à la sortie), d'où son surnom. Des coquillages marins attestent de la présence de l'océan ici auparavant ; ils ont muté depuis pour vivre dans l'eau douce.

Nous rebroussons chemin et rejoignons le campement, tout proche. A 10H30, nous y sommes. Bonne douche, j'ai pas mal transpiré. Les tentes sont déjà rangées et nous déjeunons vers 11H15 (salade composée, morceaux de viande et saucisses de zébu, riz et bananes). Un petit vent nous rafraichit, ça fait du bien.

Nous quittons le campement avant midi, longue et dure route à faire. Par une piste très poussiéreuse (latérite), nous longeons d'abord le parc de l'Ankarana par le sud-ouest. Beau paysage : tsingy au loin, champs de cannes à sucre, énormes manguiers (mais pas encore de mangues), beaucoup d'oiseaux. Plus loin, petite rivière à traverser à gué. Mais c'est très boueux et nous restons plantés là, même les quatre roues motrices n'y font rien (il faut dire que les pneus avant sont plutôt lisses). L'équipe essaye de déblayer, de mettre des branchages, rien à faire. Des jeunes filles viennent nous aider à tirer avec une corde, la voiture ne bouge pas d'un poil ! Heureusement des paysans passent avec un chariot tiré par quatre zébus qu'on attelle à la voiture. Et ça marche ! Ouf ! Vachement facile (c'est le cas de le dire !)



Une pipistrelle (chauve-souris), parc national de l'Ankarana



Sortie de la grotte Cathédrale et vue sur les tsingy

A quelques km, arrêt sur le gué bien aménagé d'une autre rivière pour nettoyer la voiture boueuse et continuation par la piste vers l'est pour rejoindre la route principale, l'axe Antananarivo/Diégo-Suarez. Cette route est dans un état déplorable, je l'ai déjà dit, mais il est prévu de la refaire en 2015. Nous passons devant le Snack 17 et continuons vers le nord jusqu'à Antanamitarana, où se tient un petit marché. Il ne nous reste plus qu'à parcourir, vers l'ouest, les derniers mauvais km jusqu'à notre destination, Joffreville, où nous arrivons une heure et demie plus tard, vers 16H45 (environ 140 km parcouru ce jour). Ce village, qui s'appelle en réalité Ambohitra en malgache, a été fondé en 1902 par le maréchal Joffre pour les loisirs des militaires français. Sa situation en hauteur, à 700 m d'altitude, était prisée, d'autant plus qu'il n'était qu'à 32 km de Diégo-Suarez. Aujourd'hui, c'est un endroit très tranquille où ne vivent plus que 750 habitants (dont Vincent et sa famille).

Il sert surtout la porte d'entrée au parc national de la montagne d'Ambre, ce qui explique la présence de quelques hôtels (la plupart des touristes faisant toutefois l'aller-retour depuis Diégo-Suarez dans la journée).



Un squelette, grotte Cristal, parc national de l'Ankarana



Gamines au bain, Ankarana sud

Nous descendons au Relais de la montagne d'Ambre. Quand je dis « nous », c'est « je » : Vincent ira dormir chez lui tandis que Sylvain raccompagne Sania à Diégo-Suarez et ne reviendra que demain matin. Je loge dans un bungalow construit dans un litchi. C'est original, rudimentaire mais correct. J'ai même ma salle de bain individuelle.

La sœur de la patronne, Vanina, est très sympathique et s'occupe bien de moi en me faisant préparer un bain de pied chaud avec des plantes médicinales locales (feuilles de ricin) et en me laissant des compresses. Comme je n'ai pas de table dans mon bungalow, elle m'installe dans une pièce pour que je puisse travailler sur mon ordinateur. Il fait frais et venté, petite laine nécessaire. Il n'y a pas d'électricité à Joffreville mais le groupe électrogène du relais fonctionne de 18 à 22H, ce qui me laisse quand même du temps et me permet de recharger mes appareils. Vincent revient dîner avec moi et m'aide à libeller mes photos avant de retourner chez lui. Menu correct : salade de carottes et papayes, riz au poulet coco, banane au chocolat. A 22H je n'ai pas terminé mon récit mais j'ai bien avancé et rejoins mon bungalow pour la nuit.



Zébus tirant notre voiture embourbée, Ankarana ouest



Gamines tirant notre voiture embourbée, Ankarana ouest

Mercredi 10 : Nuit plutôt bonne malgré le bruit du vent. Bonne couverture. Il me semble entendre la pluie et je suis réveillé par une bête qui me marchait dessus (un chat à priori). Je me lève vers 5H30, me prépare, prends mon petit-déjeuner, copieux, à l'extérieur et travaille jusqu'à 8H, heure à laquelle Vincent doit me récupérer. Beaucoup de vent et fraîcheur matinale. Il arrivera une demi-heure en retard et je discute un peu avec Vanina en attendant.

Nous quittons le relais à 8H45 pour rejoindre en voiture, à 4 km de là par une bonne piste qui grimpe, le poste d'entrée du parc. Formalités d'entrée un peu longue. Puis 3 km supplémentaires nous amènent à 200 m du gîte de station des Roussettes où nous devons dormir sous tente. Nous sommes à 1000 m d'altitude.

Situé dans un massif volcanique le parc national de la montagne d'Ambre, créé en 1958, s'échelonne entre 850 et 1475 m d'altitude. 18 200 hectares de forêt primaire pluviale tropicale offrent de nombreux sentiers de randonnée. La canopée est entre 40 et 50 m, c'est haut. On a dénombré ici 1020 espèces de plantes, 7 de lémuriers, 77 d'oiseaux et 24 de reptiles et amphibiens.

Ce parc a toutefois connu des problèmes de sécurité en octobre dernier lorsqu'un groupe armé de sept individus a attaqué plusieurs touristes pour les dérober. Heureusement l'armée les a arrêtés et aucun nouveau problème n'a été signalé depuis. Mais l'armée et la gendarmerie veillent toujours en faisant des rondes.

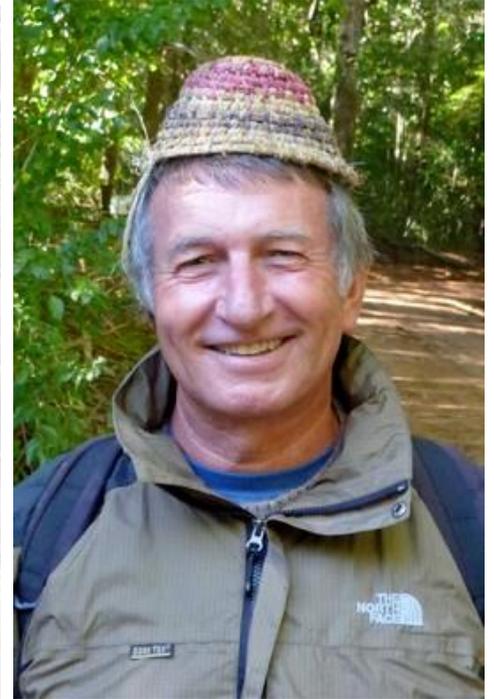
Vincent et moi partons nous balader vers 10H. Je suis en tong, je souffre trop en chaussures et les sentiers ne sont pas spécialement difficiles. La forêt est très dense et nous sommes pratiquement toujours à l'ombre.



Caméléon (ausege d'Ambre lansis)



Cascade sacrée d'Amijoroana



Au parc national de la montagne d'Ambre

Nombreuses fougères de différentes espèces dont des arborescentes de plusieurs mètres de haut et des Asplénium Nidis (ou langues de bœuf), fougères épiphytes qui s'accrochent aux troncs d'autres arbres. Nous apercevons des colibris, deux sortes de caméléon (l'ausege d'Ambre lansis, endémique au parc et le plus gros et le bouetegeri ou nez bleu) et deux espèces de lémuriers (Fulvus Sanfordi et Coronatus).

Arrêt à la cascade sacrée d'Amijoroana et son bassin, situé dans un ancien cratère. Des autochtones viennent ici faire des offrandes aux ancêtres et la baignade y est interdite. C'est un lieu où officient aussi des tromba, hommes entre sorciers, guérisseurs et diseurs de bonne aventure.

Montée puis redescente jusqu'au petit lac Coupe-vert (ou Mahasarika) situé lui aussi dans un ancien cratère et servant de réservoir d'eau potable à Diégo-Suarez (baignade interdite). Trois espèces de poissons y vivent (carpes, tilapias et black-bass). Lieu charmant au soleil.

Nous remontons jusqu'à un point de vue sur la forêt et, au loin, Diégo-Suarez (aux jumelles). De là, descente jusqu'au campement par un petit sentier. Nous y sommes vers 12H40. Deux mangoustes tournent autour de Sylvain qui prépare la cuisine : elles ont faim. La mangouste est un magnifique animal à la fourrure brune et une longue queue rayée. Il en existe deux espèces dont celle-ci, endémique : la Galidia d'Ambre lansis.



Lémuriens Fulvus Sanfordi



Caméléon Brevicornis

Salade composée (avec de la christophine, une liane comestible), brochettes de zébu et pâtes au déjeuner. Travail jusqu'à 15H sur mes photos puis balade durant deux heures vers la cascade Antakarana et sur les sentiers environnants. Grâce à Vincent qui voit tout et sait tout, je peux observer et mieux connaître de nombreuses espèces animales et végétales. Que la nature est belle ! Et même assez fantastique...

Nous apercevons des lémuriers Coronatus, des insectes Rosia Phromia blancs ainsi que trois nouvelles espèces de caméléons : le Bouétégéri (ou nez bleu), le Brevicornis et le Brookergia tuberculata minima. Ce dernier est le plus petit caméléon du monde (2 cm environ) et se cache sous les feuilles mortes aux pieds des arbres.

Quelques arbres remarquables : l'araucaria (très haut), le drachiana (ressemblant assez au yucca), le figuier sauvage, le ficus étrangleur, l'eucalyptus (importé) etc. des plantes aussi, telles les ananas sauvages et les canas.



Mangouste, parc national de la montagne d'Ambre



Fougère arborescente

Devant une haie, Vincent me met au défi de trouver un animal sur une surface d'un m² environ. Au bout de 10 minutes j'abandonne. Je cherchais un insecte ressemblant à une feuille, il s'agissait d'un lézard ressemblant à de l'écorce, tout plat : l'*Uroplatus fambriatus*. Extraordinaire (mais photo très difficile à prendre).

Nous revenons au campement à 17H. Gros travail sur mes photos, Vincent m'aide à les libeller. Il ne fait pas chaud ce soir, le vent souffle, je me couvre.

Morceaux de poisson et riz font mon repas. Je me réfugie dans ma tente avant 20H et bouquine avant de m'endormir. La couverture fournie est trop fine, j'ai froid, je tremble.



Lézard *Uroplatus fambriatus*



Caméléon *Brookergia tuberculata minima*

Jeudi 11 : Quelle nuit ! Pleine lune et vent ! Je me suis gelé ! 12° et juste une fine couverture pour me protéger sous la tente. Du coup, crampes, cauchemars, insomnie... Voyager n'est pas toujours un plaisir (mais je ne m'en plains pas).

Je suis levé dès 5H30 et bouge pour me réchauffer, petite balade aux alentours. Quelques gouttes de pluie durant le petit-déjeuner, puis le soleil apparaît dans un ciel dégagé. Vers 7H30, en tongs toujours, j'accompagne Vincent durant deux heures de promenade sur le sentier botanique. Mon ampoule risque de mettre du temps pour cicatriser.



Caméléon *Brevecornus* femelle



Merle de roche-forêt

Nous apercevons quelques lémurien en famille (toujours des *Fulvus Sanfordi*, les plus nombreux par ici) et un caméléon *Brevecornus* femelle. Au niveau végétation, des caféiers sauvage, dédéma, euphorbes, patates sauvages, framboisiers, daturas, solaniums, ficus étrangleurs etc etc. Les espèces sont si nombreuses, comment s'y retrouver ?

De beaux oiseaux aussi : merles des roches de forêt, drongos, tourterelles masque de fer etc...

Nous rejoignons Sylvain sur le parking de l'entrée du parc que nous quittons en voiture, direction Joffreville. Sur la piste de latérite, des chariots tirés par des zébu, des vendeurs de charbon de bois et même un ambulancier proposant des morceaux de viande de cochon sauvage.

Joffreville est un village vraiment minuscule et pas mal à l'abandon. Arrêt au monastère Saint-Jean-Baptiste où vivent des sœurs bénédictines. Petite boutique d'artisanat et produits locaux, belle église moderne, jardin de plantes médicinales, potager, arbres fruitiers (énormes papayes), lianes de vanille et belle vue sur la côte et Diégo-Suarez au nord. Les sœurs proposent aussi des chambres d'hôtes et préparent des liqueurs de fruits locaux. Mais, d'après Vincent, elles n'ont aucun rôle d'entraide pour les habitants de la région (ce qui me surprend).



Vendeur de viande de cochon sauvage



Sœurs bénédictines, monastère St-Jean-Baptiste, Joffreville

Il nous faut ensuite trente minutes pour rejoindre la route principale. A 10H30, nous sommes à Diégo-Suarez où nous faisons un tour pour visiter les quelques sites intéressants : la rue Colbert (rue centrale entourée de bâtiments coloniaux), le tribunal, le palais présidentiel, l'ancien hôtel de la Marine (en ruine), une petite mosquée, la place avec la statue du maréchal Joffre qui surplombe le port marchand.

Stop dans une boutique spécialisée où Vincent fait tirer quelques-unes de mes photos pour les garder en souvenir. Déjeuner dans un restaurant musulman, l'Haiman Hotel, de crevettes sautées à l'ail accompagnées de riz, correct.



Rue Colbert, Diégo-Suarez



Vue sur le port de marchandises, Diégo-Suarez

Il est à peine 13H lorsque Sylvain et Vincent me déposent à l'hôtel de la Baie, où je retrouve la même chambre avec vue sur la baie et le pain de sucre. Je suis content de leur service et leur remets les pourboires habituels. Sylvain, discret, est un conducteur attentif, bon cuisinier par ailleurs. Vincent, je l'ai déjà dit, est un excellent guide au savoir étendu sur tout ce qui touche à la nature et aux traditions locales, aux yeux de lynx aussi. Sans lui, ces quelques jours ne m'auraient sans doute pas apporté grand-chose. Vous l'avez vu, cette région est magnifique, il ne faut pas la rater, mais il faut bien se faire accompagner. J'ai pu observer plusieurs espèces de lémurien et de caméléons, de nombreux arbres et fleurs autochtones et des paysages vraiment extraordinaires. Et tout cela était admirablement commenté. Merci Vincent !

Je vous conseille donc, si vous êtes intéressés, l'agence **JIMMY MADADVENTURE** : jimmy.madventure.diego@moov.mg tél 032 46 975 39 et 034 07 975 39 et Vincent Rakotomanga tél 032 40 641 59.

Dans ma chambre, travail jusqu'à 23H30, tant de retard ! Travail entrecoupé toutefois d'une balade de plus d'une heure près de l'eau et du diner (entrecôte de zébu et frites).

Encore quelques photos de ces cinq derniers jours :



Femme colorée, Mahamasina



Eucalyptus, montagne d'Ambre



Espèce endémique, Ankarana

Vendredi 12 : Bonne nuit mais bien trop courte. Lever avant 6H, je veux absolument que mon site et mes courriels soient à jour ce matin (c'est maladif). Passage nuageux, courtes averses, vent (alizés).

Je travaille encore après le petit-déjeuner et quitte l'hôtel vers 9H30, à pied, avec mon sac à dos allégé (je laisse encore quelques affaires ici puisque j'y reviendrai dans quelques jours).

Au bout d'un kilomètre en direction du centre de Diégo-Suarez, j'ai de la chance : un taxi-brousse pour Ramena, où je me rends, passe en sens inverse et a une place libre. Génial ! Dans la camionnette, je m'assois sur un banc à l'arrière avec les autochtones, ce n'est pas très confortable, la route est défoncée et le gas-oil sent, mais il n'y a que 18 km à parcourir vers l'est. Il faut quand même 40 minutes et cela me coûte la somme mirobolante de 0,60 euros.



Lémurien Coronatus femelle, Ankarana



Fleurs, Diégo-Suarez

Ramena est un village en bord de plage qui s'étend à l'extrémité sud de La Passe qui donne dans la baie de Diégo-Suarez, au nord-est de la baie des Français. Il est fréquenté par les touristes et par les autochtones en raison de sa longue plage de sable brun. Juste quelques gargotes et épiceries dans la rue principale et trois ou quatre petits hôtels-restaurants plus ou moins en retrait face à la mer.

A l'arrivée des rabatteurs proposent chambres et excursions. C'est d'ici que l'on peut se rendre en bateau à la Mer d'Émeraude, un endroit situé dans l'océan Indien juste en dehors de La Passe.

Par la plage, à 400 mètres au sud, je rejoins le « 5' Trop Près », un hôtel-restaurant où j'ai réservé un bungalow pour plusieurs jours hier soir par téléphone. Il est 11H. Cet endroit, sur la plage, est tenu par une famille de Saint-Etienne.

Sur le moment je suis un peu déçu car il ne s'agit pas d'un bungalow comme je le croyais mais d'un petit bâtiment de trois chambres face à la mer, l'eau étant à 20 m. La chambre est correcte pour ce genre d'endroit : grand lit, table et chaise, ventilateur, salle de bains et décoration malgache. Électricité 24H/24 mais pas de Wifi.

J'y déjeune correctement d'un calamar farci accompagné de riz safrané. Tout ce qui est farci est bon !



Plage, Ramena



Mangrove, Ramena

Les alizés soufflent toujours, mais raisonnablement (c'est ainsi de juin à octobre) ; cela a l'avantage d'éviter de trop grosses chaleurs (il fait 28°). Je me repose un peu, bouquin, avant d'aller me promener sur la plage plus au sud. Quelques pirogues étroites reposent sur le sable, d'autres passent dans la baie, voile au vent.

Au bout de dix minutes j'arrive au bout de la plage, là où les mangroves prennent le relais. Je continue, longeant les mangroves, et arrive près de la route. Beaucoup d'oiseaux marins.

Je reviens un peu avant la nuit, vers 17H30, et assiste, installé dans une chaise-longue, au beau coucher de soleil.

Après le dîner de tagliatelles aux crevettes et à la crème, je soigne mon ampoule, moche, et ne tarde pas à me coucher.



Pirogue, Ramena



Coucher de soleil, Ramena

Samedi 13 : Nuit calme, mais je suis réveillé vers 6H par des bruits de course sur la toiture. Des chats ? Non, ce sont des lémuriens, des lémurs coronatus. Qu'ils sont beaux ! On dirait de petits ours en peluche.

Travail et petit-déjeuner. Le ciel est bien gris ce matin, dommage car je pars en excursion pour la journée. A 8H30 je suis à l'embarcadère du village. Peu après nous sommes huit à embarquer sur un voilier : trois Français dont l'un est accompagné d'une locale, le capitaine et son aide et deux femmes qui se révéleront plus tard être des masseuses.



Ampoule à mon talon



Lemur coronatus, Ramena

Direction la mer d'Emeraude. Après avoir longé la longue plage de Ramena jusqu'au nord, là où il reste les ruines des bâtiments de la Légion étrangère, nous passons la Petite Passe avec quelques difficultés. La mer remue et les embruns nous trempent. Nous voici sur la mer d'Emeraude, bleue claire, et arrivons à l'îlot Suarez où nous débarquons vers 9H30. Cette petite île volcanique offre de notre côté une très belle plage de sable et quelques pailotes de jour pour accueillir les groupes de touristes, qui ne seront pas nombreux aujourd'hui (une dizaine). Endroit charmant.

Déjeuner compris, cette excursion coûte seulement 14 euros, c'est donné !

Mon but étant de prendre des photos sous-marines, je m'équipe : masque, tuba, bandeau protecteur et bouchons d'oreille et, surtout, appareil photo.

La mer malheureusement agitée (donc trouble à cause des particules de sable), le manque de soleil, le vent, les courants, le masque trop souvent embué et le corail très abimé font que je ne fais pas de bonnes photos. Une heure et demie dans l'eau à 23° degrés et 231 photos (je n'en garderai que 37, dont deux ou trois à peu près réussies. Très déçu).

J'aperçois peu d'espèces, la plupart sont identiques à celles observées dans le Pacifique : balistes-Picasso clair, demoiselle à trois bandes noires, girelles-paons, poissons sergents major, poisson-papillon (un seul), poissons-clowns, labres-nettoyeurs communs bleus, gobies etc...



Mer d'Emeraude



Îlot Suarez, mer d'Emeraude

Le soleil apparaît finalement vers midi. Notre équipage est parti pêcher et revient avec une dizaine de beaux poissons qu'ils font griller. Patates douces et salade de concombres/tomates en entrée, poissons que je trouve excellents (surtout les poissons-perroquets), alors que je ne suis pas un grand amateur, accompagnés de riz goûteux et banane au chocolat en dessert. Eau, coca et bières en boisson, c'est parfait.

Le temps passe, je n'ai pas envie de me baigner de nouveau et lis. Une femme vient me proposer un massage, une grande spécialité malgache. Je me suis renseigné, le massage normal peut se transformer en massage intégral (faudra que j'essaye... le normal, bien sûr).

J'en profite pour dire qu'une certaine forme de prostitution existe à Madagascar comme dans beaucoup de destinations touristiques : de jeunes femmes se cherchent en fait un « mari » momentané pour avoir un peu d'argent et d'amour. Et cela finit quelquefois par un mariage ce qui explique le grand nombre de couples franco-malgaches.

Nous repartons à 14H45, abrités sous une bâche, car ça bouge (creux de 2 mètres). Heureusement ! Qu'est-ce qu'il y a comme eau par-dessus bord ! Moteur jusqu'à la passe puis voile dans la baie. Débarquement 50 minutes plus tard, ça m'a semblé bien long... Pas mal de baigneurs sur la plage aujourd'hui.

De retour à mon hôtel, dont toutes les chaises longues sont occupées, je me change et repars aussitôt me balader sur la plage et bouquiner dans un coin tranquille jusqu'à la tombée de la nuit. Encore un magnifique coucher de soleil !

Dîner d'un steak de zébu et de frites. Travail et coucher à 22h.



Baliste-Picasso clair, îlot Suarez, mer d'Emeraude



Notre repas, îlot Suarez, mer d'Emeraude

Dimanche 14 : Nuit correcte malgré les lémuriers courant sur le toit. Lever à 6H, il fait très beau. Travail, petit-déjeuner puis une heure d'Internet pour relever mon courrier, y répondre partiellement et mettre mon site à jour (cher, 2,40 euros). A 9H30, je quitte l'hôtel pieds nus, en maillot de bain, emportant juste mes masque et tuba, mon appareil de photo sous-marin et mes protections d'oreilles. Je remonte la longue plage vers le nord du village jusqu'à un ancien ponton, un endroit qu'un des Français d'hier m'a conseillé pour snorkeler. J'y suis en une quinzaine de minutes et m'aperçois que j'ai perdu en chemin mon bandeau d'oreilles tout neuf (je ne le retrouverai pas).

Je me glisse aussitôt dans l'eau et suis de suite déçu : la mer ne bouge pas mais l'eau est trouble, particules de sable comme hier. Nombreux poissons autour du dernier pylône du ponton, dont des centaines qui forment une grappe presque immobile, je n'avais jamais vu ça ! Cet endroit, tout près du rivage, a un fond sablonneux et quelques récifs de corail espacés.

Je reste tout de même dans l'eau une heure. Mêmes poissons qu'hier : baliste-Picasso clair, demoiselle à trois bandes noires, sergent-major, mais quelques nouveaux aussi comme le zangle cornu, le baliste strié, le poisson-trompette et deux espèces de poisson-ange, dont un noir rayé de bleu et de blanc, magnifique. Pris 205 photos...



Bouquet de poissons, Ramena



Poisson-ange, Ramena, Ramena

Retour dans ma chambre, lecture puis je rejoins l'hôtel Badamera, juste derrière le mien. Ce lieu, situé dans un immense jardin parsemé de bungalows, est tenu par une sympathique Allemande. Tous les dimanches à 13H elle organise un buffet musical pour moins de 8 euros. C'est très bien. En entrée : salade de bigorneaux, poulpe sauté au basilic, palourdes au vin blanc, huitres sauvages (minuscules) et beignets de courgettes. En plat : poulpe sauce créole, poisson grillé, canard citronnelle, crevettes, mouton rôti, ragout de sanglier. Et en dessert : salade de fruits, cake et tarte aux framboises, café et thé. Bien sûr je me gave, ne sachant jamais me retenir aux buffets. Le tout était prévu pour une douzaine de personnes, nous sommes 24 mais les quantités sont suffisantes. Quatre bons musiciens (deux guitares, percussion et tam-tam) égayent le repas par des chansons malgaches ou internationales.

Reste de l'après-midi en bout de plage, où je lis et écoute de la musique sur mon iPod. Vent avec de violentes rafales. Pas mal de monde sur la plage aujourd'hui aussi. J'assiste encore à un magnifique coucher de soleil.

Revenu dans ma chambre, je travaille mes photos jusqu'à 22H15 et saute volontairement le dîner. Sur les 205 photos sous-marines, je n'en conserve que 20 !



Zangle cornu, Ramena



Enfants jouant, Ramena

Lundi 15 : Les lémuriers me laissent tranquille et je peux dormir jusqu'à 5H30. Beau temps. Je prends mon petit-déjeuner de bonne heure et pars me balader du côté des Trois Baies, sur la côte est. Je remonte la plage jusqu'au nord de Ramena

et arrive par la route au terrain militaire où je dois payer un droit d'entrée. Cet endroit est l'ancien casernement de la Légion étrangère du temps de l'occupation française. Tous les bâtiments tombent en ruine, ce n'est que désolation.

A la pointe de l'Aigle, un quai accueillait les bateaux. Un petit phare est planté là, dans l'eau, au milieu de rochers de granit noir très coupants.

Ici commence le parc Orangea. Une piste de sable grimpe dans le massif montagneux et la forêt de brousse en direction du Cap Miné où se trouve un autre phare, plus important et à terre, culminant La Passe. J'arrive là par un raccourci, un petit chemin de sable à travers les broussailles. Un vent très violent souffle, c'est assez désagréable. Là aussi, de nombreux bâtiments de l'armée sont à l'abandon. Des blockhaus, dont certains sont toujours pourvus de leur canon, surveillent l'Océan Indien. La côte est extrêmement effilée et les vagues frappent violemment en contrebas. De là, je peux déjà apercevoir, au sud-est, la baie des Dunes.



Pirogues, Ramena



Canon, Ramena

Un bon chemin m'y amène en moins d'une demi-heure. Il est 9H10, j'ai bien fait de partir tôt pour éviter la grosse chaleur. Superbe plage de sable, que j'emprunte, et, au milieu, une paillote. Des enfants ramassent des coquillages vivants dans les rochers. Je m'installe sur le sable à l'ombre d'un arbre et lit. L'endroit est vraiment très tranquille.

Vers midi, je rejoins la paillote qui fait office de restaurant. De belles femmes au visage décoré de fleurs y vendent tee-shirts, nappes, coquillages, huiles végétales et proposent des massages. Deux couples de touristes seulement sont là, avec leur guide, l'un en Quad, l'autre en voiture. Je commande une assiette de frites et des beignets en dessert, c'est tout ce qu'il y a mais ça me va.

Après ce déjeuner frugal, je me rends à la baie des Pigeons, juste derrière. Belle aussi, grande plage déserte. Normalement on peut y voir des tortues marines, mais je n'ai pas de chance. Retour baie des Dunes, où un autre groupe de touristes est arrivé en voiture. Les trois Quad, eux, sont déjà repartis. Puis je prends le chemin de retour, j'ai le temps, et arrive au nord de la plage de Ramena vers 15H. Lecture pour cette fin d'après-midi. J'ai amené pour ce voyage une vingtaine de livres concernant tous Madagascar ou l'Océan Indien. Ca fait du poids !



Baie des Dunes, Ramena



Baie des Pigeons, Ramena

Malgré la crème solaire, indice 50, je me suis quand même débrouillé d'attraper un coup de soleil sur les épaules. Ca fatigue. Ajoutons à cela les moustiques voraces et mon ampoule qui peine à se refermer... (j'aime me plaindre...)

Une bonne douche me reconforte. Travail sur mes quelques photos puis diner d'une entrecôte de zébu et de crêpes au chocolat chez l'Allemande. Je suis son seul client ce soir et nous pouvons discuter de Madagascar, aux nombreux problèmes et à la politique déficiente, et de la France (qui, à mon avis, a les mêmes symptômes). Les Malgaches sont sages en général (malgré quelques révoltes ces dernières années) et (un peu trop) résignés. Un proverbe d'ici :

« Les hommes sont les plants de riz de Dieu. Il prend ceux qu'il veut prendre et laisse ceux qu'il veut laisser. »

Cette dame, avec d'autres résidents du coin, soutient une école privée au village qui fait aussi maternelle, contrairement à l'école publique qui fonctionne très mal et dont les maîtres ont souvent absents. Autre avantage de l'école privée, outre le sérieux : l'enseignement de la langue française, importante dans ce lieu axé sur le tourisme.

Comme dans toute la région, les autochtones ont du sang africain, indonésien et arabe, quelquefois indien, ce qui fait un métissage très spécial. A Diego-Suarez, le dialecte des autochtones, les Antakarana (ceux des rochers) incorpore des mots français, notamment les chiffres, signe de la longue présence française. Leur accent, charmant, me fait penser à celui du Cap-Vert.



Femmes maquillées, Baie des Dunes, Ramena

Mardi 16 : Longue nuit. Debout à 6H. Soleil et vent faible pour le moment. A une centaine de mètres, une dizaine de villageois aident les pêcheurs à remonter leur filet. Un autre groupe fait la même chose juste devant ma chambre. Ce sont les deux bouts du même filet qu'ils ramènent sur le rivage

Petit-déjeuner et derniers échanges avec cette sympathique famille stéphanoise et je quitte l'hôtel un peu avant 9h. A la sortie du village, coup d'œil sur l'école privée Les Lionceaux pour laquelle je viens de faire un petit don. Puis j'attends un taxi-brousse pour Diégo-Suarez tout en faisant du stop. Un gros 4x4 conduit par un autochtone, un gars de Tana, s'arrête et me demande une petite participation aux frais pour me prendre, ce qui est normal : moins de 2 euros. Génial ! Adieu Ramena !

Mieux qu'à l'aller : assis à la place du mort, je peux voir les paysages, notamment les villages traversés, le pain de sucre, les lagunes et un terrain où sable et sel se mélangent.



Pêcheurs, Ramena



Villageois remontant les filets, Ramena

Dès 9H30, me voici de nouveau installé à l'hôtel de la Baie (pas la même chambre, le Wifi est moins bon). Avec toujours la baie de Diégo-Suarez à l'horizon, cette baie qu'on dit être la plus belle du monde après celle de Rio de Janeiro. Je travaille toute la matinée, Internet est un peu lent. Déjeuner d'un excellent steak de zébu, de frites et d'une glace.

Je vais me balader l'après-midi près des mangroves sous l'hôtel. Le vent est violent, la température à 29°. Trois enfants de sept/huit ans viennent m'ennuyer, me répétant inlassablement « Donne-moi de l'argent ». Ils me gonflent tellement que je préfère rentrer.

Mes jambes ma grattent : il semblerait que ce ne soit pas forcément les moustiques mais les moukafous, de petits moucheron de sable. En tout cas ça fait de sacrés boutons !

Autre source d'irritation : de nombreux Malgaches m'ont questionné ces jours-ci sur Hollande et Valérie, d'autant plus que cette dernière a choisi de se réfugier à Madagascar pour la sortie de son bez-seller. Tout ça les fait bien marrer. Hollande est plutôt mal considéré ici par les autochtones et surtout par les Français résidents. Et moi, de parler de lui, que je voudrais tant voir disparaître de mon horizon, m'agace.

Travail, diner, travail, je suis à jour. Mais je galère avec Internet aujourd'hui. 22H30, au lit...



Pêcheurs, Ramena



Sable et sel, route de Ramena à Diégo-Suarez

Mercredi 17 : Lever 5H, nuit très calme. La multitude de fourmis minuscules qui avait envahi mon sac à dos hier a disparu ; je n'aurais jamais dû poser ce sac sur la table du coin cuisine ! Il fait beau, légère brise.

Ma journée commence mal : impossible de retrouver la prise électrique du câble de mon iPod. J'appelle le 5'Trop Près, il n'y est pas. Pour le recharger, je suis obligé de connecter mon iPod sur mon ordinateur et... je perds toute ma musique alors que la synchronisation est arrêtée ! C'est la seconde fois que ça me fait ça, j'enrage, je suis maintenant privé de musiques durant six semaines !

Mais, il y a des jours comme ça, ce n'est pas tout : impossible de retrouver ma carte Sim française ! Je cherche partout dans mes affaires, vide tout, deux fois, trois fois, rien à faire ! Et m..... ! Démoralisé...

Bon petit-déjeuner pour me remonter. Puis je cherche encore ma carte Sim et la retrouve : je l'avais scotché dans mon carnet de vaccination pour ne pas la perdre ! Je m'en rappelle maintenant, après coup !

Comme l'on dit « Jamais deux sans trois », je m'attends au pire. Le vol pour Tana ? A priori, en tout cas sur leur site, il est confirmé...



Pirogue, Ramena (hier)



Sous mon hôtel, Diégo-Suarez

Comme j'ai le temps, je consulte mon compte en banque pour vérifier mes retraits d'argent. A Madagascar, on ne peut faire des retraits aux distributeurs que de 400 000 ariary, soit 120 euros, ce qui est très peu. Et je m'aperçois qu'à chaque fois il m'est facturé 5 euros de frais, soit 4%, c'est énorme ! Pour qui ? La banque locale ou la mienne ?

Puis j'essaye de nouveau d'acheter du crédit Internet pour mon téléphone (carte Sim malgache Orange), je n'y étais pas arrivé le premier jour et les employés d'Orange non plus. Et ça marche cette fois ! Sauf que je m'aperçois ensuite que le crédit n'est valable qu'une journée ! Heureusement, j'ai pris peu. Orange, Orange ! Je suis marron et j'y vois rouge...

Ce n'est vraiment pas ma journée...

Balade au bord de la baie et lecture durant deux heures. Le vent est maintenant bien plus puissant. Il n'arrêtera donc jamais ? Une femme qui concasse des coquillages (pour en faire de la chaux ?) engage la conversation... en malgache. Elle ne parle pas français, alors nous n'échangeons pas beaucoup. A côté d'elle jouent deux adorables bambins, nus comme des vers et noirs comme des Noirs.

Je déjeune de bonne heure à l'hôtel, peut-être ma dernière entrecôte de zébu. 12H45 : mon taxi est là, à l'heure. Il conduit une 4L jaune, la plupart des taxis de Diégo-Suarez. Ça faisait un moment que je n'étais pas monté dans une 4L !

Vingt minutes après me voici à l'aéroport. Enregistrement immédiat. Place hublot, mais du mauvais côté (j'avais une chance sur deux), dans un Boeing 737-300 d'Air Madagascar au trois-quarts vide. Décollage à 14H15, avec 15 minutes d'avance ! Qui m'a dit que cette compagnie était toujours en retard ?



Taxis 4L, Diégo-Suarez



Aéroport, Diégo-Suarez

Atterrissage à Sambava 30 minutes plus tard. Sambava est une grosse ville sur la Côte de la Vanille que je ne connais pas. Beaucoup de passagers descendent, nous restons une vingtaine à bord avant la montée de nouveaux passagers. L'avion est maintenant au trois-quarts plein. Décollage à 15H25, boisson et noix de cajou. Belle vue sur Tana et atterrissage à 16H30. Mon bagage a suivi.

L'aéroport d'Ivato est à 14 km au nord du centre d'Antananarivo. Taxi avec deux passagères, déposées bien avant moi. Embouteillages et énormément de monde sur les trottoirs. Beaucoup d'enfants en guenilles, pieds nus.

Beau coucher de soleil sur les rizières. Palais de la Reine sur une des collines au loin. Tana est bâti sur une douzaine de collines, entre 1 200 et 1 435 m d'altitude. Il y fait donc plus frais, notamment le soir, que sur la côte, évidemment.

18H10 : me voici enfin à mon hôtel, le 87. Il fait nuit. Je choisis une chambre, assez étroite mais avec salle de bain, qui capte le Wifi. Je m'installe, travaille un peu car on m'avertit que le Wifi, qui marche mal, est coupé de 19H à 7H (c'est-à-dire lorsque j'en ai besoin. En fait, il marchera ce soir jusqu'à 21H15).

Pas mal de bruit. Dehors un chien n'arrête pas d'aboyer. Lorsque je monte au restaurant pour dîner, celui-ci est fermé ! Il ferme à 19H30 ! Mais à quelle heure dînent les gens ici ? On aurait pu m'avertir, non ? Le réceptionniste me conseille de me faire livrer une pizza, ce que je fais (quatre-fromages, bof).

Des moustiques tournent autour de moi. Ça m'énerve...



Vue depuis le 87, Antananarivo



Eglise Christ-Roi, Manjakaray, Antananarivo

Jeudi 18 : Avec mes boules-Quiès, ma nuit a été correcte. Mais je n'aime pas dormir avec des boules-Quiès ! J'ai rêvé qu'un chien aboyait, que des portes claquaient, que des télé hurlaient, que des moustiques m'attaquaient... Ai-je vraiment rêvé ? J'ai l'impression que cet établissement est un hôtel de passe. Ma chambre a malgré tout quelques atouts : une vue

dégagée sur la ville, l'eau chaude qui fonctionne et son prix, bien meilleure marché qu'au centre : 9 euros. Comme on dit, j'en ai pour mon argent ! Mais, me demanderez-vous, comment ai-je atterri ici, au 87 ? Cet hôtel m'a tout simplement été indiqué par les Sœurs de la paroisse Christ-Roi qui se trouve à proximité.

Sœurs que je dois rencontrer aujourd'hui car l'association que je préside, Enfants du Sud (www.enfantsdusud.org), aide financièrement les bonnes œuvres de cette paroisse depuis 14 ans. Nous avons pris en charge le projet de nutrition des enfants dénutris (plus de 100 enfants annuellement, budget de 11 400 euros en 2014).

Petit-déjeuner très moyen et, à 8H30, toujours pas de Wifi. Renseignements pris, le patron est parti pour la journée avec la box ! Il faut le vivre pour le croire. Je n'aime pas être trompé, pris pour un c.. et je décide de chercher un autre hôtel pour ce soir. J'appelle quatre hôtels, complets. J'ai plus de chance au cinquième, le Saint-Antoine, où je réserve une chambre avec Wifi. Saint-Antoine, ça devrait me porter chance ! J'espère ne pas être de nouveau déçu.



Repas des enfants, avec Mère Anselmina



Repas des enfants, paroisse Christ-Roi, Antananarivo

Alors que je vais quitter l'hôtel avec mon sac, je rencontre à la réception Yolande et une autre dame venues me chercher. Yolande est l'assistante sociale travaillant à mi-temps (les matins du lundi au vendredi) dans le quartier et payée par notre association. Nous rejoignons la paroisse, à 200 m de là de l'autre côté de la rue.

Là, je rencontre tout d'abord le Père Pierre, un autochtone responsable de la paroisse et son secrétaire Michel. Nous discutons du projet soutenu jusqu'à présent et que j'aurais voulu remplacer (pour idées personnelles et politiques) par une action de type planning familial. Pourquoi cela ? Je suis pour la décroissance démographique dans le monde entier (et en France aussi) et pense que prendre en charge les jeunes enfants peut inciter leur mère à en faire d'autres... Alors qu'un programme de planning familial éviterait aux familles d'avoir trop d'enfants, une plaie à Madagascar.

Nous envisageons donc d'autres actions : prêts pour les mamans pour monter une petite activité, peut-être sous forme de coopérative, bourses d'écolage pour financer des formations techniques courtes pour des adolescents ayant quitté l'école. Les idées ne manquent pas, le pays est dans une telle détresse. Ce qui manque, ce sont les sous et notre association, Enfants du Sud, a malheureusement de moins en moins de donateurs.

La paroisse, par ses œuvres sociales dirigées par Mère Anselmina, une Italienne, aidée de sœur Virginie, une Malgache, toutes deux Ursulines, essaye d'aider au mieux les plus pauvres : dispensaire médical, repas pour les vieillards et les plus démunis, aides financières ponctuelles, atelier de broderie, etc... D'autres religieuses de la même communauté donnent des cours de catéchisme ou travaillent à l'école où les enfants les plus défavorisés sont accueillis et nourris gratuitement. Pour les autres les frais d'écolage mensuels sont de 3 à 5 euros, déjeuner non compris.



Nous allons ensuite au réfectoire où, du lundi au vendredi, à 10H30, est servi un repas à une centaine d'enfants dénutris dont c'est en général le seul de la journée. De plus, le vendredi, il est remis un sachet de riz et de lait en poudre aux familles pour les déjeuners du week-end). Au menu d'aujourd'hui : riz et semoule en soupe avec des morceaux de viande et une

banane. Des mamans ou des grands frères et sœurs accompagnent ces enfants dont certains ont été envoyés ici après un séjour à l'hôpital. Mère Anselmina me reçoit et me présente aux enfants qui se sont levés et me disent un grand « Bonjour monsieur ». Moment poignant, j'ai sous les yeux toute la misère du monde. Envie de chialer, désespéré.

Les jeunes grands frères ou sœurs donnent à manger aux plus petits, des mamans maigres regardent avec gourmandise l'assiette de leur enfant... heureux et souriants malgré tout. Seuls les enfants concernés par la grande malnutrition, recensés et suivis par les sœurs et médecins et quelquefois envoyés ici après un séjour en hôpital, reçoivent une assiette, libre à leurs accompagnateurs de piter un peu dedans. Le cycle de renutrition est de trois mois au maximum, ensuite ils doivent laisser la place à d'autres enfants. Quatre cuisinières préparent et servent la nourriture.

En plus, un repas est servi chaque jeudi à environ 400 personnes âgées et chaque mardi à 400 pauvres de la paroisse. Il faut pour tout cela une bonne organisation, des financements et une sacrée dose de courage !

Après un émouvant « Au revoir et merci monsieur » des enfants, accompagné de nombreux sourires, je pars avec Yolande visiter les deux familles dont un enfant est parrainé, par l'intermédiaire de l'association, par deux amis.



Repas des enfants, paroisse Christ-Roi, Antananarivo

Cela me permet de découvrir le quartier et de passer par des endroits où je ne serais jamais allé tout seul (notamment pour des raisons de sécurité). Passage étroits, défoncés et boueux, égouts à ciel ouvert, maisons normales ou de tôles, petits commerces, vendeurs de rue (charbon de bois) ... Des femmes et fillettes vont chercher l'eau à la fontaine payante. Il ne fait pas trop chaud heureusement, 24°.

Je visite d'abord la famille de Fitahiana. Il a 11 ans et va rentrer en sixième. Garçon à priori intelligent et en tout cas sympathique, qui parle assez bien français (il me fait voir son carnet de notes, 13,7 de moyenne). Il est l'aîné d'une fratrie de quatre et vit avec père et mère, donc à 6, dans une seule pièce de moins de 10m². Heureusement, la famille ne paye pas de loyer (la pièce appartenant à la grand-mère) car la mère s'occupe de la famille et le père est receveur de taxi-brousse (celui qui récolte l'argent des passagers) de manière temporaire. Lorsqu'il travaille, il gagne environ 1,2 euro par jour (je rappelle que le salaire moyen d'un malgache est de 25 euros par mois). Comment peuvent-ils se nourrir ainsi ? Difficile à imaginer... Fitahiana correspond par courrier avec Adrien, le fils de mon ami Patrick qui le parraine.



Famille de Fitahiana, Antananarivo (une fille manque)



Famille de Tojoniana, Antananarivo

Je visite ensuite la famille de Tojoniana, qui habite plus loin. Ce garçon, parrainé par Milène, a 9 ans mais n'en paraît pas plus que son petit frère, qui en a 6. Il va rentrer en CP2 et a visiblement des problèmes scolaires, il n'arrive pas à suivre. Il a l'air renfermé, pas bien dans sa peau. Il a une grande sœur de 22 ans (qui en paraît 16), un frère (Pierrot, 14 ans, qui passera en CM1 s'il trouve un parrain) et, donc, un petit frère. La maman a 49 ans, son mari l'a quittée il y a 6 ans et s'est remarié ailleurs, sans plus s'occuper d'eux. Ils vivent à cinq dans une pièce unique de 10 m² louée 10 euros par mois. Elle vit de petits travaux : porteuse d'eau, lessives... et gagne moins d'un euro par jour. Là encore, misère terrible.

Marcellin, le mari de Yolande, nous avait rejoint pour cette seconde visite et je les invite à déjeuner tous les deux, ce qui nous permet de discuter. Il est géologue, travaillait au Libéria mais est actuellement au chômage. Ici, contrairement à la France, pas d'allocations chômage ni travail. Marcellin possède aussi un taxi, conduit par un chauffeur, ce qui lui génère quelques revenus et je me mets d'accord avec lui pour louer le taxi toute la journée de samedi.

Avec leurs quatre fillettes, ils vivent donc surtout sur le salaire de Yolande, environ 40 euros par mois pour un travail à mi-temps (salaire que je passerai à 80 euros en janvier 2015). Cela vous paraîtra peu pour une assistante sociale, mais c'est bien plus que les salaires locaux (25 euros par mois en moyenne).



Fitahiana, 11 ans, Antananarivo



Ruelle, Antananarivo



Tojoniana, 9 ans, Antananarivo

Yolande a fait de bonnes études : après le bac, elle a obtenu une maîtrise en géographie sociale (aménagement du territoire, relations humaines). Elle suit plusieurs fois par an des formations et séminaires donnés conjointement par le PAM (Programme Alimentaire Mondial) et le ministère de la nutrition. Son rôle est multiple : gestion du stock d'aliments pour les repas, accueil des familles ayant des problèmes, visites à domicile, animation de la réunion mensuelle des parents vulnérables, cours de 30 minutes par jour aux classes de l'école (hygiène, savoir-vivre...), rédaction du rapport mensuel au PAM, etc...

Retour à la paroisse, courte discussion avec le Père Pierre puis son secrétaire. Vers 15H30, je prends un taxi pour aller au centre-ville. Marcellin et Yolande veulent m'accompagner, pourquoi pas ? A cette heure la circulation est assez fluide. Arrêt sur l'avenue de l'Indépendance, la rue principale de Tana, pour deux achats : une carte routière de la région de Fianarantsoa et une clé USB Wifi avec 3 Go pour mon ordi.



Enfants, Antananarivo



Avenue de l'Indépendance, Antananarivo

Je suis à l'hôtel vers 17H. Le Saint-Augustin est dans la ville haute, un peu en retrait de la rue. Malheureusement, la chambre au RDC qui m'a été réservée est très sombre et, surtout, le Wifi n'y passe pas. Je suis très déçu, encore trompé. Heureusement, il reste une autre chambre au second et dernier étage, plus grande, plus lumineuse et où j'arrive à capter faiblement le Wifi. La salle de bain est un peu étroite. Mais qu'est-ce qu'il y a comme moustiques, c'est affolant ! J'en tue en pagaille et il en reste toujours... Le prix de cette chambre est raisonnable : 16 euros.

Je m'installe puis travaille mais une coupure de courant générale à la ville me bloque durant une heure. Dans la soirée, je vais dîner dans un snack choisi parmi les trois restaurants à proximité. Je me couche vers 23H, sans être à jour.

Vendredi 19 : Nuit très moyenne : d'abord les moustiques, que je n'ai visiblement pas génocidés hier soir ; ensuite un groupe de jeunes Français, rentrant de boîte à 1H30 et ne trouvant rien de mieux que de venir s'installer pour discuter une demi-heure juste devant ma porte, sur le bout de terrasse qui m'est réservé. On aurait dit qu'ils étaient dans ma chambre ! J'ai fini par me lever pour leur demander, sans doute désagréablement, d'aller discuter dans leur chambre.

Réveil un peu avant 6H, le soleil brille. Travail, petit-déjeuner et, à 7H, comme prévu, Andry vient me chercher.



Au marché d'Arivonimamo



Boucherie, marché d'Arivonimamo

Andry, 36 ans, est le guide/chauffeur/cuisinier qu'aura le petit groupe Nomade Aventure avec lequel je vais voyager dès lundi. J'avais contacté l'agence locale avec laquelle travaille Nomade pour une excursion aujourd'hui et nous nous étions mis d'accord. Cela me permet de connaître à l'avance Andry et notre futur véhicule, un Toyota Landcruiser 4x4 6 cylindres diesel, plutôt confortable, dont le seul défaut est de ne pas avoir d'air conditionné.

Andry se révèle un méridien sympathique, parlant bien le français, marié et père de deux garçons de 15 et 8 ans. Nous sympathisons rapidement. Il sera un bon chauffeur et un bon guide toute la journée.

Nous roulons vers l'ouest de Tana, par une très bonne route sans circulation et arrivons à 8H30, au km 47, à Arivonimamo où se tient un marché tous les vendredis. Nous y restons une heure. Les marchés sont toujours pour moi un réel spectacle pour plusieurs raisons : je peux y rencontrer les autochtones et les observer dans leur vie de tous les jours, je découvre toujours quelque chose d'inconnu, un fruit, un légume bizarre. Et, surtout, la vie y est intense, colorée. Je ne m'en lasse jamais. Ici je ne suis pas déçu, je me régale...

Nous continuons, les paysages sont assez changeants : ou très secs, sans arbres ni cultures, ou au contraire verts, agricoles, arborés. Magnifique ! Nombreuses briqueteries.

Pas mal de barrages de police ou gendarmerie : ils contrôlent surtout les camions (surcharge ou trafics de bois, alcool local ou autres marchandises proscrites) ou les taxis-brousse (nombre de passagers). On ne nous arrête jamais.

A 11H nous sommes à l'entrée du site des geysers d'Analavory où nous devons payer une petite taxe.



Au marché d'Arivonimamo



Les cochons, marché d'Arivonimamo

Je n'avais pas prévu de venir ici, n'ayant pas connaissance de ce lieu, c'est une bonne initiative d'Andry. Une mauvaise piste poussiéreuse de 6 km traverse de petits villages aux maisons en pisé et toit de chaume, bordés de rizières. De jeunes bergers gardent leurs zébus. Plusieurs cours d'eau rendent cet endroit verdoyant dans cette région volcanique.

Nous voici aux geysers. Même s'ils ne sont pas impressionnants, loin de là, je trouve cet endroit charmant. Très belles couleurs des rochers où s'écoulent les eaux sulfureuses. Curieusement ces eaux sont froides et ne sentent pas le soufre. Un bassin a été creusé et des femmes massent avec cette eau jaunâtre le corps de plusieurs personnes.

Il fait un temps superbe, plutôt chaud. Sur le parking, des fillettes vendent des pierres de lave, certaines taillées en cœur ou animaux et peintes. C'est joli mais je ne peux me charger encore. Quelques stands de fruits et légumes aussi. Cette région, ne manquant jamais d'eau, est très fertile : rizières et plantations diverses, et beaucoup d'arbres fruitiers : manguiers, papayers, avocatiers, bananiers...

Nous repartons par la même piste pour rejoindre la route. Nombreuses plantations de papayers. A noter que la papaye est un fruit médicinal utilisé par les autochtones contre la diarrhée et, de plus, facile d'emploi : il faut la choisir assez grosse mais pas trop quand même (ça dépend de votre gabarit), en enlever la peau et s'en servir comme un suppositoire : la diarrhée s'arrête instantanément.



Geysers d'Analavory



Geysers d'Analavory

Plus loin, nous prenons une autre piste de latérite, défoncée elle aussi, sur 5 km. Elle mène aux chutes de la Lily. C'est là que la clim manque dans le 4x4 : il faut fermer les fenêtres à cause des nuages de poussière soulevés par les véhicules croisés ou suivis et il fait de suite très chaud.

Autre droit d'entrée. Il est midi passé lorsque nous atteignons le parking lui aussi envahi de petites vendeuses de pierres de lave. Un petit chemin nous mène juste en face des chutes de la Lily, très jolies. Plusieurs cascades côte à côte. Quelques photos et nous repartons vers 12H45, demi-tour sur la même piste.

Route jusqu'au lac Itasy, lac de cratère de 45 km², le troisième en surface de Madagascar. L'endroit est très touristique. Quelques hôtels et restaurants sont implantés autour. C'est à Ampefy, à l'Auberge La Terrasse, que nous déjeunons. Excellente escalope de zébu au foie gras. Nous faisons ensuite le tour du lac et nous rendons par une piste encore poussiéreuse jusqu'au belvédère de la Vierge. Belle vue panoramique sur le lac qui l'entoure presque complètement. Nombreuses rizières alentour. Et même une plage pour la baignade !

Il est déjà 14H45, nous devons repartir pour Tana. Même bonne route qu'à l'aller. Seuls des chariots tirés par des zébus nous gênent un peu. Nous entrons à Tana à 17H alors que le soleil est déjà bas (bel éclairage sur les rizières). Embouteillages, bien sûr. Une demi-heure après, Andry me dépose à l'hôtel. Nous avons parcouru environ 260 km.

J'ai acheté une bombe insecticide Total dont j'aspersionne la chambre (et ça agit bien).

Travail sur mes nombreuses photos, dîner d'une excellente pizza et coucher encore trop tard (23H), toujours pas à jour.



Les chutes de La Lily



Rizières et lac Itasy

Samedi 20 : Bonne nuit, lever 5H30, travail. Yolande et Marcellin arrivent alors que je prends mon petit-déjeuner et nous partons vers 7H10 dans leur vieille Renault 11 conduite par un chauffeur. Traversée de la capitale, pas trop d'embouteillage à cette heure, et direction plein ouest par la même route qu'hier.

Le Lemur's Park est à 22 km et nous y sommes vers 8H. Comme il n'ouvre qu'à 9H, je bouquine en attendant. En fait, il ouvre pour nous un quart d'heure plus tôt. J'offre l'entrée à Yolande qui m'accompagne. Clara, jeune fille sympathique au faciès indonésien, nous guidera dans ce petit parc plus d'une heure, nous donnant de bonnes explications (visite guidée obligatoire). L'endroit est calme, bien aménagé, au bord de la rivière Katsoaka où 49 lémuriens de 9 espèces vivent en liberté dans un jardin botanique arboré. S'ils s'échappent, ils reviennent toujours car ils sont nourris ici.

Au niveau flore : bambous code-barres (Vietnam), nombreux euphorbes épine du Christ, baobabs nains à pied d'éléphant, et nombreuses autres espèces.



Lémur brun commun, Lemurs' Park



Lémurs vari noir et blanc, Lemurs' Park

Au niveau faune : quelques tortues (tortues radiées, tortues à dos articulée, tortues araignées...), des caméléons (je n'ai vu qu'un caméléon d'Oustalet) et, surtout, les lémuriens dont j'ai pu observer les sept espèces diurnes vivant ici : lémur fauve (ou lémur brun) à front roux mâle, lémur brun commun, sifaka (ou propithèque ou danseur) de Coquerel (qui se déplace debout et est super actif), lémur vari noir et blanc (toute une famille dont des jumeaux ? Leur père, allongé sur le dos, se dore au soleil), le sifaka (ou propithèque ou danseurs) couronné, le maki catta avec sa queue rayée blanche et noire. Ce dernier est très joueur. Un bébé s'agrippe sous ventre de sa maman ; à trois mois, il s'accrochera sur son dos. Pour les deux espèces nocturnes, c'est plus dur. Des lémurs Cheirogal et lémurs microcèbes sont en cage mais dorment dans des trous, quasi-invisibles. Il semblerait qu'il faille venir à la dernière visite, à 16H, pour les voir s'éveiller.

Andry m'avait dit "Ca ne vaut pas le coup, surtout si l'on a déjà vu des lémuriens dans les parcs nationaux". J'y suis quand même allé et j'ai bien fait. J'ai trouvé cet endroit vraiment charmant.



Maki catta, Lemurs' Park



Lémur fauve (ou lémur brun) à front roux mâle, Lemurs' Park

Nous repartons à 10H25, retour sur Tana, qu'il faut retraverser dans les embouteillages. Il faut voir le monde qui se déplace dans les rues, dans tous les sens, c'est affolant ! Beaucoup de petits étals sur les trottoirs. A 11H, arrêt dans un supermarché Horizon. Le grand parking est vide, le magasin aussi ! Beaucoup de produits chinois, alimentaires ou non : normal, des chinois en sont propriétaires. Les Chinois s'installent en masse à Madagascar, comme dans toute l'Afrique (ça risque). L'hôtel où je loge est d'ailleurs tenu par des Chinois. Bon, je trouve quand même ce que je cherchais : un petit oreiller pour les huit jours de camping à venir.

Au bord d'une rivière brune et sale des centaines de femmes (et quelques hommes) lavent leur linge. Belles couleurs. Cortèges de mariage ou de retournement sur la route. Le retournement des morts est une coutume malgache. Pour faire court : on sort les morts de leur caveau et on les habille de beaux tissus avant de les y remettre. Cela donne lieu à une

grande fête de famille qui peut durer plusieurs jours (en général en septembre-octobre sur les Hauts-plateaux) et coûter fort cher. Je n'y ai malheureusement jamais assisté.

Nous continuons vers le nord-est, la route est bonne, et arrivons à 12H40 à Talata Volonondry, à 27 km de Tana. A l'arrêt des taxis-brousse, une foule de vendeurs viennent proposer et faire goûter la spécialité locale : le koba, un genre de gros saucisson mou composé de viande de zébu et de porc, de pommes de terre et autres ingrédients. Je goûte. Bof ! Il y a aussi de petites saucisses frites, bien meilleures. C'est ce que je mange à l'hotely (restaurant local), accompagné de riz et d'un genre d'épinard.



Lessive au bord de la rivière, Antananarivo



Koba, spécialité locale, Talata Volonondry

Je suis venu à Talata Volonondry à la demande de mon amie Mireille qui parraine ici une famille déshéritée. Elle m'a demandé de les visiter et de leur remettre un peu d'argent avec lequel j'achète aussi un sac de 50 kg de riz (18 euros). J'avais pris en contact avec le bureau de l'association qui gère ces dons en collaboration avec l'association marseillaise Saint-Jérôme Partage et Développement. Brigitte vient m'accueillir et, accompagné de Françoise (ce sont deux laïques malgaches de l'association), nous mène auprès de la famille.

Mme Razanamihantra, une grand-mère aimante de 75 ans élève depuis de nombreuses années, après le décès de son fils et la disparition de sa belle-fille, ses petits-enfants : Honoré (l'aîné, décédé), Eugène (21 ans, s'est marié et installé ailleurs), Elie (18 ans, petit travail de passage), Viona (14 ans, timide, qui a réussi son CEPE et passe en sixième) et Prisca (13 ans, qui rentre en CM1).

Cette famille habite deux pièces de 12 m², l'une au-dessus de l'autre, dans une maison délabrée qui leur appartient heureusement. Pas d'eau ni sanitaires : chacun se lave dans la cour minuscule devant et va aux toilettes chez un oncle qui habite plus loin. La grand-mère continue à fabriquer des nattes de paille pour avoir un peu d'argent. Les trois fils qui lui restent l'aident aussi (quand ils le peuvent). Je remets à la grand-mère le sac de riz et le solde de l'argent de la part de Mireille, elle se confond en remerciements. Emouvant. Première mission réussie, Mireille.

Avant mon départ, Prisca me fait voir son carnet scolaire de l'an dernier : résultats corrects, elle est douzième sur cinquante avec 13,02 de moyenne. Les filles vont à l'école privée de la paroisse, juste en face, une école sérieuse.

14H : il me faut y aller et je salue cette pauvre famille, pauvre et pourtant souriante. Une leçon...



Famille Razanamihantra, Talata Volonondry



Enfants de Manantenaso, Antananarivo

Une heure plus tard, après quelques embouteillages au nord de Tana, nous arrivons en vue du village de Manantenaso (dans le quartier d'Ambohimahitsy), le second des villages créés de toute pièce par le Père Pedro sur une colline. J'y suis déjà venu mais je revisite toutefois l'église, où un groupe de scouts répètent des chansons. Cette vaste église était avant un gymnase couvert. Original ! Celui-ci est resté en l'état, les enfants s'assoient par terre sur le terrain de sport et les

adultes tout autour sur les gradins. Seule un petit clocher a été érigé devant. A côté, deux grands bâtiments en construction : une école et un centre social. Plus loin, un collège, un lycée et un hôpital.

Florentine, une femme de 62 ans, marrante, toujours en train de rigoler, nous amène chez elle et nous fait visiter sa maison. Elle parle bien français et nous explique, outre sa vie, et sa vie ici, les règlements de l'association Akamasoa du Père Pedro (ne pas piquer le mari de la voisine, ne pas boire d'alcool, ne pas voler, travailler etc.). Le loyer mensuel pour ses deux pièces est de moins d'un euro (c'est surtout une question de principe). Qu'est-ce qu'elle nous fait marrer, cette Florentine ! Une formidable rencontre !



Sifaka (ou danseurs) couronné



Vendeur de koba, Talata Volonondry



Florentine, Manantenasoa

Il est déjà 16H et il nous faut aller au village suivant, Andralanitra, où je dois rencontrer le Père Pedro pour la seconde fois (il habite là lorsqu'il n'est pas dans sa communauté). Malheureusement, un très jeune séminariste m'avertit qu'il est couché, malade ; je pense plutôt, et je l'espère, à une maladie diplomatique : il n'a certainement pas le temps de recevoir tous les visiteurs comme moi (4779 en 2012 !) et a besoin de souffler un peu, ce que je comprends. Un peu déçu quand même, je discute un moment avec le jeune homme, lui pose quelques questions et achète un livre du Père : « Le Père Pedro nous dit... », le seul que je n'avais pas. J'ai déjà presque tout lu de lui ou sur lui, et je conseille :

- Père Pedro, prophète des bidonvilles, de Pierre Lunel
- Père Pedro ou les collines du courage, de Denise Gault
- Abbé Pierre, Père Pedro, pour un monde de justice et de paix

Pour résumer l'œuvre du Père Pedro depuis 25 ans : 3 000 maisons construites, 20 000 personnes logées dont 12 000 enfants dans huit villages, 450 collaborateurs. Rien que sur les quatre villages de la capitale, il a été créé de nombreuses crèches, 5 écoles primaires, 4 collèges, 2 lycées et même une université. Sans compter les dispensaires, hôpitaux et maternités...



Vue sur un des villages du Père Pedro, Antananarivo



Eglise de Manantenasoa, Antananarivo

A priori quatre critères principaux d'accueil sont exigés d'une nouvelle famille : les enfants doivent aller à l'école aussi longtemps qu'ils le peuvent, les parents doivent avoir un travail, les familles doivent aller à la messe le dimanche (et vivre

en bon chrétien) et une certaine discipline doit être respectée (propreté, bonne conduite, honnêteté, sobriété, etc...). Des conseils de village jugent des infractions commises et prennent des sanctions, de l'avertissement au renvoi. Par exemple, les familles où réside un drogué sont renvoyées sans sommation. La discipline est la clé de la réussite.

Avec 100 Père Pedro, Madagascar serait sans doute sauvé !

16H45, il nous faut repartir. Ça roule plutôt mieux ce soir. Après de multiples montées et descentes, me voici à l'hôtel. Il est 17H30 et nous avons parcouru environ 120 km. Au revoir à mes nouveaux amis, je verrai sans doute Yolande à mon retour sur Tana début novembre.

Beaucoup de travail ce soir, jusqu'à 23H, avec une petite coupure au snack pour me sustenter.



Maison de Florentine, Manantenasa, Antananarivo



A Andralanitra, Antananarivo

Dimanche 21 : Cris dans la rue vers 4H30. Vrai réveil un peu avant 6H, travail toute la matinée, juste entrecoupé du petit-déjeuner et d'une courte balade dans le quartier, calme. Le dimanche matin, la plupart des habitants se rendent à l'église.

A midi pile, je me rends au restaurant de l'hôtel Sakamango pour déjeuner.

C'est dans cet hôtel que j'aurais voulu descendre mais les chambres de catégories normales étaient toutes occupées. A l'entrée un sympathique petit musée présente toutes sortes d'antiquité malgache ainsi que des coupures de journaux, une collection de billets, des affiches publicitaires etc... Quant au buffet frais, il est parfait. Pour cinq euros, toutes sortes de plats : des salades, des plats chauds, du poisson, de la quiche et de la pizza et des desserts variés. Je me goinfre à mon habitude.

Vers 13H30, alors que je travaille encore, j'entends du bruit, un genre de raclement, et aperçois de mon balcon une voiture dévaler la rue en pente en marche arrière. Des enfants courent devant. Puis deux grands bruits. Un peu affolé je descends vite voir : la voiture s'est encastrée dans trois motos en stationnement et, fort heureusement, il n'y a pas de blessé, que des dégâts matériels. La propriétaire est là, mais était-elle au volant ou la voiture était-elle garée et les freins ont-ils lâché ? Je n'en saurais rien et m'en fous. J'ai simplement eu peur pour les enfants.



Accident près de l'hôtel, Antananarivo



Le Rova, palais de la reine, Antananarivo

Beaucoup de gamins de la rue, sales et dépenaillés, traînent dans le quartier. Ils vivent de mendicité (et, peut-être, de larcins). Des femmes aussi, avec des ribambelles de gosses, dans le même état. Des familles entières vivent sur le trottoir sur des cartons.

Mon travail a bien avancé mais je suis loin d'avoir fini. Je m'oblige toutefois à sortir en scoubidou (c'est le nom des tongs ici) pour profiter du beau soleil et revisiter le centre d'Antananarivo, la ville des mille (guerriers). Muni du plan de mon Lonely Planet, je descends, tourne puis monte un long escalier qui me conduit place de l'Indépendance d'où il y a une belle vue sur la ville. Quelques belles demeures dans ce quartier et, surtout, le palais présidentiel dont j'apprendrais qu'il est interdit

de le photographier une fois que j'avais pris la photo. De la place devant, vue sur le Rova, le palais de la reine, incendié il y a quelques années. Retour place de l'Indépendance où je prends de larges escaliers qui descendent jusqu'à un marché de fripes près de l'avenue de l'Indépendance. Dans une rue transversale le marché continue avec toutes sortes d'articles.



Vue depuis la place de l'Indépendance, Antananarivo



Hôtel de ville, Antananarivo

En me promenant, je suis prudent, regarde bien autour de moi, le quartier est plein de petits voleurs. La sécurité s'est fortement dégradée ces dernières années à Madagascar, surtout dans les grandes villes. Il n'est pas rare que des touristes se fassent agresser et dépouiller. Mercredi un vazaha (un Blanc) a failli se faire lyncher par la foule au centre de Tana parce qu'il avait frappé un gardien de parking. Vendredi c'est un Malgache qui s'est fait tuer par des voleurs. Deux exemples parmi d'autres. Même si la plupart des Malgaches sont sympathiques il faut rester vigilant.

Je me balade toujours, prends de nouveaux grands escaliers, redescends, regarde autour de moi, hume la vie de la cité et marche jusqu'à la gare. Gare qui ne fonctionne plus depuis longtemps et a été transformée en petite galerie marchande. Je flâne sur l'avenue de l'Indépendance, pas mal de monde. Petit jardin fleuri, marchands de glace, balade à cheval, jets d'eau devant l'hôtel de ville, vendeurs à la sauvette, taxi qui attendent les clients devant leur 2 CH, le tout très bon enfant. Puis je retourne à l'hôtel, à 5 minutes de là, vers 16H30.

Je continue alors mon travail, je ne m'en sors pas. Je saute même le diner ! Et me couche encore à 23H passée !



2 CV taxi, Antananarivo



Petit parc, avenue de l'Indépendance, Antananarivo

Lundi 22 : 4H40, réveil. Préparation, petit tour sur Internet et, à 5H05, je quitte mon hôtel avec Andry venu me chercher comme prévu. Direction l'aéroport pour accueillir mon ami Martin dont l'avion doit atterrir à 5H10. J'ai déjà voyagé deux fois avec lui : au Gabon en 2011 et au Burundi en 2013. L'avion est à l'heure et, au bout d'une demi-heure, Martin, mon aîné de 6 ans, apparaît, égal à lui-même. Joie des retrouvailles. Il est fatigué, n'ayant pas dormi dans son avion plein.

Nous partons alors récupérer Agnès, la troisième participante (une jeunette de moins de 40 ans que je ne connais pas) à son hôtel à 5 minutes de l'aéroport. Elle a préféré arriver avant-hier à cause des grèves d'Air France, chez qui elle est hôtesse. Du coup elle a dû changer son billet Air France pour voyager avec Air Austral. C'est une jeune fille charmante qui, par son travail, a déjà beaucoup voyagé. Nous allons faire tous ensemble, tous les trois + Andry, un circuit d'une quinzaine de jours organisé par Nomade Aventure à l'ouest et au sud de Madagascar. Au programme : Antsirabe, Mandrivazo, descente de la rivière Tsirihibina durant deux jours, Tsingy du Bemaraha, Morondave, Ifaty, Tulear, Ranohira, parc de l'Isalo, Fianarantsoa, Ambositra et remontée sur Tana. Cela devrait être très bien. Je connais déjà la région de Tulear et Ifaty, ainsi que le parc de l'Isalo et Fianarantsoa, mais je suis heureux d'y retourner. J'ai prévu de quitter le groupe à Ambositra, deux jours avant la fin du circuit, pour continuer mon voyage en solo vers l'est.



Village et rizière au sud de la capitale



Les chariots, Ambalavao

Nous voilà parti ! Nous nous arrêtons un peu plus loin pour prendre un copieux petit-déjeuner et faire ainsi plus ample connaissance. Puis nous traversons Tana encombré vers le sud, c'est l'heure de pointe, pour prendre la route du soleil, la nationale 7. Briqueteries et grandes rizières à la sortie de Tana. Court arrêt à la cascade d'Ambalavao à côté de laquelle ont été dressés de nombreux étals d'artisanat pour les touristes.

Nous continuons sur cette bonne route jusqu'à Ambatolampy, à 68 km au sud de Tana. Ce bourg est réputé pour ses ateliers de fabrication d'objet en aluminium. Nous visitons un atelier et avons une intéressante démonstration de fabrication d'une marmite. L'aluminium provient du recyclage de cannettes, déchets de montants de fenêtres, moteurs automobile etc. La méthode utilisée est vraiment artisanale et les ouvriers travaillent dans de dures conditions.

Puis petit tour au marché du bourg avant de continuer notre périple. Nous arrivons à Antsirabe un peu avant midi et allons déjeuner dans un excellent restaurant.

Des pousses-pousses nous attendent à la sortie et nous emmènent faire une visite de la ville. Le mien est vert et est tiré par un homme chaussé de tongs (beaucoup de tireurs sont pieds nus). C'est le mode de locomotion ici, on a recensé 6000 pousses-pousses, sans compter les cyclo-pousses.



Atelier de fabrication de marmites en alu, Ambatolampy



Un moule

Antsirabe (« Là où il y a beaucoup de sel ») est une ville très calme, sans circulation, ça change de Tana ! Fondée en 1872 par un missionnaire norvégien, située à 1500 m d'altitude, elle se développa surtout durant la période coloniale grâce aux vertus curatives de ses sources. Surnommée la « Vichy malgache », cette station thermale est bien agréable avec ses grandes avenues arborées et ses bâtiments coloniaux (hôtels, gare etc.). Multitude de petits vendeurs d'artisanat et surtout de mendiants, marmaille sale et aux vêtements en loque. Envie d'aider tout le monde et, finalement, je n'aide personne, c'est trop compliqué.

Les pousses-pousses nous arrêtent à plusieurs endroits : Hôtel des Thermes, cathédrale, marché, différents ateliers et, enfin, gare. Balade sympathique, il ne nous manquait que le fouet pour avancer plus vite ! Certains trouveront lamentable d'utiliser ce moyen de locomotion à la force des mollets, mais ces tireurs de pousse-pousse n'ont que ça pour vivre !

Quant aux ateliers, nous avons vu : de la broderie, très belle (nappes et serviettes avec de petits personnages malgaches) ; une démo de la fabrication d'un vélo miniature en aluminium de cannettes et autres produits de récupération, avec d'autres objets en vente tels de petites voitures, des magnets, des avions etc. ; une démo de fabrication de cuillères en corne de zébu (là encore une boutique propose tout un assortiment d'objets très jolis en corne de zébu).

Nous remontons en voiture, puis court arrêt dans un supermarché pour quelques achats, surtout provision de bouteilles d'eau pour les jours à venir. Enfin, à la sortie de la ville, nous arrivons à la Maison Tanimanga. Cet hôtel, ouvert en mai 2014, est au calme, charmant, offrant sept chambres tout à fait correctes quoique peu lumineuses. Mais pas de Wifi, quel dommage ! Comment peut-on ouvrir aujourd'hui un hôtel sans Wifi ?



Briefing-apéro d'Andry pour la journée de demain. Il part ensuite rejoindre un autre endroit où il dormira. Je travaille jusqu'à l'heure du dîner mais n'arrive pas à installer la clé Wifi Orange achetée exprès pour cette semaine de voyage. J'essaye plusieurs fois, éteint et rallume mon ordi, rien à faire. Nous partons bien trop tôt demain et je ne pourrai me rendre au point de vente Orange pour régler le problème. Je suis marron ! Très bon dîner (terrines de choux-fleurs, brochettes de zébu accompagnées de pomme de terre et flan à la noix de coco et à la frangipane) dans le restaurant de cet hôtel où nous sommes seuls et qui fait d'ailleurs plus style chambre d'hôtes qu'hôtel. Pour une fois, je me couche tôt, avant 22H. 180 km parcourus aujourd'hui...



En pousse-pousse, Antsirabe

A Antsirabe

Mardi 23 : Bonne nuit, réveil vers 5H. Une douche tiède me met d'entrain. Copieux petit-déjeuner et départ comme prévu à 6H30. Quelques gouttes durant la nuit mais le ciel est maintenant dégagé, temps superbe. Route vers l'ouest d'Antsirabe. Arrêt deux heures plus tard au joli village de Loterana. Que c'est calme et agréable ! Le coin est très arboré. Maisons au toit de chaume, petite église et des enfants curieux partout.

Vers 9H nous voici à Mandoto où se tient un petit marché. Des jeunes jouent à la pétanque sur la place principale. C'est un sport très prisé à Madagascar. Devant l'église, une mariée en robe blanche est assise par terre avec sa famille, attendant le marié. Mais viendra-t-il ? Quand je pose la question tout le monde rit. Nous repartons...



Rizières, environs d'Antsirabe

Eglise, Loterana

Une bonne heure plus tard, à Daboava, des dizaines d'orpailleurs travaillent dans la rivière. Hommes, femmes et enfants, chacun a son rôle. En haut d'une côte, belle vue sur Miandrivazo au fond. Nous récupérons dans ce bourg un chauffeur, repartons puis bifurquons à droite sur une piste pas trop poussiéreuse jusqu'à vers Masiampkamy, village au bord de la Tsiribihina. Il est 12H30 et nous avons parcourus 280 km. Il fait chaud, nous ne sommes plus qu'à 400 m d'altitude.

Au bord de la rivière, plusieurs gros bateaux sont amarrés. Le nôtre s'appelle La Sirène et fait une quinzaine de mètres de long. A côté, sur le sable, des femmes font leur lessive. Des hommes se lavent, des enfants se baignent. L'équipage, composé de sept équipiers, dont deux cuisinières, nous aide à porter nos affaires jusqu'au bateau. Le chauffeur récupéré conduira notre véhicule jusqu'au point d'arrivée de notre croisière.

12H45 : c'est parti. Moteur bruyant, dommage (on s'y habituera). Avec ce bateau il nous faudra 48 heures pour la descente de la rivière. Des pirogues à pagaies, silencieuses mais très inconfortables, font cela en 72 heures. Le bateau est bien aménagé, avec deux ponts. Au premier, grande table et bancs, meubles en bois et coin cuisine. Au second, deux chaises longues, tout ça rien que pour nous.

Des pirogues remontent la rivière. Des pêcheurs utilisent les moustiquaires fournies pour combattre la malaria comme filets ! Beaucoup de jacinthes d'eau par endroit. Nombreux oiseaux aussi : tourterelles masqué de fer, drongos, aigrettes, martins-pêcheurs bleus, hérons. Dans le ciel, des milans planent.

Peu après le départ, un déjeuner correct et copieux nous est servi (dont du tilapia frit, un poisson peu facile à manger).



La pétanque, Mandoto



Troupeau de zébus, Mandoto

Nous croisons plusieurs bateaux chargés de passagers et/ou de marchandises. Certains sont échoués sur des bancs de sable, cela nous arrivera aussi plusieurs fois, car la rivière est basse et a peu de débit.

Le vent nous rafraichit, c'est agréable. Dans l'après-midi, nous apercevrons des lémuriers (Propitèques Deckenii ou Sifakas danseurs, et lémurs Fulvus). Nous voici dans les gorges de la Tsiribihina, peu élevées ni étroites. La nuit commence à tomber, il est 18H passée et nous accostons sur un banc de sable près d'un autre bateau de touristes (un couple français). L'endroit est très venté.

L'équipage monte nos tentes (une pour chacun) et nous nous installons. Temps libre jusqu'à 19H30, court briefing et chants et danses autour d'un apéritif près d'un feu de camp. Cet équipage est extraordinaire, d'une gentillesse absolue mais, en plus, il sait nous distraire. Trois bons musiciens : djembé, kabosy (instrument local à 4 cordes) et guitare nous interprètent des chants malgaches bien rythmés et chantés, avec des chœurs et des répons, c'est formidable. En plus ils dansent et nous entraînent avec eux sous le ciel tout étoilé.

Nous dinons à bord du bateau, c'est très bien, et rejoignons nos tentes à 22H passée. Quelle belle journée ! Aucun moustique, il fait chaud et le duvet n'est pas nécessaire. Mon drap posé sur un matelas-mousse fourni suffira. Et mon oreiller est le bienvenu !



Orpailleurs, Dabolava



Les bateaux, Masiampkamy

Mercredi 24 : Nuit plutôt bonne, calme en tout cas. Je me réveille vers 5H et pars aux toilettes bien plus loin, dans la nature. Puis je bouquine à la lampe frontale en attendant le jour (qui ne tarde pas trop). Copieux petit-déjeuner sur le bateau à 7H30 tandis que l'équipage plie nos tentes.

Nous quittons peu après ce lieu et remontant la rivière durant dix minutes jusqu'au chemin qui mène, à pied, à une cascade et des bassins. L'endroit est agréable et nous pouvons faire un brin de toilette. Il fait déjà très chaud à cette heure et l'eau, à 24° environ, est rafraichissante, ça fait du bien. Nous nous baignons dans un bassin et apercevons quelques lémuriers dans les arbres sur les hauteurs.

Nous réembarquons une heure plus tard, reprenons la descente, encore un bateau échoué, et accostons à Begidro vers 10H45. Comme tout le long de la rivière, des enfants nus se baignent. La visite de ce bourg est intéressante, il est habité principalement par des Sakalavas, l'ethnie de cette région (peau assez noire). Pas mal de maisons sont en construction, en général en terre avec toit de chaume. Un marché permanent met de l'ambiance et des enfants nous prennent la main ou nous suivent. C'est ici que viennent se ravitailler tous les paysans des alentours.

Une heure plus tard nous reprenons notre navigation. Des hérons guettent les poissons dans l'eau et s'envolent à notre passage. Boissons fraîches pour nous désaltérer de cette balade en plein soleil. Le déjeuner à bord est excellent avec pour entrée une salade composée joliment décorée. Merci les cuisinières !



Nos tentes, sur la Tsiribihina



Bateau, sur la Tsiribihina

La descente se poursuit lentement mais sûrement, il y a un peu plus de fond maintenant et nous ne nous échouons plus. Ceci dit, les échouages sur banc de sable ne sont ni dangereux ni grave et c'est pour cela que le personnel de bord est si nombreux : plusieurs hommes descendent chaque fois, de l'eau jusqu'aux genoux, pour pousser. Pour les bateaux de marchandises, plus lourd, la difficulté est autre : ils doivent alléger en descendant une partie du chargement à terre, dégager le bateau, puis recharger le tout. C'est du travail !

A 18H15, alors que la nuit tombe, nous débarquons sur la rive nord et nous installons sur une grande étendue de sable. Aidé par l'équipage, je monte ma tente un peu à l'écart (à une centaine de mètres des autres), comme toujours. Il y a tant d'espace, pourquoi se gêner ? Sur l'autre rive, un village semble assez actif, plusieurs bateaux y sont amarrés et quelques tentes plantées.

Coucher de soleil magnifique. Il fait plus frais ce soir et je dois mettre une petite veste. Veillée au coin du feu autour d'un punch et de cacahouètes. Musique, musique... Un régal, cette veillée ! Que les chants malgaches sont beaux !

Vers 21H, dîner (brochettes de zébus). Discussion avec Andry, bizarre ce soir, puis nous allons nous coucher alors que des bateaux remontent la rivière en faisant pas mal de bruit. Mais où est ma tente ? Avec mon sens de l'orientation inné, j'ai un peu de mal à la retrouver. Il est déjà 22H45.



Pêcheurs à la moustiquaire, Masiamkampy



Feu de camp, sur la Tsiribihina

Jeudi 25 : Encore une bonne nuit, mon drap m'a suffi finalement. Je me réveille à 6H, il fait jour, je bouquine en attendant l'heure du petit-déjeuner puis démonte ma tente, avec un peu d'aide.

Il fait très vite chaud. A l'heure du départ, le moteur ne démarre pas, problème technique sans grande gravité. Nous prenons une petite demi-heure de retard, ce n'est pas grave. Je me sens bien sur ce bateau. Dans la descente, l'air est plus frais, heureusement.

Sur les précieux conseils d'Andry, je profite de cette tranquillité pour modifier complètement la suite de mon voyage, après ce circuit. Il me donne aussi quelques adresses d'hôtel et téléphone de guides sérieux. Modifications pas toujours faciles, il me faut jongler car j'ai quelques impératifs : une messe un peu particulière un dimanche, un marché le mercredi, une famille à rencontrer à Fianarantsoa et, surtout les deux parties de la fête de Sambatra, à Mananjary, à caser, Mais je pense avoir maintenant un programme qui tient la route.

Pas mal de monde en bord de rivière, surtout des enfants qui se baignent. Quelques falaises, quelques ilots aussi. De grands et gros baobabs apparaissent de temps en temps. Pirogues de pêcheurs ou de voyageurs.

Le seul inconvénient de ce bateau est de ne pas avoir de toilettes et, comme il est fady (interdit) de pisser dans l'eau il faut chaque fois s'arrêter. Lorsque la rive est de sable, sans végétation, Agnès doit souvent aller un peu loin, la pauvre.

Nous déjeunons de bonne heure à bord et terminons alors que la Sirène accoste à Belo-sur-Tsiribihina. C'est là que nous débarquons. Adieu à l'équipage, à qui nous laissons un pourboire. Vraiment sympas, ces jeunes.



Les baobabs, sur la Tsiribihina



La Sirène, notre bateau, sur la Tsiribihina

Andry fait charger notre voiture amenée ici par le chauffeur récupéré l'autre jour et qui repart aussitôt pour Tana en taxi-brousse. Un bac fait traverser voitures et passagers, mais nous en prendront un beaucoup plus loin, à la fin d'une longue piste de sable ou de latérite plus ou moins poussiéreuse de 95 km. Les cinquante premiers km sont plutôt roulants mais nous ne sommes pas seuls, beaucoup de voitures de tour-opérateurs chargées de touristes.

Il fait très chaud dans la voiture, surtout quand nous devons fermer les vitres à cause de la poussière. Puis il se met à tomber quelques gouttes (normal, j'ai mis un tee-shirt à l'effigie de Hollande dont je suis un fervent supporter). Cela a l'avantage de réduire la poussière mais, plus loin, il a visiblement plu à torrent et la piste est détrempeée, boueuse, les 4x4 patinent, se mettent de travers, s'arrêtent. Nous perdons beaucoup de temps mais c'est une bonne expérience. En tout cas, Andry conduit très bien, c'est un as de la piste.

Enfin arrivé au bord de la rivière Manambolo, il nous faut attendre 45 minutes pour traverser. Le bac ne prend que trois véhicules à la fois (et nous sommes en septième position). Des hommes le déplacent avec des perches, son moteur étant en panne. Heureusement que cette rivière n'est ni large ni rapide ! En attendant, certains nettoient leurs voitures boueuses près de la rivière aux eaux ocre.

Voilà, nous passons enfin, le soleil rouge a disparu derrière les arbres, la nuit tombe.



Equipage de la Sirène, Masiampkamy



Fillettes, sur la Tsiribihina

Plus que quelques km de piste à parcourir en traversant le village de Bekopaka et nous arrivons à l'hôtel Tanankoay, proche de l'entrée du Parc national des Tsingy de Bemaraha, but de ce périple. C'est uniquement pour pouvoir voir ce site dans les meilleures conditions que j'ai opté pour ce circuit Nomade Aventure. J'en rêve depuis une émission de Nicolas Hulot, il y a 20 ans !

Malheureusement, si mon ampoule au pied semble guérie (mais reste sans doute quelque peu fragile) j'ai ce soir une forte douleur vers le tendon d'Achille du même côté. Je ne sais pas de quoi ça vient, peut-être d'une mauvaise position dans la voiture ? J'espère que ça ira mieux demain...

Au Tanankoay, au milieu de cases, un petit terrain de camping nous accueille. Agnés et Martin installent leur tente individuelle sous un mangui. Cette option camping de Nomade Aventure est pour le moins surprenante ici car les cases avec grand lit, moustiquaire, chaise et lumière soir et matin ne coûtent que 6 euros (au lieu de presque 2 pour la tente). D'après Andry, c'est parce qu'avant les tentes étaient dressées en pleine nature et que, pour des raisons de sécurité, il a été maintenant ramené dans l'enceinte d'un hôtel.

Comme nous devons rester ici trois jours, je me prends une case que je paierai directement. C'est plus sûr et bien plus confortable. En plus, ma case ronde est construite à la façon sakalava, en torchis (mur bas de 80 cm de hauteur) et structure de bois recouverte de falafa (espèce de roseaux). Une porte, deux fenêtres avec moustiquaire, c'est rudimentaire mais bien mieux qu'une tente. De plus, si j'aime le camping sauvage, j'ai horreur des terrains de camping !



Enfants, Begidro



Bateau ensablé, sur la Tsiribihina

Des sanitaires entretenus sont à disposition de tous et un groupe électrogène fonctionne le soir de 17 à 22H et le matin de 5H30 à 7H30, c'est amplement suffisant pour recharger les batteries et travailler.

Nouvel essai sur mon ordinateur : il ne reconnaît toujours pas la clé Wifi Orange alors que celui de Landry, notre guide local pour les tsingy, la reconnaît, c'est pour le moins curieux. Je marronne d'autant plus que je n'arrive pas non plus à partager le Wifi avec mon iPhone.

Toutefois, en mettant la carte Wifi dans mon iPhone, j'ai accès à mon courrier (mais ne peux y répondre), à Facebook et Messenger. Vraiment pas pratique mais ça me dépanne quand même. Il me faut attendre au moins jusqu'à lundi matin pour régler (mais j'en doute), ce problème.

Dîner tardif, à 21H passée. Andry est pourtant aidé par deux personnes pour le préparer. Soupe de légumes et bons spaghettis bolognaises à la mode malgache (à la viande de zébu, évidemment), puis bananes au chocolat en dessert. Ah, il ne fallait pas manger la peau ? Trop tard...

Je travaille avant et après le repas et me couche vers 23H.



Un bac, sur la Tsiribihina



Ma case sakalaka, Bekopaka

Vendredi 26 : Il a fait lourd cette nuit. A 5H30, alors que le groupe électrogène se met en route, je me lève et travaille jusqu'à 8H, heure du petit déjeuner. L'endroit est calme et les oiseaux chantent. Le ciel s'est complètement dégagé, impec ! Mais j'ai toujours mal au pied, je boite alors que nous devons randonner deux jours !

Tiens, un bel iguane garde la porte de ma case, c'était donc lui qui faisait ce bruit !

Nous quittons le campement en voiture à 9H et retrouvons Landry au débarcadère. Là, nous grimpons dans deux étroites pirogues reliées entre elles par les bancs, de simples planches de bois posées sur les deux pirogues ensemble, et remontons la Manambolo une petite demi-heure. L'eau est brune et calme, pratiquement aucun courant. Notre piroguier utilise une perche pour nous faire avancer, il y a peu de fond et il ne semble pas avoir beaucoup de mal. Les gorges de calcaire rongé par les eaux sont belles, tranquilles, un paradis pour les oiseaux. Certains, comme les glaréoles, nichent dans les interstices de la falaise, formés par l'érosion.

Nous sommes ici dans le parc des tsingy du Bemaraha, un sanctuaire de la nature inscrit au patrimoine mondial de l'Unesco depuis 1990. C'est le plus vaste site protégé de Madagascar (152.000 hectares - plus de 100 km de long sur 5 à 15 km de large). On y trouve 6 espèces de lémuriens, 8 de reptiles et 90 variétés d'oiseaux. Comme je l'ai dit hier, je suis en train d'accomplir un vieux rêve.



En pirogue sur la Manambolo



Tombeaux vazimbas, parc national des tsingy de Bemaraha

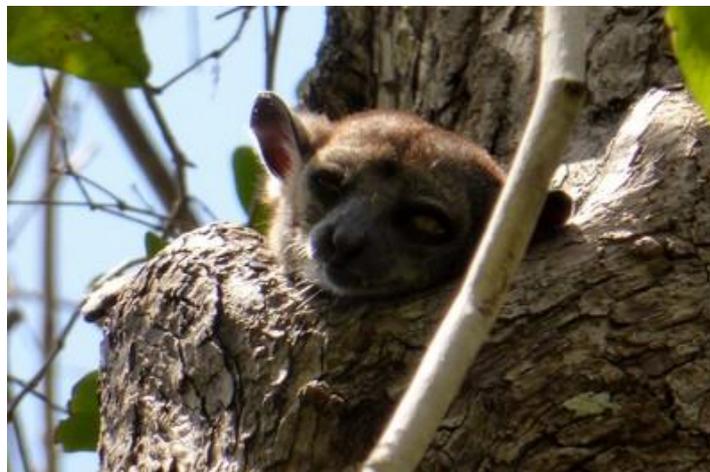
Court arrêt aux grottes de Manambolo : chauves-souris (pipistrelles), hirondelles des Mascareignes et stalactites en formation. Un peu plus loin, autre arrêt pour aller voir des tombeaux d'ancêtres vazimbas, les premiers habitants de cette région : crânes et ossements reposant dans des bois creusés à la façon des pirogues et entourés de pièces de tissus. Tous les piroguiers du parc descendent des vazimbas, les autres habitants n'ont pas le droit. Nous avons (paraît-il) de la chance que le nôtre nous amène ici car c'est assez rare de faire visiter cela aux touristes. Il nous demande de nous découvrir et nous asseoir, puis marmonne quelque prière et arrose les squelettes avec de l'alcool, tradition oblige. Il nous faut surtout, dans toute la région, ne jamais pointer quelqu'un ou quelque chose du doigt, c'est fady !

De nouveau dans les pirogues. Le paysage est superbe : falaises, arbres en équilibre semblant sortir des rochers, baobabs nains (qui ne sont pas des baobabs mais y ressemblent), échassiers...

Vers 11H, nous débarquons et commençons notre randonnée par un chemin qui grimpe jusqu'aux petits tsingy, ces aiguilles de calcaire acérées. Nous prenons le circuit Manambolobe, environ 3 km assez difficiles. Il fait très chaud, même dans les sous-bois. En cheminant, nous observons de nombreux oiseaux, dont des gobe-mouches avec leur longue queue (appelés aussi oiseaux du Paradis) et des couas géants, un genre de grosse perdrix à la tête bleu acier. Plusieurs espèces de lémuriens mais les photos sont presque impossibles à cause des branchages et feuillages empêchant la mise au point automatique. De plus, le contre-jour du ciel au-dessus des arbres n'améliore rien.



Gobe-mouches (oiseau de Paradis)



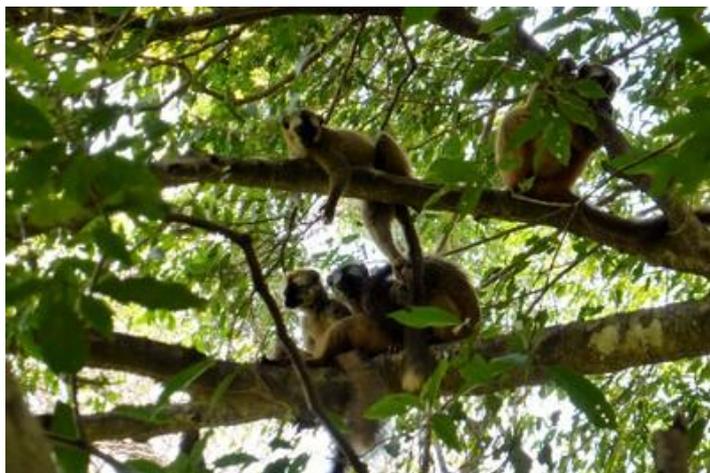
Lépilémur (nocturne), parc national des tsingy de Bemaraha

Un minuscule lémurien nocturne, un lépilémur, crèche haut dans un trou d'arbre, on dirait un gremlins ! Nous apercevons aussi des lézards felsuma, de la même couleur que le tronc de l'arbre où il se trouve, des mille-pattes, quelques araignées, papillons et autres insectes. Au loin, des cigales chantent !

Grands groupes de lémurs fulvus (déjà vus à l'Ankarana) et de propithèques deckenii avec leur museau et deux petits bouts d'oreille noirs ressortant au milieu des poils blancs de leur corps, une vraie peluche (aperçus le long de la Tsiribihina). Ils s'amuse dans les arbres, sautant de l'un à l'autre tels des singes. Martin, qui les fixe avec son téléobjectif, reçoit de l'un d'eux quelques excréments sur la tête (ce qui s'appelle être dans la merde). Quelle rigolade ! Pauvre Martin, pauvre misère....

Nous arrivons vers 13H à un superbe point de vue sur les gorges de la Manambolo et pique-niquons un peu plus loin, dans une cavité à l'ombre : un long sandwich à l'omelette au poisson fumé et une orange. Dehors, il fait 31 degrés !

Nous voilà maintenant aux tsingy de calcaire gris, s'étendant sur des centaines de mètres, c'est impressionnant. Un chemin a été très bien aménagé il y a peu de temps mais il est quelquefois bien étroit. Il faut surtout garder un bon équilibre et ne pas se couper jambes et mains, c'est tranchant. Des arbustes, plantes et fleurs arrivent quand même à pousser dans ce milieu, donnant une note de gaieté à tout ce gris. Mais aucune ombre... Boire, boire, boire...



Lémurs fulvus, parc national des tsingy de Bemaraha



Coua géant, parc national des tsingy de Bemaraha

Après 45 minutes de marche éreintante dans ces tsingy, nous rejoignons le sous-bois, oh que ça fait du bien, et commençons notre descente. La fatigue se fait sentir, pourtant nous n'avons pas beaucoup marché, un peu plus de 3 km seulement, mais ce sont les conditions et, surtout, la chaleur.

Tiens, notre petit lépilémur nocturne est toujours là, hors de son trou maintenant, nous fixant avec ses gros yeux de myope. Martin préfère rester hors de portée...

Nous reprenons notre couple de pirogue vers 15H. Des aigrettes nous regardent passer, des canards s'envolent, des rapaces planent. Nous sommes maintenant en descente mais le piroguier a plus de mal à avancer. En effet, du vent s'est levé, de face, et forme de petites vagues. Le ciel commence aussi à se couvrir quelque peu.

Nous finissons par accoster près du parking, sains et saufs, et rentrons en voiture au campement, il est à peine 16H. Une bonne douche me fait du bien, j'ai vraiment eu très très chaud. Le principal est que ma douleur pédestre ne m'ait pas empêché de marcher.

Travail, travail, travail. Landry me prête son ordinateur afin que, grâce à ma clé USB et ma clé Wifi, je puisse mettre mon site à jour et accéder à Facebook. Mais c'est long et compliqué. Je n'arrive ni à accéder à mon programme de courriels (heureusement cela marche sur mon téléphone) ni à télécharger correctement les photos de mon récit de voyage.

Excédé, j'abandonne ! Il est plus de 22H, le groupe électrogène s'est arrêté et j'ai sauté l'apéritif et le repas avec mes amis, ce n'est pas très sympa je le reconnais. En plus, durant ce temps, il a fait un orage et ils se sont réfugiés pour dîner au



La Manambolo, parc national des tsingy de Bemaraha



Les tsingy de Bemaraha

restaurant du campement pour éviter le court déluge. Je dine très rapidement après eux de deux cuisses de canard accompagnées de lentilles. 23H, bien fatigué, je dois me coucher...

Samedi 27 : Bonne nuit, un peu courte, un besoin pressant me réveille dès 5H. Comme je sais que je ne me rendormirai pas, je reste debout et complète mon récit d'hier. Que de mal je me donne ! Et pourquoi donc ?

Le jour se lève, il fait beau, le ciel est complètement dégagé. Petit-déjeuner à 6H30 et départ en balade 45 minutes plus tard. En voiture tout d'abord, 17 km sur une piste défoncée et assez boueuse. Il nous faut presque une heure pour arriver au début du circuit Ranotsara (joli cours d'eau). Andry et Petit, un jeune aide local, nous laissent là avec Landry. Ils doivent amener la voiture sur le parking d'arrivée. Un couple d'Australiens arrive aussi avec un autre guide très bavard.

Le chemin est bon, s'enfonçant dans les sous-bois. Beaucoup d'oiseaux chantent, mais je ne les vois pas. Des lémuriers jouent dans les arbres, assez loin ; ce sont des Propithèque deckenii (les mêmes qu'hier, tout blanc avec le museau et les oreilles noires).

Ma tendinite me fait toujours souffrir (un peu) mais je ne sens plus grand chose quand je suis chaud. Le chemin devient plus difficile mais est parfaitement aménagé. Nous devons quelquefois emprunter des échelles et des passages très étroits. Ma carrure d'athlète me gêne quelque peu.



Iguane, Bekopaka



Arbre vazaha, parc national des tsingy de Bemaraha

Une heure plus tard, 8H45, nous dévions sur le circuit Broadway (surnommé la grande avenue de Bemaraha). Là ça se complique, ça grimpe sec, quelques précipices et la pierre est coupante. Nous utilisons souvent notre baudrier comme sur une voie Ferrata. Vers 9H30 nous sommes tout en haut. Le point de vue plongeant sur les grands tsingy est évidemment superbe, bien que très gris. Belle végétation aussi, dont les fameux arbres des vazahas, appelés ainsi parce que leur tronc devient rouge puis pèle avant de reprendre une couleur plus claire. Quelques lézards se prélassent au soleil ça et là, souvent peu ému par notre passage.

Nous avons beaucoup de chance : trois propithèques deckenii font leur apparition, sautant de tsingy en tsingy à quelques mètres de nous. Je ne sais pas comment ils ne se blessent pas sur cette pierre tranchante ! L'habitude, sans doute... Nous pouvons enfin faire de belles photos.

Un peu plus bas, un long pont suspendu nous rapproche encore d'eux, ils sont là, à deux ou trois mètres, à jouer, manger et nous observer. Non seulement ils sont beaux mais ils sont aussi très drôles. Les deux groupes qui nous suivent (deux couples avec leur guide attiré) ne les verront pas, d'où l'avantage d'être en tête.

Descente un peu difficile. Nous apercevons quelques lémuriers fulvus, plusieurs femelles, brunes, et un mâle, gris. Et aussi, sur une branche, les fameux Rosia Phromia blancs, ces petits insectes ressemblant à de la mousse.



Les grands tsingy, parc national des tsingy de Bemaraha



Pont suspendu, parc national des tsingy de Bemaraha

Nous continuons, encore quelques découvertes : le gendarme, un genre de joli cafard rouge, jaune, orange et noir. Et un lépilémur, comme celui vu hier. Nous arrivons à une grotte, que nous devons traverser sur plusieurs centaines de mètres. Pas facile, il faut souvent s'accroupir, voire ramper, nos petits sacs à dos nous gênent et, de plus, la roche s'effrite : c'est de la craie, bien salissante. La grotte s'élargit un peu et nous retrouvons là Andry et petit avec le panier de pique-nique. Il est 12H15 et je commençais à avoir faim. Excellente salade composée, avec morceaux de crevettes et de fromage, savoureuses petites bananes en dessert. Deux mangoustes au pelage soyeux, pas trop effarouchées, nous rendent visite. Rassasiés, nous continuons notre périple grotesque et difficile. Enfin, à 13H45, la lumière du jour nous indique la sortie. Je suis tout blanc. Mon Dieu, dans quel état j'erre !

Et nous voilà à la dernière parte de notre balade : le circuit Andamozavaky (à dame Jeanne cassée). Petit est reparti tout seul, par un chemin direct. Nous grimpons de nouveau, échelles, passages étroits et dangereux, baudriers. De nouveau au sommet, belle vue. Encore un pont suspendu et c'est la redescente jusqu'au sous-bois. Le ciel s'est couvert, le tonnerre gronde au loin et nous recevons quelques gouttes de pluie. L'avantage est que le soleil ne tape pas, il fait moins chaud qu'hier.



Au parc national des tsingy de Bemaraha



Propithecus deckenii



Grimpette

Dernier chemin plat pour rejoindre le parking. Nous croisons un tombeau sakalava, large espace recouvert de pierres. Ce sont des tombeaux individuels : le corps du défunt est enfoui dessous, enveloppé dans un drap.

14H30 : nous voilà à la voiture, sur le toit de laquelle Petit s'est endormi (il a du mal à se réveiller). Encore 17 km de piste pour rentrer. Je suis fatigué et sommeille, mais mes ornières et les trous me font frapper plusieurs fois la tête contre la portière. Une heure plus tard nous sommes à notre campement de Bekopaka. J'ai envie d'un bon Coca bien frais, ils ont ça au resto, où je bois seul. Puis une douche fraîche me redonne un peu de vigueur, je renonce à la sieste que je comptais faire et me mets à travailler mes photos.

A la tombée de la nuit, tonnerre et éclairs. Le ciel est magnifique, tout mauve. Grosse averse, qui rafraichit encore l'air, c'est parfait. J'ai finalement passé mon après-midi sur l'ordi, je n'utilise pas celui de Landry, demain soir j'aurai le Wifi à l'hôtel ; promis-juré.



Tombeau Sakalava, parc national des tsingy de Bemaraha



Ciel d'orage à Bekopaka

Bruit dans le campement : un groupe de Français vient d'arriver et monte les tentes sous la pluie. Apéro cocktail au restaurant (à cause de la pluie) et présentation par Andry du programme de demain. Puis repas avec Landry, excellent poulet-coco accompagné de riz sauce arachide. Nous remercions Landry pour ces deux jours où il nous a guidés. Retour dans ma case vers 21H30. La pluie a cessé. Je ne tarde pas à me coucher.

Dimanche 28 : Bonne nuit. Mais, vu le monde qui dort à proximité, j'avais mis mes boules Quiès. Réveil à 5H. Il fait très beau. Petit-déjeuner et nous partons à 6H45, avec un quart d'heure d'avance ! Nous avons un long chemin à parcourir aujourd'hui avec deux franchissements de rivière en bac.

Le premier bac est juste au village d'Andadoany, à quelques km. Peu de voitures devant, nous sommes du second passage et atteignons l'autre rive de la Manambolo à 7H35. De là, nous reprenons la même piste qu'à l'aller, encore plus défoncée par les pluies récentes. Andry fait preuve de bonnes compétences en pilotage mais nous restons quand même embourbés une fois. Heureusement une dizaine de paysans nous poussent. D'autres véhicules semblent avoir encore bien plus de difficultés que nous.

Piste vraiment difficile les deux premières heures, de la boue partout, des ornières immenses, un petit goût d'aventure, quoi ! Il est 11H lorsque nous arrivons enfin à Belo-sur-Tsiribihina, là où nous avons débarqué jeudi. Nous n'avons croisé, en plus de trois heures, que trois véhicules !



Piste pour Belo-sur-Tsiribihina



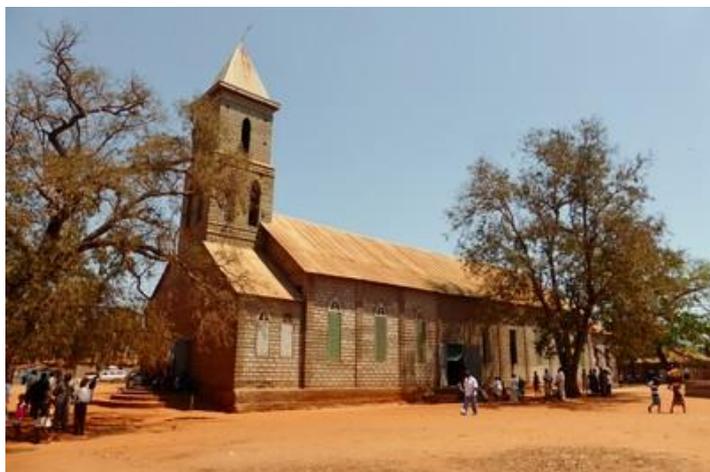
Faucon rayé, sur la piste de Belo-sur-Tsiribihina

C'est sacrément vivant ici, même un dimanche ! Du monde partout ! Et quelle chaleur ! Pause devant l'église évangéliste, il y a foule devant. Dedans aussi. Un prêcheur parle et parle et parle. Je ne supporte pas les évangélistes ! Ni aucune secte, et ce n'est pas ça qui manque à Madagascar. A chacun son truc...

Nous déjeunons de bonne heure au Mad Zébu, connu pour être le meilleur restaurant de tout l'ouest et peut-être même de Madagascar ! Perdu ici, en pleine cambrousse ! (mais où passent quand même pas mal de touristes).

Surprise : c'est de la nouvelle cuisine, de petits mets très bien présentés qu'on a presque du mal à trouver au milieu de grands assiettes. Z'avez pas vu ma viande ? Ah si, elle est là, sous le haricot vert ! En bon Marseillais, j'exagère. En fait, avec une entrée, un plat et un dessert, je suis rassasié. Et c'est vraiment excellent, rien à dire. Une adresse à ne pas manquer.

Nous repartons à midi quinze. Là, longue attente pour traverser la Tsiribihina, plusieurs bacs sont amarrés ensemble et c'est parfaitement désorganisé. 13H25 : ça y est, le bac s'ébranle, chargé de trois voitures et de nombreux passagers. Groupe d'étudiantes fort sympathiques.



Eglise évangélique, Belo-sur-Tsiribihina



Au Mad-zébu, Belo-sur-Tsiribihina

33 minutes plus tard, nous sommes sur l'autre rive, plus en amont. Et nous reprenons une autre piste, heureusement en meilleur état que la précédente, car de sable principalement. Pas mal d'oiseaux : tourterelles masque de fer, couas, guépiers etc... Quelques lémuriers aussi. Et des arbres, dont de nombreux baobabs *Adansonia za* (je vous rappelle qu'il existe huit variétés de baobabs dans le monde dont six endémiques à Madagascar).

Tombeaux sakalavas en bordure de route, peints avec des scènes de la vie du défunt.

Je suis fatigué, je somnole et, à priori, je ne suis pas le seul.

A 16H15, petite piste à droite, qui nous amène en 8 km au fameux baobab amoureux, connu dans le monde entier (c'est un *Adansonia rubrostipa*). Il n'y en a pas qu'un, il y en a mille : le modèle et des centaines de reproduction dans les étals à proximité. Plus de vendeuses que de touristes. Personne n'achète, elles semblent avoir l'habitude.

Retour sur la piste principale et, un peu plus loin, nous voilà à l'allée des baobabs, emblème de Madagascar. Ce sont des *Adansonia grandidieri*, majestueux, puissants, magnifiques. Ils portent bien leur nom.

Ce site est connu pour ses couchers de soleil sur l'allée. C'est vrai que c'est beau. Deux dizaines de photographes japonais se sont accaparés tout un secteur, les pieds des appareils s'enchevêtrent, ils ont réglé leur zoom, ils font tous la même photo ; mais pas sur le coucher de soleil ! Ils sont incroyables, ces Japonais...



Sur la rivière, Belo-sur-Tsiribihina



Tombeau sakalava, sur la piste de Morondava

Vers 18H, nous repartons. Il ne nous reste qu'une quinzaine de km pour arriver à Morondava, la grosse ville du coin (50 000 habitants environ). Enfin un petit bout de route goudronnée !

Au cœur du territoire sakalava, Morondava est la capitale de la région du Menabe, en bordure du canal du Mozambique. Ville nonchalante, vivant de pêche et d'agriculture. Les deux seules usines, huilerie et sucrerie, ont fermé...

Embouteillage pour arriver à notre hôtel : un camion est arrêté au milieu de la petite rue en double-sens. Vers 18H45 nous voilà Chez Maggie, après avoir parcouru 218 km.

L'endroit est charmant mais envahi de moustiques et moucherons. J'ai un vaste bungalow, presque le luxe, avec heureusement une moustiquaire sur le lit. Je n'en profiterai pas beaucoup : le Wifi ne fonctionne qu'au restaurant, lentement, et j'ai tant de retard.

Je travaille toute la soirée, jusqu'à minuit et demi, et ce n'est pas fini. Deux coupures de courant me gênent quelque peu. Je dine toutefois en vitesse avec Agnès et Martin au restaurant de l'hôtel. C'est tout à fait correct (pour moi, soupe, excellentes brochettes de poisson et fruits de mer et bananes flambées en dessert).

Mais ma soirée est triste, je suis tout remué : j'apprends par Yolande le décès du Père Pierre, le prêtre avec qui j'ai parlé des projets de l'association la semaine dernière. Incroyable ! Il n'était pas vieux, ni malade ! La paroisse est, paraît-il, en état de choc. Je l'aimais bien. Paix à son âme.



Jeune fille, vers Morondava



Allée des baobabs, Morondava

Lundi 29 : Bien dormi, mais insuffisamment. Je suis réveillé par des voix (gardiens ? jardiniers ?) avant 5H mais me rendors heureusement pour 45 minutes encore. Après une bonne douche, Internet au restaurant et petit-déjeuner (un peu frugal) jusqu'à 8H15, heure du départ. Quel dommage que nous ne restions pas ici une journée entière pour profiter du bungalow, de la petite piscine, de la lagune juste devant et de la vie citadine du coin !

Arrêt en ville pour faire quelques achats : eau, pique-nique, scoubidous pour moi (j'ai cassé une tong hier). Nous passons aussi chez orange qui ouvre en retard et qui ont beaucoup de mal à régler mon problème de clé Wifi. Je m'énerve. Il ne faut jamais élever la voix à Madagascar, c'est très mal vu ; aussi, c'est très calmement que je menace de tout casser dans le magasin. Et hop, comme par enchantement, on règle mon problème ! (à priori, je vérifierai ce soir)

Il fait beau et déjà très chaud quand nous quittons Morondava, peu après 9H, comme prévu. Au bout de 7 km de route, piste sablonneuse à droite. C'est un peu meilleur qu'hier, sans plus. Quelques borbiers et plusieurs rivières peu profondes à franchir à gué. En tout cas ça remue, il faut bien se tenir...

Quelques villages le long de la route, mais surtout de la savane : herbes hautes et sèches, jujubiers, petits palmiers ravénias, baobabs. Beaucoup d'oiseaux : guêpiers, perroquets géants, bulbuls, martins tristes (c'est un oiseau aussi), huppés fasciées...



Mon bungalow chez Maggie, Morondava



Plage, Morondava

Nous doublons ou croisons des chariots tirés par des zébus, des troupeaux menés par des vachers mais, la plupart du temps, pas grand monde. Je me crois au Kenya ; il ne manque que les gazelles, lions, girafes et éléphants.

Arrêt pique-nique à 12H20, c'est bon. Des enfants surgissent d'un village voisin mais n'osent s'approcher de nous. Visiblement, je leur fait peur (ma beauté est peu commune).

13H : nous repartons. Je ne sais pas comment Andry fait pour se retrouver parmi ces pistes, il n'y a aucune indication. Il fait vraiment trop chaud, je somnole un peu

Grand bruit après un dos d'âne : c'est une plaquette de frein qui s'est cassée. Andry se révèle aussi un excellent mécanicien, il a des plaquettes de rechange et, moins d'une demi-heure plus tard, nous sommes repartis.

Après 182 km, nous voilà enfin à Manja, notre destination. Nous n'avons croisé que quatre véhicules aujourd'hui !

Il est 16H15 et nous dressons nos tentes sur un terrain de camping en milieu de village, dans un enclos privé. L'endroit est agréable et une légère brise rafraîchissante se lève et nous rafraîchit un peu, mais ça ne dure pas.

Table et chaises, électricité, c'est parfait pour travailler. J'ai terminé en moins d'une heure, j'ai pris si peu de photos aujourd'hui. Et ma clé Wifi fonctionne correctement, enfin !

Une douche tiède (température ambiante) me décroasse de la poussière. Enfin, je crois : car l'eau est bien brune.

Apéro puis dîner préparé par Andry, c'est un bon cuisinier, rien à dire. Ensuite, je ne tarde pas à aller me coucher sous la tente, la journée a été fatigante. Il n'est pas 21H30. Musique à proximité : boum improbable dans ce coin perdu ?



Troupeau de zébus, au sud de Morondava



Guêpier, piste de Manja

Mardi 30 : Musique toute la nuit, au moins jusqu'à 5H. Cela me réveille plusieurs fois. Renseignements pris, il y a deux fêtes de circoncision au village et une veillée mortuaire.

Petit-déjeuner pris, nous partons à 6H45, avec 15 minutes d'avance, à pied dans le village. Tiens, de la foule ! C'est justement un lieu de circoncision. Une centaine de personnes entourent huit garçonnetts qui ont perdu leur petit bout de peau aux premières lueurs ce matin. Ce n'est pas très beau à voir et ils font triste mine, ça doit faire mal ainsi, sans aucune anesthésie. A Madagascar, quel que soit la religion et l'ethnie, on ne devient un homme que circoncis. Le petit plus, c'est que la tradition veut que le parrain ou le grand-père du circoncis avale son prépuce. Sur ce, bon appétit...

Quant à moi, j'avais songé un moment à me faire circoncire en France, mais le chirurgien m'a dit qu'il y avait bien trop de travail. J'ai laissé tomber...

Après cette petite parenthèse érudite, revenons au voyage. Andry nous récupère en voiture et nous continuons par la piste, assez mauvaise il faut le dire. Nous serons ainsi secoués toute la journée, il faut avoir les organes bien accrochés (non, rien à voir avec la circoncision).

Nous sommes toujours en pays sakalava. Notre piste descend vers le sud, en direction de Tuléar. Il fait très chaud mais nous ne croisons heureusement que peu de véhicules (deux dans la matinée), donc moins de poussière à avaler. C'est tout de même assez épuisant. Des faucons nous regardent passer, des perdrix marchent devant nous à la queue-leu-leu.



Au marché, Ankiliabo



Fruit du baobab grandidieri, vers Befandriana

Vers 9H30, arrêt au marché d'Ankiliabo. Petit village mais foule assez considérable, les paysans venant des environs. Nous avons vu pas mal de mouvement sur la piste : chars à zébus et piétons. Comme à notre campement et dans tous les villages traversés les clôtures sont faites de grands pieux enfoncés à terre. Déjà que le bois manque !

Un peu plus loin, nous atteignons la rivière Mangoky. Nous nous ensablons sur la rive avant d'atteindre le bac. Heureusement des jeunes surgissent et nous poussent. Des ibis noirs se marrent en nous voyant.

La montée sur le bac est périlleuse (je descends de la voiture) mais la traversée est courte, dix minutes à peine. Il ne transporte que notre voiture et une vingtaine de personnes. De l'autre côté, on nous pousse de nouveau sur le sable jusqu'à la piste plus tassée.

Nous atteignons le village de Befandriana à 11H20 et, bien qu'il soit tôt, nous pique-niquons d'une bonne salade de pâtes dans un hotely musulman ; car Andry nous a prévenu : il n'y aura pas d'ombre après. Délicieux jus de baobab, fait avec son fruit, je n'en avais jamais goûté. Au moment de repartir, la Toyota ne démarre plus, problème de batterie qu'Andry ne résout pas. Il nous faut pousser et ça marche de suite. Musculature oblige !

Le paysage change un peu : la savane fait place à des rizières, l'eau est plus présente. Des enfants se baignent dans les ruisseaux près des villages, des fillettes pilent du maïs, un camion-brousse surchargé nous croise et toujours plus de gens se déplaçant sur la piste.



Bac sur la Mangoky



Camion-brousse, vers Ankililoaka

Dans la voiture, toujours autant de cahot. Martin sommeille près de moi, je ne sais comment il fait. Combien de fois me suis-je cogné sur la vitre ? Je ne compte plus.

Nous atteignons notre destination du jour, Ambolimailaka, avant 16H. Ça fait plaisir de s'arrêter, après ces 245 terribles kilomètres. Notre programme indiquait Ifaty comme point de chute, mais nous sommes à une dizaine de km au nord et à 30 km au nord de Tuléar. Nous sommes ici en pays vezo, une ethnie de pêcheurs. Je suis déjà venu plusieurs fois dans cette agréable (et touristique) région.

L'hôtel Bellevue semble tout neuf et est idéalement situé en bord de mer (canal du Mozambique). Mon bungalow est plutôt plaisant, assez grand, avec salle d'eau et toilettes, face à la mer, à une dizaine de mètres de la plage de sable fin. Il est bien ventilé avec des ouvertures à l'arrière. Les seuls défauts sont son éclairage insuffisant la nuit et son absence de prise électrique, énergie solaire oblige, et son manque de Wifi, sauf au restaurant. Nous restons deux nuits ici.

Je me balade un peu sur la plage et vais discuter avec un groupe de femmes qui cassent des coquillages et ouvrent des oursins. De nombreuses pirogues à balancier reposent sur le sable, certaines sont bien décorées.

L'air est rafraîchi par la brise marine et, même si le thermomètre dépasse les 30°, c'est tout à fait supportable. Superbe coucher de soleil, ciel rougeoyant.

A la tombée de la nuit, travail dans ma chambre puis au restaurant, avec excellent diner entre-temps, mais eau très chère. Nous sommes les seuls clients de l'hôtel ce soir. Le resto fermant à 21H45, je continue dans ma chambre, avec ma clé Wifi, jusqu'à 22H30.



Mon bungalow, Ambolimailaka



Pirogues de pêcheurs, Ambolimailaka

Mercredi 1 octobre : Que le temps passe vite ! Réveillé par les cris des pêcheurs vers 5H30, ils remontent déjà leur filet en le tirant sur le sable, juste devant ma chambre. Je vais les voir et aide des jeunes, c'est vraiment lourd à tirer. Beaucoup de travail pour un résultat plus que médiocre : juste une poignée de petits poissons.

A 8H45, je pars avec Agnès en pirogue à balancier, celle de l'hôtel. Peu large mais profonde, elle est manœuvrée par trois personnes. Après un parcours à la rame le long de la plage ils montent la voile. Le vent souffle moyennement mais c'est suffisant pour bien avancer.

20 minutes plus tard nous sommes au parc marin de corail pour une heure de snorkeling. A l'eau ! Elle est chaude, 27° peut-être, et le soleil brille, un atout pour prendre des photos sous-marines. Mais quel déception : le corail est gris, complètement cassé, de fortes vagues me secouent et l'eau est pleine de particules de sable ; Ce n'est vraiment pas l'idéal pour la photo ; je n'ai pas de chance à Madagascar !

Je prends toutefois 181 photos (et n'en conserverai que 14, assez moches). Je remonte plus tôt que prévu, au bout de 40 minutes. Je n'ai pas vu énormément de poissons, des espèces connues sauf deux nouvelles que j'ai réussi à prendre.



Pêcheurs, Ambolimailaka



Poissons, Ambolimailaka

Nous rentrons à la voile et accostons juste devant l'hôtel. Il est presque 11 heures et les pirogues de pêcheurs, parties à la nuit, reviennent. Foule colorée sur la plage, des enfants partout, à se demander s'il n'y a pas un centre de reproduction à proximité. Mal habillés, pauvres, ils demandent argent, stylos, savons, tee-shirts, bonbons, tout ce qu'ils peuvent, poussés par leurs parents. Et il ne faut surtout pas donner, nous a-t-on avertis. Moi j'aurais bien aimé qu'on me donne des bonbons, étant enfant...



Poisson-coffre, Ambolimailaka



Poisson-papillon, Ambolimailaka

Martin, qui n'a pas voulu faire la balade en pirogue, me rejoint sur la plage et m'accompagne au village. Espérance, une jolie petite fille, très charmeuse, nous conduit chez un coiffeur (amateur je pense). C'est pour moi. Cela fait deux semaines que j'en ai marre de ma tignasse, difficile à coiffer, surtout en camping. Le coiffeur en herbe m'installe sur une chaise, sur la terrasse de sa petite maison, et commence son travail aux ciseaux. Une foule d'enfants nous entoure : ce n'est pas tous les jours qu'un vazaha se fait couper les cheveux ici, c'est même sans doute la première fois ! Je suis un spectacle à moi tout seul, un peu le clown du village. Et j'en aurai pour mon argent (moins d'un euro) : vu ce qu'il me reste sur la tête, plus besoin d'aller chez le coiffeur durant 6 mois !



Spectacle durant ma coupe de cheveux, Ambolimailaka

Après cette périlleuse mission, j'en choisis une autre : comme c'est journée libre et que le déjeuner n'est pas inclut dans le programme, je décide d'acheter des samossas sur la plage à une sympathique vendeuse qui, à mon humble avis, a doublé ses prix juste pour moi. Mais cela reste vraiment peu cher. Pas très bons, ces samossas, un peu ensablé. Espérons que je ne sois pas malade demain (bien que mon estomac soit accoutumé à ce genre d'écart).

Un vent violent se lève et je me réfugie dans mon bungalow pour travailler mes photos du matin (c'est long !).



Les pirogues, Ambolimailaka



Coucher de soleil, Ambolimailaka

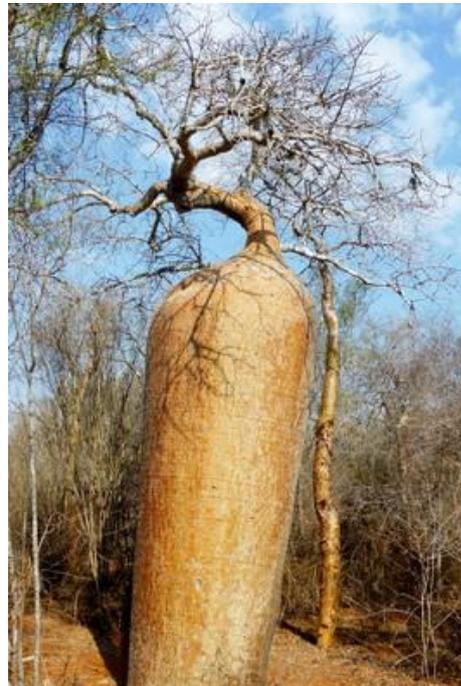
A 14H30, Andry nous emmène en voiture jusqu'au parc Reniala, à sept km de là. Une balade d'un peu plus d'une heure sur un sentier botanique nous fait découvrir la végétation du coin et surtout de nombreux baobabs rubrostipas, Ils ont souvent des formes très curieuses. Quelques tortues et des lézards complètent notre visite guidée (guide local). De retour à l'hôtel vers 16H45, balade sur la plage et superbe coucher de soleil. Je me fais masser (presque) toutes les parties de mon corps par une autochtone qui utilise de l'huile de katrafay, fabriquée avec l'écorce de l'arbre éponyme. Elle est un peu grasse (l'huile, pas la masseuse) et sent plutôt bon (la masseuse aussi, forcément). Point avec Andry sur la journée de demain puis excellent diner précédé d'un spectacle musical et dansant. Un grand groupe d'Hollandais est arrivé et fait beaucoup de bruit pour rien (comme Hollande ?). Je profite du Wifi, me mets à jour et vais me coucher à 23H. Belle journée...



Espérance, Ambolimailaka



Chez le coiffeur, Ambolimailaka

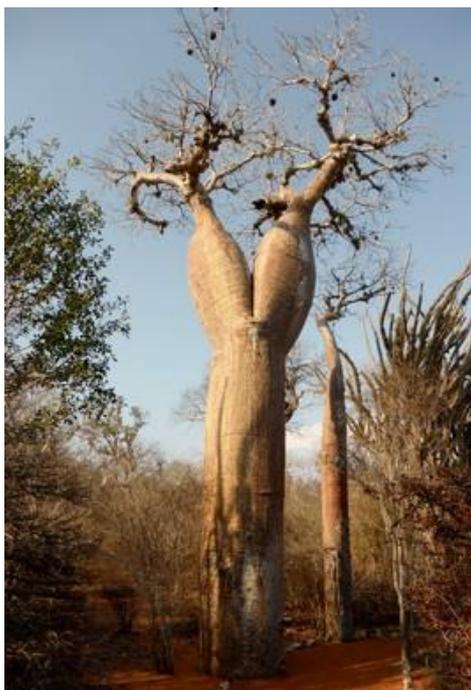


Baobab rubrostipa, parc Reniala

Jeudi 2 : Dès 4H30 les pêcheurs se font entendre, ils sont bien matinaux. Il est vrai que le jour ne vas pas tarder à se lever. Tourne, vire et me rendors jusqu'à presque 6H. Ça va mieux.

Le vent souffle, le ciel est gris et quelques gouttes tombent. Il fait frais, c'est bien agréable !

« Didier, Didier ». Voilà que j'entends des voix ! Suis-je un élu ? Ah non, par la fenêtre j'aperçois sur la plage deux gamines, dont la petite Espérance. Mais comment savent-elles que j'habite cette case ? Les petites futées ont dû me suivre hier sans que je m'en aperçoive ? Il est 6H30 à peine ! Et je croyais que c'était la rentrée des classes ce matin.



Baobab rubrostipa, parc Reniala



Enfant vezo, Ambolimailaka



Baobab rubrostipa, parc Reniala

Visiblement non. Espérance m'a dit hier rentrer en sixième. Là, elles réclament des bonbons, de l'argent, des savons, des tee-shirts. Elles sont tenaces, pleine d'espoir. Allez, un petit savon à chacune... Je ne devrais pas.

Avec mon sac à dos, je rejoins le restaurant un peu plus tard. Notre départ est fixé à 8H30. Je recharge en partie mon ordi, pas d'électricité au campement durant deux jours et, sans doute, pas de réseau Internet.

Départ à l'heure de ce sympathique endroit. Je serais bien resté une journée de plus. Piste de sable, plutôt bonne, qui longe en partie des mangroves, jusqu'à Tuléar, à 34 km au sud. Nous y arrivons vers 9H45.

Tuléar, Toliara en malgache, est une ville commerçante de 100 000 habitants, la plus importante du sud de Madagascar. Port de marchandises et de pêche. Beaucoup de commerces sont tenus par des Indo-pakistanaïes ou des Chinois, on y trouve de tout (j'ai eu le choix entre 5 marques de produits anti-moustiques). Le centre est très vivant, envahi de pousses-pousses et de cyclo-pousses. Eglises et mosquées. Grande place et marché adjacent. Je trouve dans une librairie un dépliant d'identification des lémuriens diurnes, en anglais.

Nous repartons à 11H, cette fois par une bonne route, la fameuse nationale 7 qui monte jusqu'à Tana. Elle se dirige d'abord vers l'est jusqu'à Ranohira où nous dormirons ce soir, puis bifurquera plein nord. De Tuléar, des taxis-brousse rejoignent Tana en 18 heures environ (départ le soir). Nous franchissons le tropique du Capricorne.



Lagune d'Ifaty et mangroves



Transport de charbon de bois, route de Tuléar

Nous quittons l'ethnie Vezo, les pêcheurs, remplacée par celle des Mahafaly, agriculteurs. La région est très sèche, broussailles et épineux. De gros tombeaux individuels sont disséminés çà et là. Les Chinois montent une usine pour traiter le coton mais l'activité principale semble être la fabrication de charbon de bois. Du coup, il ne reste guère d'arbres alentours. Petits villages de maisons très proches de celles des Sakalava. Et pratiquement aucune circulation.

Arrêt d'une heure dans un hotely à Andranovory, à 68 km de Tuléar. Déjeuner de langue de zébu et frites. Pour le dessert, un annona (ou cœur de bœuf) que j'ai acheté ce matin. C'est un genre de pomme-cannelle, très bon.

13H40, nous repartons. Le ciel se découvre peu à peu. Arrêt dans une distillerie (très) artisanale en bord de route : on fabrique ici, avec les moyens du bord, de l'alcool de canne à sucre.

Plus loin, gros tombeau individuel mahafaly en forme de bateau, avec des cheminées ! Traversée de Sakaraha, village qui s'est bien développé après la découverte de saphirs. Suite de boutiques de pierres précieuses, marché curieusement tenu ici par des Sri-lankais et des Thaïlandais. Il n'est pas conseillé aux touristes de s'arrêter. Ce sont souvent des paysans sans ressources qui sont venus ici dans l'espoir de richesse, la plupart du temps déçu. Pauvreté, alcool, drogue et prostitution sont souvent l'apanage des « ruées vers l'or ». L'ONG Bel avenir, d'origine italienne et que j'avais rencontrée à Tuléar lors d'un précédent voyage, œuvre ici pour la scolarisation des enfants.

Le paysage change ensuite radicalement : de la steppe, étendues d'herbes à perte de vue.



Place, Tuléar



Tombeau mahafaly, à l'est de Tuléar

15H35 : nous quittons la province de Tuléar et rentrons dans celle de Fianarantsoa. Peu après, traversée de Manumbo, village artificiel construit autour du saphir lui aussi. Ilakaka, plus loin, a la même histoire. Dans les années 90, seules trois familles vivaient là. Aujourd'hui, des centaines de maisons et commerces bordent la route. Ce fut le premier village de saphirs. Les mineurs doivent maintenant se déplacer de 8 à 15 km pour explorer de nouveaux terrains.

16H, nous arrivons au massif de l'Isalo, barre de grès jurassique assez imposante. Le ciel est de nouveau bien couvert, dommage pour les photos. Ici se trouve le parc national de l'Isalo (prononcer « Issalo »), où je m'étais déjà rendu en 1996. Ce parc, ouvert depuis 1962, occupe 81 500 hectares (180 km de long sur 25 de large)

Une demi-heure plus tard, nous voilà à Ranohira (« L'eau des lémuriens »), un village bara, l'ethnie locale qui vit surtout de l'élevage. 5 000 personnes environ y habitent. Arrêt d'une demi-heure. En 1996, j'avais deux amis ici, deux frères, Willie et Jimmy ; ils doivent avoir maintenant 31 et 33 ans, comment les reconnaître ? Je scrute les visages, en vain...

Nous repartons, il nous reste 17 km de piste moyenne à parcourir, dans la steppe au pied du massif. A 17H15 nous voilà arrivés, après avoir parcouru 290 km. Notre guide local, Angelo, et Modeste, et Olga, les cuisiniers, nous y attendent.

Nous montons rapidement nos tentes sous de gros manguiers, la nuit va arriver. A 18H il fait déjà nuit noire.

Ici pas d'infrastructures, pas d'électricité ; quatre piquets et un plastique pour la douche, au seau, idem pour les toilettes (un trou dans le sol et trois dalles). Nous resterons là deux nuits.

Nous sommes à 850 m d'altitude environ, une brise continuelle souffle, nous n'aurons pas trop chaud, c'est sûr. Je travaille un peu à la lumière de ma lampe frontale. J'ai pu recharger l'ordinateur et avancer un peu dans la voiture. Et le Wifi passe, c'est extra !

Bon repas sur une table en rondins recouverts de terre et d'une nappe en compagnie d'Andry et d'Angelo. Puis je ne tarde pas à me coucher, vers 21H30.



Distillerie d'alcool de canne à sucre, à l'est d'Andranovory



Rocher de la reine, massif de l'Isalo

Vendredi 3 : De forts ronflements me réveillent vers 4H30. Je bouquine en attendant le jour. Le ciel est gris ce matin (ça se dégagera dans la matinée). Il fait frais. Petit-déjeuner et départ en randonnée à 8H avec Angelo et Andry.

Nous rejoignons tout d'abord le canyon des Makis, un peu plus haut. Pintades sauvages et gobe-mouche femelle (oiseau du paradis). Quelques lémuriens aussi : ce sont des Fulvus Rufus bruns.

Nous voici à la petite cascade, appelée Douche du Roi, qui se déverse dans un bassin. C'est elle qui a donné nom au village de Ranohira. D'ici part le canyon des Makis (le maki est un lémurien, mais il n'y en a plus ici). Le sentier devient assez difficile : beaucoup de sable, des zones mouillées à franchir, de la mousse et de gros rochers quelquefois glissants. Mais c'est superbe ! Et nous y sommes quasiment seul (5 personnes croisées dans la journée).

Arrivée au fond du canyon vers 10H, il est impossible de continuer. C'est très beau, vert et agréable. Ruisseau très clair.



Le massif de l'Isalo



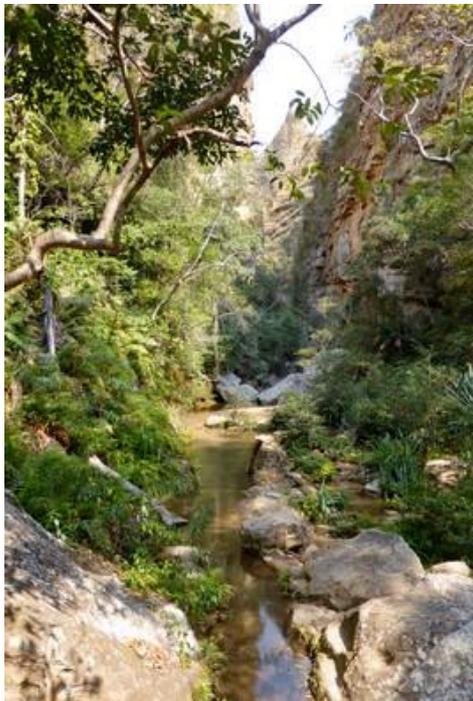
Gobe-mouche femelle (oiseau du paradis), Isalo

Demi-tour jusqu'à l'entrée où Angelo nous a amené notre pique-nique. Pause d'une heure. Bizarre, ici les arbres ont des zizis ! Quelques troncs sont recouverts de coccinelles, différentes des nôtres : rouge rayé de noir, sans points. Il y en a aussi de toutes blanches et certaines sont encore des bébés.

Nous prenons maintenant le canyon des Rats (le rat est un mammifère, mais il n'y en a plus ici). Le chemin étroit, entre de très hautes falaises, est heureusement plus facile que ce matin. Ici aussi le fond est en cul de sac. On se croirait au paradis, c'est magnifique. Un bassin naturel accueille Agnès, la seule à vouloir se baigner.

Nous ressortons du canyon vers 15H et Angelo nous montre des tombeaux baras très haut-perchés dans des failles d'une falaise. Je ne sais pas comment les gens font pour y accéder ! Beaucoup de Baras décédés sont ici, dans le massif. C'est la tradition.

Beau caméléon sur une branche. J'aime ce reptile et ne me lasse pas d'en observer.



Canyon des Makis, parc national de l'Isalo



Fulvus rufus brun (femelle)



Arbre curieux, parc national de l'Isalo

Nous ressortons du parc et Angelo nous emmène à un village bara situé à deux km environ. Nous marchons pour nous y rendre à travers rizières asséchées et sur les séparations des rizières en eau. Parmi les troupeaux de zébus...

Village sympathique, assez différent de ceux que j'avais vus jusqu'à maintenant. Des ribambelles d'enfants, il y en a partout ! Les maisons sont en terre avec toit de chaume. Quelques-unes ont des poulaillers en enclos à zébus.

Ici aura lieu cette nuit une fête de retournement des morts : on lave les eaux d'un mort depuis quelques années avec de l'eau pure puis on les enrobe de beaux tissus avant d'aller le mettre dans un cercueil quelquefois décoré dans un creux de falaise. De nombreuses femmes, dans une cour, préparent le repas du soir. Et, cette nuit, on chantera, on fera la fête (nous n'entendrons rien du campement, trop loin).



Tombeaux baras, parc national de l'Isalo



Fillettes au campement, parc national de l'Isalo

Une bonne vingtaine d'enfants nous accompagnent un bon bout de chemin lorsque nous quittons le village. Nous passons par un autre village, plus petit et près de notre campement. Une maison y est justement en construction : une armature de bois qui est ensuite comblée par de la terre. Quelques centaines de mètres plus loin, nous voilà au camp. Il est 16H30, je suis fourbu.

Quelques enfants du village, assis au pied d'un manguiers, nous observent calmement. Comme hier, comme ce matin... Vite, une douche ! Puis travail sur mon ordi une heure : plus de batterie. Lecture en attendant l'apéro à 19H, autour d'un feu de bois, car il ne fait pas chaud ce soir. Trois jeunes du village visité viennent nous jouer de la musique avec des instruments qu'ils ont fabriqués : c'est toujours le même rythme et la même mélodie. Seules les paroles changent, paraît-il, et racontent des scènes de vie locale. Le tam-tam est un simple bidon en plastique et l'ensemble n'est pas génial. Mais il n'y a que l'intention qui compte.

Bon et copieux diner, comme toujours. Dès 21H, je me couche et m'endors illico presto.



Enfants baras



Zébu ridé, parc national de l'Isalo



Adolescent, vers l'Isalo

Samedi 4 : Vent assez fort pendant la nuit mais aucun ronflement perceptible. Bien dormi, réveil à 5H30. Il ne fait pas chaud avec ce vent mais, au moins, le ciel est dégagé. Petit-déjeuner. Les enfants sont déjà là, cinq ou six enveloppés dans des couvertures, au pied du même manguiers !

A 6H30, nous partons avec Angelo pour notre seconde excursion dans le parc national de l'Isalo. Andry ne vient pas avec nous, remplacé par Modeste (qui aurait plutôt dû s'appeler Timide). Car, durant notre balade, Andry rangera le camp, chargera le véhicule puis nous attendra pour le déjeuner au sud du parc.

Bon, ça grimpe ! C'est d'ailleurs pour cela (éviter la grosse chaleur) que nous sommes partis de bonne heure. Hier, nous aurions dû faire de même, surtout pour visiter le canyon des Rats, car il aurait fallu voir les rats tôt.

Pl nous faut grimper en haut du massif, 300 m de dénivelé par un chemin pentu et venté. Cela nous prend 1H20 quand même pour arriver à 1000 m d'altitude. Même Martin a réussi ! (je plaisante, Martin marche très bien).

De là, beau panorama à 360° mais photos difficiles.

Nous redescendons un peu en contrebas, sur le plateau dénudé où nous sommes plus ou moins protégés du vent. Je peux maintenant enlever mon K-way. Le paysage est assez désolé, sans grand attrait si ce n'est par endroit des roches rouges, de l'oxyde de fer qui forme de jolies concrétions. En effet, le grès s'est érodé autour, formant des genres de bassins ou baignoires ou même des murs presque verticaux.



Roche ferrugineuse, parc national de l'Isalo



Pied d'éléphant, parc national de l'Isalo

Aucun chant d'oiseaux, aucun lémurien, des zones brûlées (pour servir de pare-feu, nous dit Angelo, mais ça me paraît bizarre vu qu'il n'y a pas grand-chose à brûler).

Cependant, la flore est plutôt belle : pieds d'éléphants en fleurs, pervenches de Madagascar et autres fleurs au ras du sol. Des cocons de soie sauvage pendent aux arbres. Quant à la faune, nous apercevrons, surtout grâce à Angelo, un scorpion (horreur de ça), une libellule mauve, des papillons et, surtout, des phasmes, ces incroyables insectes qui ressemblent aux branches auxquelles ils s'accrochent. Il faut vraiment un bon œil pour les remarquer !

Petites descentes et montées successives, c'est long et un peu lassant. Chaque année, une course pédestre internationale est organisée ici, avec trois distances : 20, 40 et 80 km ! Faut vraiment en avoir envie !

Il est 11H20 lorsque nous arrivons, après 8 km environ, à notre but : après une descente glissante dans une belle gorge luxuriante, deux piscines naturelles successives. La plus petite, avec sa cascade, est bleue, la seconde, 100 m plus haut, est noire. L'endroit est très beau et nous nous y arrêtons une heure. Nous ne sommes pas seuls : quelques groupes de touristes sont arrivés, mais par l'autre côté, après moins d'une heure de marche.

Comme nous, un gros lézard coloré se dore au soleil. Bain de pieds (sauf pour moi, ils sont déjà propres).



Phasme, parc national de l'Isalo



Piscine bleue, parc national de l'Isalo



Gros lézard, parc national de l'Isalo

Trente minutes de marche supplémentaire nous amènent sur une aire de camping aménagée dans un sous-bois où s'ébattent de nombreux lémuriens habitués aux touristes : des makis catta à queue annelée (certaines femelles avec un bébé sous le ventre) et des fulvus rufus (les femelles sont brunes, les mâles noirs). Génial !

Quelques oiseaux aussi, entre autres : bulbul gris, merles de roche, cailles, tourterelles.

Nous retrouvons là le reste de l'équipe et déjeunons d'une salade composée. Il nous reste à marcher une petite demi-heure jusqu'au parking, ce qui nous fera au total 7 heures de marche (hors stops). Je n'ai heureusement plus de problème de pieds (ampoule bien guérie et tendinite quasiment disparue).

Nous croisons un gros caméléon à l'affût sur sa branche. Au parking, de nombreux enfants tentent de vendre, en vain, de mignons petits makis qu'ils ont fabriqués en argile. Ils sont chassés par un gardien et s'enfuient en criant et riant.



Strates de roche ferrugineuse, parc national de l'Isalo



Scorpion, parc national de l'Isalo

Piste de 4 km jusqu'au goudron puis même distance jusqu'à notre hôtel. En cours de route, devant une église catholique où des chants sont répétés pour la messe de demain, nous déposons Angelo et le reste de l'équipe. Un peu de confusion : nous pensions qu'ils nous quittaient à l'hôtel et n'avions pas préparé de pourboires (je n'ai toujours pas compris pourquoi nous avons besoin de tant de personnes pour nous, alors que nous ne sommes que trois !).

Hier soir, je leur avais montré les photos de Willie et Jimmy en 1996 : tous les ont reconnus. A priori les gens se connaissent tous à Ranohira, qui ne compte que 5 000 âmes : Jimmy est maintenant à Tana et Willie travaille dans le saphir. Ils ont essayé de le contacter, mais il serait absent. Dommage, ça m'aurait fait plaisir de les rencontrer.

Nous voici à l'Isalo Ranch, il est 15H30. Les bungalows individuels en terre de ce complexe sont répartis dans un joli jardin botanique, certains autour de la piscine. L'endroit est vraiment agréable. J'ai une grande chambre avec trois lits et un bureau et une vaste salle de bain attenante. Seuls défauts, encore : pas de prise de courant (sauf au restaurant) ni Wifi (même au restaurant) car Orange et les autres réseaux ne passent pas ici, sauf un peu sur le parking plus haut.

Je mets mon ordinateur et mon appareil photo en marche, travaille, vais me baigner vingt minutes dans la piscine, visite le jardin, retravaille, monte jusqu'au parking pour le Wifi. Mais la nuit tombe, les moustiques me dévorent, j'ai froid, le Wifi est vraiment très lent et je finis par abandonner, découragé et gelé.

Apéro et diner correct au restaurant (un steak de zébu aurait été mieux qu'un steak haché, mais...). Puis je file dans ma chambre et travaille encore, jusqu'à 22H30 (et je ne suis toujours pas à jour).



Lémurienne maki catta et son bébé, parc national de l'Isalo



Jeunes vendeurs de maki en argile, parc national de l'Isalo

Dimanche 5 : Je suis réveillé dès 4H30, impossible de me rendormir, alors je me lève et travaille jusqu'à 6H30. Départ de l'hôtel à 7H30 sous un ciel bien gris. Nous remontons vers le nord par une bonne route, traversons le plateau de l'Horombe et prenons une longue descente où les cyclistes, pour ne pas aller trop vite, accrochent derrière leur vélo des branchages et pierres. Solution plutôt efficace, puisqu'ils sont obligés, du coup, de pédaler pour avancer (ce qui, me direz-vous, est effectivement un peu con).

Petit arrêt à Ihosy, la capitale du pays bara, vers 9H15. Andry y fait le plein du 4x4.

Le paysage est assez monotone, sec et sans arbre. Quel contraste avec la verdure où vivaient nos lémuriens d'hier, les cattas. Au fait, savez-vous que les cattas sont les seuls animaux qui peuvent lire (les cattas lyseurs) ? Et ils ont d'autres dons : certains peuvent écrire des chansons (les cattas strophe) ou provoquer des déluges (les cattas clysmé).

Quelques rizières en terrasse égayent un peu le paysage vers Ihosy. Quelques montagnes aux environs, dont « La porte du Sud » composée de deux sommets jumeaux, et l'Ifandana, lieu historique.

Nous sommes maintenant en pays betsileo, ethnie qui bâtit des maisons avec un étage sur rez-de-chaussée.



La Porte du Sud, route d'Ambalavao



Fabrique de papier antemoro, Ambalavao

Nous arrivons à Ambalavao un peu avant midi et déjeunons dans le restaurant de l'hôtel Tsiemparihy. Ma viande, annoncée comme un chateaubriand, est toute fine et n'est pas bonne, drôle de goût. Je me demande même si elle n'est pas avariée. Et la sauce béarnaise est un truc infâme, indéfinissable et immangeable... La pizza de Martin ne semble pas meilleure. Je visite aussi deux chambres, je dois venir dormir une nuit dans ce village dans quelques jours.

Après ce déjeuner plus que médiocre, nous allons visiter deux ateliers dans le village. Le premier fabrique du papier antaimoro à partir de l'écorce de l'arbre avoha que l'on trouve sur la côte est. Les Antaimoros est l'ethnie qui habite la région de Fianarantsoa. Intéressantes explications et démonstrations. Ainsi sont fabriqués, avec souvent des incrustations de pétales de fleurs fraîches, papier, enveloppes, albums photos, cartes postales, sous-verre etc...

Le second atelier fait du tissage avec de la soie de cocons sauvages. Cela commence par l'élevage, puis le traitement des cocons, le filage, l'embobinage et enfin le tissage (écharpes notamment). Là aussi, bonnes explications.

Nous continuons vers le nord par une route moins bonne, avec des nids de poule et de nombreux virages. C'est une région de vignobles (les seuls de Madagascar) et de rizières en terrasse.

Arrêt photos dans un joli village dont je ne connais pas le nom, à une vingtaine de km de Fianarantsoa : belles maisons étagées, grande église et gens sympathiques. Des épis de maïs sont pendus aux balcons. Autour, champs et rizières.



Aux environs d'Ambalavao



Famille au balcon, sud de Fianarantsoa

Nous voilà à Fianarantsoa, notre étape, un peu avant 16H et après 288 km. Cette ville de 200 000 habitants est la capitale de l'ancienne province du même nom et chef-lieu de la région Haute Matsiatra. Créée par la reine Ranaivalona I^{re} en 1830, la ville portait auparavant le nom d'Ivoenava. Située dans une cuvette, la ville est divisée en trois parties : Ville-Haute, Nouvelle-Ville et Ville-Basse (1 300-1 400 m d'altitude). Ancien quartier général des missionnaires chrétiens, elle est considérée comme le centre intellectuel de Madagascar. Mais c'est surtout un bon point pour rayonner dans la région, voire dans tout le sud de Madagascar. J'y passerai et logerai d'ailleurs plusieurs fois dans les semaines qui viennent.

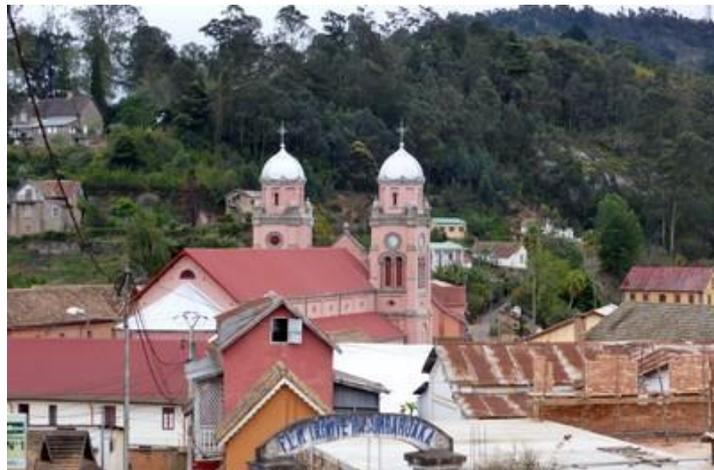
Aucune circulation, peut-être parce que c'est dimanche (nous verrons demain...). Nous montons dans la Ville-Haute, la partie la plus intéressante et prenons un guide local pour une heure. Balade dans le quartier piétonnier par des escaliers et chemins transversaux. Beaucoup d'églises, des maisons traditionnelles rénovées grâce à des dons internationaux, l'endroit est calme mais un peu sale. Du sommet de la colline, où se trouvait avant le palais de la reine, très belle vue sur la Ville-Basse. Du palais, il ne reste que la pierre qui servait aux exécutions par égorgement de prisonniers...

Retour dans la Ville-Basse jusqu'à la Villa Sylvestre, construite en 1920 et superbement rénovée, où nous prenons chambres. Maison d'hôtes plus qu'hôtel (5 chambres) cet endroit est calme et charmant. Comme partout, beaucoup de personnel (le personnel ne coûtant presque rien). Ma chambre est vaste, douillette, bien équipée mais peu éclairée (fenêtres étroites). Grande salle de bain attenante. Et Wifi qui marche bien dans la chambre, génial ! Je vais pouvoir enfin travailler dans de bonnes conditions !

Petite réunion avec Andry, qui va dormir ailleurs, puis dîner à trois (menu imposé, correct). Au lit vers 23H...



Vue sur la Ville-Basse, Fianarantsoa



La cathédrale Ambozantany, Ville-Haute, Fianarantsoa

Lundi 6 : J'aimerais bien dormir plus, j'aimerais bien dormir plus ! Eh non, à 5H10 je suis déjà réveillé, levé. Pourtant tout est calme... Mais je n'ai pas fini mon récit et je dois préparer la suite de mon voyage car je quitte le groupe aujourd'hui comme prévu. Et cela me travaille... Alors... je travaille, je n'ai jamais fini...

Copieux petit-déjeuner. Nous quittons la Villa Sylvestre vers 8H sous un ciel toujours nuageux.

Arrêt à la boutique de Pierrot Men, un photographe malgache renommé qui fait des clichés superbes et a déjà publié de nombreux ouvrages (<http://www.pierrotmen.com/>). Je discute un moment avec lui au sujet du Sambatra de Mananjary où il se rendra aussi (il s'y rend chaque fois, donc tous les sept ans). C'est unique, me dit-il...

Nous quittons Fianarantsoa vers le nord. Un peu plus de véhicules aujourd'hui, mais aucun embouteillage. Vingt minutes plus tard, nous voilà au marché hebdomadaire d'Andoasana. Durant une petite demi-heure (c'est trop court), je peux m'extasier devant les étals, le marché aux bestiaux (couinements des cochons), les stands de cuisine et, surtout, les gens. Les Betsileos, ethnie des Hauts-Plateaux et peuple de paysan, sont vraiment différents des gens de la côte, notamment par leurs traits asiatiques et leur comportement. Mais aussi par leurs vêtements : les hommes sont en short et tee-shirt, une couverture entourée autour du torse, un bâton à la main et un chapeau sur la tête. Le chapeau traditionnel est petit et rond ou carré. Dieu que j'aime ce marché !



Au marché hebdomadaire d'Andoasana

9H40, nous repartons sur une assez bonne route, toujours la RN7. Belles rizières, certaines en terrasses, villages aux belles maisons typiques, briqueterie, et nombreux paysans labourant leur champ et rizière avec leurs zébus. Tout un spectacle ! Le sol est très fertile ici. Dommage qu'il n'y ait pas un peu de soleil pour faire de bonnes photos.

Nous croisons sur la route des zumba-zumba, des chariots en bois avec volant utilisés pour porter bois, eau ou marchandises et bien trop rapide dans les descentes (ils ont tout de même des freins).

A chaque arrêt photos de nombreux enfants dépenaillés et très sales courent vers nous en riant.

Descentes et montées. La voiture chauffe, manque d'eau, Andry fait le nécessaire. La route devient de plus en plus sinueuse et moins bonne, avec de nombreux nids de poule.

L'apiculture est pratiquée ici. Martin et Agnès, les petits gourmands, achètent des pots de miel au bord de la route. Plusieurs saveurs locales : miel d'eucalyptus, miel de litchi, miel toutes fleurs...



Col à 1 760 m, il fait frais. La route redescend et s'améliore un peu (l'Union Européenne et mes impôts y sont pour quelque chose).

Tiens, un amphithéâtre sur la droite avec gradins en terre : c'est un emplacement pour le savika, un sport typiquement betsileo où cinq personnes se mesurent à un zébu, le but étant de le mettre à terre. J'aurais bien aimé voir ça...

Après 150 km, vers 13H, nous arrivons à Ambositra (prononcer Ambouchtre). Bon déjeuner au restaurant Jonathan. Un vieux guitariste y interprète à sa façon des chansons des années 60, c'est plutôt bien.



Au marché hebdomadaire d'Andoasana

Ce bourg de 35 000 habitants, à 1 600 m d'altitude, est connu pour son travail du bois. Nous visitons un atelier, assistons à une intéressante démonstration de marqueterie et passons par le magasin de vente où sont exposées de nombreuses et belles choses. Les Malgaches sont vraiment des artistes. Mais, à mon habitude, je n'achète rien...

Andry me conduit ensuite, tout près, jusqu'à l'Artisan hôtel, où j'ai réservé. C'est ici que nos routes diffèrent : je dis adieu à Martin et Agnès, qui continuent ce soir jusqu'à Antsirabe et demain jusqu'à Tana pour rentrer en France. Je remercie Andry qui s'est révélé excellent chauffeur et cuisinier. « Soavadia ! » (bon voyage !). Et je reste là, tout penaud...

J'ai encore presque un mois à passer à Madagascar. Je m'installe dans une belle et grande chambre, tout en bois sauf les murs. Parquet, mobilier en bois sculpté, jusqu'aux tringles à rideaux où trônent de chaque côté un lémurien ! Le patron est un ébéniste sculpteur reconnu. Dans le jardin, petits bungalows en bois sculpté, magnifiques.

Puis je rencontre David, un jeune guide qui travaille avec l'hôtel, pour mettre au point mes deux prochaines journées (randonnée). Il est cher mais nous nous mettons quand même d'accord au bout d'une heure.

Puis travail, j'ai le Wifi dans ma chambre et je dois préparer la suite de mon voyage, ça prend du temps.

Dîner léger et coucher vers 23H15, fatigué mais à jour.



Au marché hebdomadaire d'Andoasana



Labourage, route d'Ambositra

Mardi 7 : Nuit tranquille, lever à 5H15, pas d'électricité, eau chaude défilante, pas de Wifi non plus.

Le ciel est toujours gris, avec quelques coins bleus. C'est ce qu'a annoncé ka météo : passages nuageux. Et demain il devrait faire beau, enfin ! Tant mieux car, comme je l'ai dit hier soir, je pars tout à l'heure, vers 6H30, en randonnée pour deux jours dans les villages Zafimaniry, des sculpteurs sur bois.

David vient me chercher, je laisse mon gros sac à dos à la réception de l'hôtel et nous sommes à l'heure devant le minibus Mazda de l'adjoint au maire d'Antoetra qui fait son business. Mais, heure malgache oblige, nous partons avec une heure de retard, je marronne un peu. La véhicule est bien plein : dans un véhicule prévu en France pour 9 personnes nous serons ici 23. Heureusement, David avait réservé les deux places près du chauffeur, plus confortables pour les jambes. Car, derrière, je ne tiendrais jamais !

Nous prenons enfin la route de Fianar (c'est ainsi que les Malgaches appellent Fianarantsoa), celle par où je suis arrivé hier. Après 15 km, nous arrivons à Ivato, il est déjà 9H ! Nous bifurquons à gauche sur une mauvaise piste de 26 km.

Rizières et mines d'or, oui oui, certains se sont fait une petite fortune ici, paraît-il. Plusieurs arrêts encore. Le soleil apparaît, il commence à faire chaud. Il est 10H25 lorsque nous arrivons enfin à Antoetra, la « capitale » zafimaniry. Un bourg assez laid...



Sur la piste d'Antoetra



Sur la piste d'Antoetra

Il me faut d'abord passer à la mairie payer un droit de passage de deux euros environ, prévu pour améliorer les chemins mais qui, de notoriété publique, prend plutôt le chemin des poches du maire dont un enfant s'est fait construire une superbe maison que j'aperçois un peu plus tard en contrebas.

Nous traversons d'abord une forêt d'eucalyptus, puis une de mimosas, bien odorante. Plus loin, une association française a financé une parcelle de reboisement en essence locale. Ensuite, c'est la désolation : tout est brûlé, noir, et ça pue. C'est tout Madagascar : les étrangers financent, les locaux détruisent, de l'argent foutu en l'air, un peuple qui ne pourra pas s'en sortir. Désolant... ça me fout en rogne...

Je questionne David au sujet de cette ethnie. Ce que j'en ai retenu : les Zafimaniry descendent tous d'un seul homme qui était métis de Pygmées malais et de Mérinas des hauts-plateaux (ce qui explique leur petite taille et leur physique asiatique). Ils ont aujourd'hui 33 000 répartis dans 54 villages. Refusant d'avoir une carte d'identité, ils ne votent pas sauf pour élire leur chef de village. C'est un peuple d'agriculteurs et de sculpteurs. Pas d'élevage : ils ne possèdent que quelques zébus qu'ils se prêtent de village en village pour les travaux des champs. Un Zafimaniry n'a pas le droit de quitter sa région, sauf dispense du chef. C'est vraiment spécial... Toutes les femmes et fillettes, et elles sont une majorité, portent un petit chapeau rond d'osier ou de papyrus.



Pic Laibori, pays zafimaniry



Fillettes de Sakaivo, pays zafimaniry

Ça grimpe et j'ai un peu de mal. Il est midi et quart lorsque nous atteignons le sommet du pic Laibori (prononcer Lahibori), 1 800 m environ. Triste vue sur les brulis alentour et sur les trois villages où nous irons cet après-midi : Sakaivo, en contrebas, Tetezandrotra, plus loin, et Faliarivo, bien plus haut. Beaucoup de vent, assez froid. Nous nous abritons pour pique-niquer : sandwichs de tomate/sardine et une orange, c'est suffisant. Tout à coup, nous sommes dans la brume qui, heureusement, finit par s'estomper.

Au bout d'une demi-heure, nous repartons. Longue descente : 618 marches, paraît-il, creusées dans la pierre ou empierrées. Comme il a plu hier, c'est assez glissant et je fais attention.

Le paysage change, heureusement : belles rizières en terrasses en contrebas, autour de Sakaivo (prononcer Sakahiv), un village de 600 habitants à 1300 m d'altitude dont, malheureusement pour la vue, près de la moitié des maisons ont maintenant un toit de tôle au lieu du bambou traditionnel.

Nous y arrivons à 13H45 et le traversons en admirant les maisons en bois et leurs portes et volets de fenêtres sculptés, notamment d'un losange qui a une signification pour ce peuple (trop compliqué à retenir et expliquer). Quelques peintures

aussi. Le centre de tous les villages zafimaniry est marqué d'un totem : un bâton dont le bout est en forme de cornes de zébu. A Sakaivo, plusieurs chambres sont à louer aux touristes, mais ce n'est pas ici que nous dormirons ce soir. Comme partout à Mada, ribambelles d'enfants, il y en a partout. Sur ce point-là, les Malgaches ne chôment pas. Rn plus, dans la région, ni électricité, ni télé. A la bougie...



Rizières en terrasses, Sakaivo, pays zafimaniry



Caméléon, en pays zafimaniry

Nous repartons une demi-heure plus tard et grimpons durant une heure jusqu'à Tetezandrotra (prononcer Tétézandrott), village de 300 habitants à 1 400 m d'altitude environ. J'ai la chance d'apercevoir un caméléon circumnifer (?), une espèce qui vit au sol et ne sort normalement que lorsque c'est sec, ce qui n'est pas le cas aujourd'hui. C'est même assez boueux par endroit. Ce village est aussi entouré de rizières en terrasses.

Descentes et montées nous amènent jusqu'au dernier village, Faliarivo, 800 habitants, 1 700 m d'altitude environ. Il est 16H lorsque nous l'atteignons, après 5H30 effectives de marche. Ouf, je suis crevé, j'ai cru que je n'y arriverai pas ! Et il n'a pas plu, quelle chance !

Ce village est charmant, construit sur deux niveaux au milieu de gros rochers lisses (du granit) et entouré là-aussi de rizières en terrasse. Comme la plupart du temps à Madagascar, toutes les maisons ont la même orientation. Cela fait un alignement assez rectiligne, avec un espacement de trois ou quatre mètres entre chacune.

Ici, pas le choix, une seule chambre pour les touristes, mais quelle chambre, meublée et avec un petit salon. Avec ses 15 m², elle fait presque le double de la superficie de celle de la famille de sept personnes qui loge à côté ! Pas de lavabo ni douche, juste un robinet entre deux maisons, tant pis, je me laverai demain soir.

Quant au WC, à la mode turque, petit cagibi d'1,50 m de haut où je me suis escagassé (il a même fallu que j'en sorte avant de pouvoir me rembrailler).

Je ne sais pas comment font les gens pour se laver ici : pas étonnant que les enfants soient si sales ! Et, en plus, leur vêtements sont vraiment usés, ils sont obligés de mettre plusieurs shorts les uns pour les autres pour cacher leurs petites fesses. Ils sont une bonne cinquantaine à s'amuser devant mon seuil : échasses, billes, trappe-trappe, osselets (avec des cailloux) ... Des fillettes au chapeau rond portent leur petit frère (ou sœur) dans le dos.



Enfants, Faliarivo, pays zafimaniry



Enfant aux échasses, Faliarivo



Jeux d'enfants, Faliarivo

Les enfants jouent tard, l'attrait du vazaha. Je ne suis que le septième touriste à dormir ici depuis le début de l'année ! Je flâne alors que David prépare le diner. Avant la tombée de la nuit, d'un seul coup, le village se retrouve dans la brume, puis la pleine lune apparaît avec son halo (ce qui me fait penser que les portables ne passent pas ici). Des enfants entonnent une chanson, d'eux-mêmes, par plaisir : leur voix est admirable. Mais, me dit David, il n'y aura pas de musique traditionnelle ce soir, une personne étant décédée récemment dans le village.

Le chef du village, 85 ans, vient diner avec nous, tradition oblige. A noter que les Zafimaniry ont une belle longévité, plusieurs centenaires ; surtout si l'on compare avec l'espérance de vie malgache (64 ans). Je le salue avec déférence, et réciproquement ; il prononce dans sa langue des mots d'accueil, que David me traduit. Puis il bénit la pièce où je vais dormir, tout un cérémonial : il va asperger de rhum local le coin nord-est de la chambre, en grimpant sur mon lit. Le nord-est de chaque maison, à Madagascar, est le coin des ancêtres (ne me demandez pas pourquoi, c'est comme ça...)

Nous devons ensuite partager le même verre de rhum, une seule gorgée chacun. Etant le plus vieux (et le seul) des invités, je dois commencer. Pas mauvais... Enfin, David sert le chef : poulet riz et petits légumes (carottes, petits pois, haricots verts, oignons et gingembre). Le chef a droit au croupion, c'est comme ça. A mon tour de me servir. Très bon repas, avec bananes flambées en dessert. La nourriture principale des Zafimaniry est le maïs, le riz étant réservé aux festivités. Ce repas aux bougies est bien agréable, d'autant plus qu'il n'y a aucun moustique. Le chef, qui avait une faim de loup, repart avec une pleine assiette pour sa famille.

La brume s'est maintenant complètement levée, le ciel est tout étoilé, bon présage pour demain. Couché avant 21H.



Faliarivo, pays zafimaniry



A Faliarivo, pays zafimaniry

Mercredi 8 : A 5H le village, bien calme cette nuit, reprend vie. Je me lève alors que les premiers coqs chantent, j'ai très bien dormi (même sans mes boules Quiès, oubliées). Plus tard, David me demandera si je n'ai pas été piqué par des puces. « Non, non, pourquoi ? ». Il m'apprend qu'il y en a mais qu'il a mis du produit à mon insu hier soir. Moi, vu l'état des draps, peu propres, j'ai plutôt peur d'avoir attrapé des morpions, cet animal vraiment au poil et si attachant !

David prépare le petit-déjeuner : café, thé, reste du pain d'hier, cake et tranches d'ananas, c'est suffisant. Une part est amenée au chef du village, le surplus sera laissé à la famille d'accueil.

Superbe lever de soleil rouge dans un ciel complètement dégagé. Enfin ! Des enfants remplissent leurs bidons aux fontaines du village, d'autres s'amuse déjà. Les fillettes aux cheveux bien coiffés de tresses enroulées ont déjà leur chapeau rond sur la tête, elles doivent dormir avec ! Un jeune coupe des buches, des femmes pilent le maïs, toc toc toc. Je me promène un peu, observe et prends quelques photos du village sous le soleil. En contrebas, un enclos renferme plusieurs stèles, en souvenir des anciens personnages importants du village. Puis je m'assois pour bouquiner sur le seuil de ma porte, surélevé d'une quarantaine de cm, comme pour toutes les maisons (pour les bêtes ?).



Avant de partir, la vieille qui me reçoit (qui est peut-être plus jeune que moi) me propose des chapeaux, j'en achète un en papyrus, avec des tons verts. Puis un homme essaye de me vendre une boîte en bois, sculptée, contenant un silex (quartz en fait) et une mèche, nécessaire pour allumer un feu. Je me laisse tenter...

6H50 : les enfants nous font la fête lorsque nous partons. A leur demande, et après accord de David, je leur ai promis un ballon de foot. Comme c'est aujourd'hui jour de marché hebdomadaire à Antoetra, deux d'entre eux sont déjà partis pour nous attendre là-bas. Le chef leur en a donné l'autorisation et les a chargés de produits à troquer.

Il nous faut marcher plus de trois heures pour Antoetra mais eux, habitués aux chemins et souvent pieds nus, rapides et même en courant, mettent deux fois moins de temps. Mais même ! Connaissez-vous en France un seul jeune qui serait capable de marcher trois ou quatre heures aller-retour pour avoir un ballon ? Pas étonnant que les gens d'ici, et déjà tout petits, aient de si beaux mollets !

Le chemin grimpe tout d'abord parmi les rochers glissant de rosée. Par ici c'est vert, et le soleil change tout ! Nous aurons trois montées, dont deux assez rudes. Ce qui n'empêchera pas de nombreux groupes d'une dizaine d'individus, hommes, femmes, enfants, chargés de ballots, sacs ou bidons, à la queue leu leu, de nous dépasser au pas de course. Les bidons, de 20 ou 30 litres, sont remplis d'alcool local, le tokagasy, du rhum de canne à sucre qui sera vendu environ 1,60 euros le litre ou troqué contre d'autres produits.



Sur une toiture, Faliarivo



Fillette, Antoetra, pays zafimaniry



Fille à marier, Antoetra

Des paysannes ont installé un stand de boissons chaudes, beignets, biscuits et manioc sur le chemin, ça a évidemment du succès. Voir tous ces gens se déplacer, sur tous les sentiers alentour, avec leur vêtements de couleur, leur chargement, leur dextérité, leurs rires, est saisissant ! Ce moment restera inoubliable.

Quant à nous, à notre rythme, nous grimpons et descendons, traversons deux petites rivières puis, malheureusement, encore des brulis. Vers 9H15, j'aperçois Antoetra au loin.

Comme au village hier soir, beaucoup de gens disent que je suis « costaud », me traduit David ; est-ce une référence à mes jambes musclées, à ma carrure d'athlète ou à mon ventre surdimensionné ?

Sur le côté, deux femmes assises, dont une allaite un bébé. « Moi aussi j'ai soif » dis-je à David en plaisantant. Les femmes sont prises d'un fou rire. Moi qui pensais qu'elle ne comprenait pas le français !

Encore un petit caméléon tout vert, comme celui d'hier, un peu craintif. Et un genre de coccinelle, toute verte.

A 10H25, après trois heures et demie de marche, mais plutôt en forme, me voici au marché d'Antoetra. Celui-ci est très important pour les Zafimaniry qui viennent quelquefois de bien loin.



En pays zafimaniry

David, qui connaît les 54 villages et beaucoup d'habitants (qui le saluent) me montre une jeune fille qui arrive d'un village éloigné, à trois jours de marche ! En général, ceux qui ont moins de 5 heures de marche partent au petit matin, les autres couchent dans des villages en route.

Edmond, 15 ans, et son copain, les deux gamins venus de Faliarivo, sont là qui nous attendent. Je leur achète le ballon promis ainsi qu'une vingtaine de shorts de sport que David leur confie pour les enfants du village (il vérifiera lors de son prochain passage). Les enfants rayonnent ! Moi aussi...

Beaucoup de monde dans les passages étroits entre les étals, il me faut vraiment me faufiler, ce n'est pas toujours facile pour moi. Ce marché est non seulement un lieu de négoce mais aussi un lieu de rencontre, notamment pour les mariages. Les jeunes, pour des raisons de consanguinité, ne doivent pas se marier dans le même village. C'est donc au marché qu'ils peuvent se rencontrer. Les filles à marier (à partir de 13 ans) coiffent leurs nattes en ailes de papillon derrière la nuque. Les veuves à marier portent des barrettes sur les tempes. Quant aux garçons, ils ont un peigne planté dans les cheveux. Si j'aperçois plusieurs filles et veuves à marier, je ne vois pas vu un seul garçon dans ce cas (eh zut, je n'ai pas de peigne sur moi !).



Marché hebdomadaire d'Antoetra, pays zafimaniry



Un gamin d'ici m'interpelle, discute avec moi. Emmanuel, 13 ans, m'a vu acheter un ballon et en voudrait un aussi, pour les sportifs d'Antoetra. D'autres jeunes le rejoignent et je finis par leur faire plaisir. Qu'est-ce que sept ou huit euros ? Pas de taxi-brousse pour repartir à cette heure, il me faut choisir entre attendre jusqu'à 13H30 ou en louer un pour une quarantaine d'euros. Les deux solutions me laisseront le temps de faire une autre balade ailleurs cet après-midi, à Ivony (à 15 km de piste), où le paysage de rizières en terrasse est magnifique d'après David.

Comme il est presque midi, je choisis l'attente et emmène David déjeuner au gîte Papavelo où le plat, à peine correct, côtelettes de porc et riz avec très peu de sauce, est bien plus cher qu'ailleurs.

Je suis installé dans le taxi-brousse de l'adjoint au maire, place devant, dès 13H30, heure de départ prévue. Mais nous ne démarrerons finalement qu'à 14H30. Moi qui n'aime pas attendre ! De nouveau une heure de cette mauvaise piste de 26 km jusqu'à Ivato, avec la radio à tue-tête diffusant des chants religieux ; je baisse discrètement le volume de temps en temps mais le chauffeur le remonte aussitôt, c'est saoulant !

Puis, sur la route, à l'entrée d'Ambositra, les habitués barrages routiers, qui n'ont pour but que de soutirer des bakchichs aux conducteurs. David m'explique que c'est 5 000 ariary (moins de deux euros, mais plus que le salaire journalier d'un ouvrier ou paysan) pour les gendarmes et seulement 2 000 pour la police. Vu le nombre de taxis-brousse, les représentants de l'ordre arrondissent bien leur fin de mois.

Qui a dit que la corruption n'existait pas à Madagascar ?



Ecrevisses, marché hebdomadaire d'Antoetra



Marché hebdomadaire d'Antoetra, pays zafimaniry

Nous arrivons en ville à 16h. Je fulmine : mon après-midi est foutu, plus le temps d'aller à Ivony ! David m'accompagne, en taxi, à l'Artisan Hôtel récupérer mon sac à dos (pas de chambre libre), puis au distributeur retirer de l'argent afin de lui régler le solde, ensuite à l'hôtel Ny Soa où j'ai réservé une chambre hier matin avant de partir et enfin à la gare routière, proche, pour récupérer et payer le billet qu'il m'a réservé par téléphone pour demain matin à 6H. Evidemment, ma place de devant a été vendue à un autre touriste et je dois prendre le taxi-brousse suivant, celui qui part à 7H. Ça me va aussi, le véhicule viendra me prendre à l'hôtel à 7H juste avant de partir.

Adieux à David qui, comme je l'ai dit, a l'énorme avantage de connaître sur le bout des doigts toute la région zafimaniry. Pour le contacter : a.jeandav@yahoo.fr ou à l'Artisan Hôtel. Il vous concoctera un tour à votre mesure...

Je suis crasseux, bonne douche dans une chambre assez petite mais correcte.

Travail jusqu'à 22H. 220 photos à trier et récit à faire, je ne suis pas près d'être à jour ! Petite pause pour diner, tout de même.



Marché hebdomadaire d'Antoetra, pays zafimaniry



Rizières, Ivato

Jeudi 9 : Bien dormi, levé à 4H50, pas d'électricité (donc pas de Wifi). Le soleil se lève, dans la brume, une heure plus tard. Travail et petit-déjeuner. De nombreux élèves, dans la rue, se dirigent vers leur école. Il fait très beau.

Le taxi-brousse est là, à l'heure pile, 7H, je suis agréablement surpris. Dans ce minibus Mazda j'ai bien ma place devant, côté vitre, place que j'ai payé un peu plus cher que les autres. Mais le conducteur s'arrête un bon moment pour charger d'autres passagers et marchandises, puis à la station d'essence. Il est finalement 7H40 quand nous partons. Dans le combi, nous sommes 20, chauffeur et aide compris.

Même route défoncée qu'à l'aller, lundi, mais cette fois vers le sud. Barrages habituels de police puis de gendarmerie. Pas de musique à tue-tête aujourd'hui, ça repose. Sous le soleil, les paysages déjà vus l'autre jour changent du tout au tout, c'est magnifique : rizières, villages...

Je pense à mes amis Agnès et Martin, maintenant de retour à Marseille : dommage qu'ils n'aient pas vu cette route sous le soleil ! C'était vraiment de bons compagnons, et je les regrette. Ah, nos petits verres de rhum arrangé tous les soirs ! Moi qui ne bois jamais ! Andry était au petit soin pour nous...



Ecoliers, Ambositra



Marché d'Alakamasy Ambohimaha

Marché à Ankarina, 45 km au nord de Fianarantsoa. Un autre plus loin, à Alakamasy Ambohimaha (ah, les noms malgaches !). Bizarrement, dans cette région, on n'aperçoit pas de chars à zébus ; ce sont les gens qui tirent et poussent des chariots souvent lourdement chargés. Pas facile, car ça monte et descend pas mal.

Pendant le trajet, je termine « Rade Terminus » de Nicolas Fargues, un roman réaliste et plein d'humour sur Madagascar et les mœurs des habitants et des vazahas à Diégo-Suarez ; j'ai beaucoup aimé.

Sortie des classes avant d'arriver à Fianar, alors que nous suivons les rails de la seule ligne ferroviaire de transport de voyageurs subsistant dans le pays.

Encore un barrage de gendarmerie. Juste derrière les gendarmes, un panneau affiche « Halte à la corruption ». Il faut le voir pour le croire ! « Plaque de démonstration », me dit mon voisin, qui travaille au ministère des eaux et forêts.

Et me revoilà à Fianarantsoa, un peu encombré. A la gare routière, j'achète un billet pour Mananjary demain puis prends un taxi pour l'hôtel Soratel, où j'ai réservé et arrive vers midi. Assez moche, cet hôtel est fonctionnel et bien placé en centre-ville. Bon accueil et chambre correcte d'un excellent rapport qualité/prix où il manque toutefois une table de travail. A cette heure, l'électricité est coupée dans toute la ville.



Sortie d'école, vers Fianarantsoa



Gare routière, Fianarantsoa

Je vais déjeuner à L'Ancre d'Or, un restaurant sympa tenu par un Français de l'autre côté de la rue : foie gras de Madagascar puis steak de zébu, un délice (le tout pour 7 euros).

Après quoi, j'ai quelques affaires à régler. Je me rends au bureau du Camp Catta, une agence qui gère un campement et organise des treks. J'y reste près de deux heures, d'une part pour organiser un trek dans le parc national de l'Andringitra, d'autre part pour rencontrer Gervais, la personne qui pourra m'accompagner dans quelques jours chez la deuxième famille parrainée par mon amie Mireille (par l'intermédiaire de Saint-Jérôme Partage et Développement).

Je passe ensuite chez Orange pour avoir une précision sur mon contrat Wifi (qui s'arrête dans quelques jours).

J'ai demandé à plusieurs endroits : il est impossible de louer à Fianarantsoa un véhicule sans chauffeur. Dommage...

Sortie d'école : dans un minibus surchargé je compte 38 personnes, surtout des enfants. Mais ils sont fous !

Retour à l'hôtel vers 17H et travail. L'électricité est revenue et le Wifi est très rapide (fibre optique).

Dans le même resto, je m'offre de nouveau du foie gras. Et des merguez de zébu...

Bien que Fianarantsoa soit à 1400 m d'altitude, il fait bizarrement très chaud ce soir. Travail encore jusqu'à plus de 23H, retard considérable. Je comptais sur cet après-midi pour me mettre à jour, mais...



37 passagers, Fianarantsoa



Jeu d'enfants, Fianarantsoa

Vendredi 10 : Je me lève dès 4H15. Cinq minutes plus tard, appel à la prière d'une mosquée voisine. Heureusement que ce n'est pas cela qui m'a réveillé, je l'aurais eu (très) mauvaise. Je travaille, tant de retard...

Plus tard, le jour se lève : ciel gris, morne (ça ne durera pas...). Après le petit-déjeuner, je laisse à la réception quelques affaires dont du linge à laver, car je reviendrai ici, puis prends un taxi pour la gare routière. J'y suis à l'heure, bien avant le départ du taxi-brousse prévue à 7H30 précise pour une arrivée à Mananjary avant midi (m'a-t-on affirmé hier). Je m'installe devant près de la fenêtre de ce minibus Mazda de la Cotra-Ma et attends. Il faut de la patience ! Car les minutes défilent, le minibus est presque vide et on ne part toujours pas.

Au bout d'une heure, je commence à m'énerver. A quoi cela sert-il ? Absolument à rien. Je retiendrai simplement que les Malgaches, en tout cas les chauffeurs de taxi-brousse, sont des menteurs. Je cherche le responsable de la compagnie, ne le trouve pas. Y en a-t-il un ? De toute façon cette gare routière est le bordel le plus complet ! Les véhicules partent une fois plein et comme plusieurs compagnies font la même ligne il faut tomber sur la bonne ; mais laquelle ?

Tiens, voici Camille, le gamin sympa à qui j'ai acheté des cartes postales dans la Ville-Haute dimanche. Il est accompagné de deux de ses frères et aborde les touristes dans l'espoir de gagner un peu d'argent. Il est orphelin de père et fabrique lui-même ses cartes, me dit-il. Ce qui est tout à fait possible. Il a fait sa rentrée à l'école lundi, remise de l'emploi du temps, mais la rentrée effective se fera dans trois jours. Il a faim, je lui achète un cake.

Le ciel est complètement dégagé maintenant, le soleil tape, et fort...

8H50 : le chauffeur met son moteur en route (pour me faire patienter). 9H05 : nous quittons la gare routière, avec plus d'une heure et demie de retard, puis court arrêt dans une station d'essence (c'est habituel).



Au nord de Fianarantsoa



Marché, Ifanadiana

De nouveau la même mauvaise route vers le nord. Premiers barrages de police puis de gendarmerie ; à priori, pas de bakchich donné, où alors cela a été vraiment discret. Que de nids de poule ! Des gamins bouchant (ou faisant semblant de boucher) ces trous demandant de l'argent aux véhicules qui passent, c'est de bonne guerre...

Au km 27, bifurcation à droite, plein est, pour Mananjary. La route, moins fréquentée, est bien meilleure mais tortueuse, comme toute route de montagne. Le paysage est magnifique, et le sera jusqu'à Mananjary. La forêt est partout, ça me reconforte, tout n'est donc pas brûlé ! Des bananiers, des palmiers, des pins et surtout de nombreux arbres du voyageur. Nous passons à Ranomafana, où je dois me rendre plus tard pour visiter le parc national, vers 10H45. Une rivière encaissée, avec des chutes, longe la route et le village, c'est splendide.

Une demi-heure plus tard, nous traversons Ifanadiana où se tient le marché hebdomadaire. La descente vers l'océan continue, toujours de nombreux virages, toujours beaucoup de verdure et des arbres, des arbres... Cette route est une pure merveille ! 70 km avant Mananjary, vers Ambohitsara, quelques rizières dans une plaine. Plus loin, à Irondro, l'embranchement pour Manakara, nous prenons à gauche, il est 12H55 et il nous reste encore 60 km à parcourir ! Le passager qui me sépare du conducteur descend ici, ça me fait plus de place...

Justement, le conducteur, de mon âge peut-être, semble très gentil et parle bien français. Nous pouvons ainsi discuter un peu et il répond à mes questions avec le sourire, c'est sympa. Sur sa radio passe de la musique internationale, pas trop fort, avec petit écran vidéo (je ne savais même pas que ça existait !). Grand pont sur la rivière Mananjary, à Mangarivotra, puis arrivée en banlieue de Mananjary, la ville cette fois.

14H15 : après 202 km et plus de 5 heures de route, le chauffeur me laisse à l'entrée de la ville devant un hôtel, avec terrasse en bois, ombragée et calme, où je déjeune bien pour pas grand-chose (même pas deux euros !).



Paysage, route de Mananjary



Canal des Pangalanes, Mananjary

Puis je rejoins à pied, en un quart d'heure, l'hôtel où j'ai réservé, en passant un premier pont sur la Mananjary et un second sur le fameux canal des Pangalanes, cette enfilade de rivières et lacs naturels et de chenaux navigables creusés de main d'homme (entre autres par 4 000 Chinois entre 1886 et 1901) et qui s'étire sur 650 km sur la côte est de Madagascar, séparé de l'océan (difficilement navigable, lui) par une étroite bande de terre.

Les jardins de la Mer offrent plusieurs bungalows en bord de plage. Je suis le seul client et Roseline, la patronne très bavarde, me dit de faire très attention aux vols, plusieurs touristes s'étant fait dévaliser de nuit dans leur chambre alors qu'ils dormaient. Pas très rassurant... Mon bungalow est sommaire mais correct, avec un grand et un petit lit. Le Wifi promis ne marche pas (mais j'ai ma clé Orange) et l'eau est coupée en ville pour plusieurs heures.

Là, catastrophe, je reçois un message de l'association AZAM avec qui je suis en contact depuis des mois et que je relançais depuis plusieurs semaines qui m'apprend que le programme de la fête de Sambatra, pour laquelle je suis venu, a changé. Roseline me donne le numéro du maire qu'elle me conseille d'appeler. Celui-ci me reçoit à la mairie durant une bonne demi-heure, me dit que l'association AZAM a été exclue de l'organisation, me remet un nouveau programme et répond aimablement à mes questions sur le déroulement de la fête. Il me donne aussi les coordonnées d'un historien local que je pourrai éventuellement rencontrer. En tout cas, ce dimanche, le défilé des gens de quartiers en quartiers n'a pas lieu, c'est dans deux semaines. Et voilà, je suis venu pour rien ! Douche froide...

Au retour, des femmes tournent en chantant autour d'une maison, cela fait partie de la fête et j'en reparlerai plus tard (mirary autour d'un tranobe).

Arrêt de nuit dans un hôtel pour prendre des renseignements et dans un autre pour dîner. De retour dans mon bungalow vers 20H30, je travaille jusqu'à minuit passé, Roseline m'ayant prévenu qu'il n'y aurait pas d'électricité au lever du jour.



Vélos-pousse, Mananjary



Mirary autour d'un tranobe, Mananjary

Samedi 11 : Réveil dès 5H30, toujours trop tôt, les contrariétés sans doute... Travail, l'électricité n'est finalement coupée qu'à 7H. Je dois de nouveau refaire, pour la troisième fois, tout mon programme jusqu'à la fin du séjour ! Avec beaucoup d'incertitudes. Coups de fil, courriels. Pour pouvoir revenir toute une semaine ici à Mananjary, je dois tout décaler, chambouler et quitter demain au lieu de mardi. Mais je ne sais pas où je logerai à mon retour, tout semble complet.

Dès le petit matin, la plage autour de la lagune, près de mon bungalow, est envahie de femmes venues faire leur lessive avec leurs enfants. Après le petit-déjeuner je vais m'y promener. Des groupes de jeunes arrivent et se baignent, il y a de l'ambiance. Du linge est étendu partout, mis à sécher. Il fait très beau (26° annoncé).

Depuis hier soir, quelqu'un de l'association AZAM, celle qui m'a mis dans le pétrin, n'arrête pas de me relancer « pour me guider, pour ma sécurité, pour m'aider ». En fait, il cherche l'argent. Il me casse les pieds et je finis par l'envoyer ch... Au point où j'en suis, je me débrouillerai bien tout seul.



Jour de lessive dans la lagune, Mananjary



A 10H je reçois M. Prosper Tsaramanana, médecin à la retraite. Je l'ai contacté hier sur les conseils du maire car il est érudit sur les questions de Sambatra. Nous discuterons presque deux heures (contre rémunération). Je vais essayer de résumer. Le Sambatra est la fête de circoncision collective qui se déroule tous les sept ans chez les Antambahoakas durant un mois (cette année du 1/10 au 1/11, la prochaine fois en 2021). Elle permet aux garçons de devenir des hommes au sein de leur communauté. Pour cette occasion des milliers de personnes sont mobilisées, venues de tout le pays et de l'étranger (3 000 visiteurs et 15 000 membres des familles habitant ailleurs sont attendus pour cette occasion). Les nombreux enfants déjà circoncis durant ces sept dernières années doivent quand même participer à la fête avec tout son cérémonial (dont je parlerai peut-être dans deux semaines) mais, rassurez-vous, on ne les coupe pas plus...

Les Antambahoakas vivent dans sept endroits de la région. On compte douze Tranobe (prononcer Tranobé) à Mananjary, dont deux dissidents : ce sont des clans dont le roi, non héréditaire, est appelé Ampanjaka.

D'après certaines sources, les Antambahoakas sont issus d'Indonésiens, installés un moment en Arabie et arrivés ici vers le XIIIe siècle. Mais M. Prosper, érudit, défend une autre thèse, qu'il me dit contestée par certains : ils seraient issus de Juifs chassés d'Israël par les invasions romaines et installés à La Mecque, en Arabie, avant l'arrivée de l'islam. Arrivés ici vers le XIVe siècle, ils se seraient ensuite convertis au christianisme. Le terme Sambatra viendrait de Sabbat et tous les rites de cette fête correspondraient à des passages bibliques (exode, sacrifice d'Abraham, etc). Tout cela est fort intéressant (mais quelle est la vérité ?)



Le linge, Mananjary



Pirogue dans la lagune, Mananjary

Autre petit tour à la plage de la lagune, toujours pleine de monde. Toutefois pratiquement personne sur la plage côté mer, où l'on ne peut se baigner sans danger. Déjeuner à l'hôtel de brochettes de zébu et légumes frits.

Travail dans mon bungalow puis, comme Roseline est incapable de me dire si elle pourra me loger à la fin du mois, je pars vers 15H à la recherche d'une chambre. Je trouve au cinquième (et dernier) hôtel, au nord de la ville, tenu par des Chinois, et je suis heureux (j'étais vraiment inquiet).

Mananjary (prononcer Manandzar) est une ville assez calme de 30 à 35 000 habitants, très majoritairement d'ethnie antambahoaka, construite de part et d'autre du canal des Pangalanes, au bord de l'océan Indien.

J'assiste ce soir encore à une Antsa (chants cadencés des femmes) autour de deux Tranobe (maison sacrée). L'Hazonaly (tambour sacré) résonne alors qu'un homme souffle dans l'Antsiva (conque marine).

Un marché et une fête foraine attirent beaucoup de monde. Un manège est tourné à la main, une « grande roue » de même. Les gens jouent au loto ou à d'autres jeux de hasard. Je m'achète pour le dîner une pizza, une quiche et deux petits sandwiches. Tour sur la plage en bord de mer : que c'est sale, plein de plastiques et autres débris. Ce quartier populaire est bâti de cases bien pauvres. Des jantes de bicyclettes font office d'antenne (j'avais déjà vu ça ailleurs)

De retour dans mon bungalow à 18H15 (nuit), je travaille encore plus de quatre heures. Presque à jour !



Joueur de conque autour d'un tranobe, Mananjary



Vendeuse de chaussures et peluches d'occasion

Dimanche 12 : Très bien dormi, bien enfermé à triple tour dans mon bungalow comme me l'a conseillé la patronne, mais réveillé avant 5H. Je ne suis plus seul à l'hôtel, un groupe de 10 touristes étant arrivé hier soir. Pas d'électricité, je ne peux pas me raser mais, le jour se levant, je sors me promener sur le sable entre lagune et océan. Le soleil, tout rouge, apparaît au-dessus de l'eau à 5H20. Il fait beau. Quelques femmes sont déjà là, à laver leur linge dans la lagune. Beaucoup d'autres arrivent. Des ados viennent se baigner. Je m'assois plus loin pour bouquiner puis rentre à 6H30, le gardien étant venu me chercher pour me dire que le taxi-brousse avait avancé son départ à 7H (au lieu de 8H). Vite, je me dépêche, ferme mon sac et vais prendre mon petit-déjeuner.

Hier, en effet, vu les circonstances, j'ai décidé de repartir d'ici avec deux jours d'avance pour pouvoir revenir plus tôt en fin de mois. Roseline m'a donc réservé un taxi-brousse. J'étais toutefois un peu inquiet, car hier ces derniers étaient en grève et manifestaient contre le commissaire et les policiers qui les rackettaient.

A 7H, je suis prêt et j'attends... 25 minutes. Le voici, un minibus Mazda où je m'installe à ma place habituelle, devant près de la fenêtre, à côté d'un autre passager. Petit stop à la station d'essence (7 litres de gas-oil seulement) et nous voilà partis. Mais, comme il est à moitié vide, il s'arrête à tout instant pour embarquer passagers et marchandises (galerie). En quittant Mananjary, j'aperçois « Super tireur », nom original du cyclo-pousse déjà vu lors de mon arrivée.

Pas de chance, le chauffeur fume ! Alors qu'une nouvelle loi malgache interdit la cigarette dans les lieux publics. Mais que dire ? Assassin !



Etal de fruits, Iroandro



Marché de Kianjavata

9H30, arrêt de dix minutes à Iroandro, au carrefour de notre route et de celle qui rejoint Manakara. Nombreux petits vendeurs : gâteaux, samossas, fruits etc... Des stands de nourriture sont aussi installés là. Je me prends deux délicieux beignets de bananes (oui, je sais, il ne faut pas acheter dans la rue ; mais moi j'aime ça !).

Quelques nuages nous font de l'ombre, bien agréable, sur cette bonne, virageuse et superbe route dont j'ai déjà parlé à l'aller. Nous traversons vers 10H Kianjakato où se tient un grand marché, il y a foule.

11H40 : centième arrêt au moins et septième cigarette du chauffeur. Il fait chaud, la fumée me dérange, le minibus est surchargé, nous n'avançons pas, surtout dans les côtes, et j'en ai par-dessus la tête. A cette heure nous aurions déjà dû arriver à Ranomafana ! Heureusement il reste le beau paysage et mon livre...

A midi, le chauffeur laisse la place à son aide, qui paraît bien hésitant. A-t-il son permis au moins ? Ils échangent de nouveau une demi-heure plus tard, juste avant le barrage de police à l'entrée de Ranomafana.

12H30 : enfin ! Je débarque à Ranomafana alors que le minibus continue vers Fianarantsoa. 5h pour parcourir 140 km ! Dans un hôtel, on me sert du riz et de la daube de zébu, j'avais commandé de la langue. Mais c'est bon (pour 0,75 €). Je rejoins ensuite Chez Gaspard, des bungalows gérés par les Sœurs de la paroisse, où j'ai réservé. Bon accueil du personnel. Petit bungalow de deux lits simples avec bureau, ventilateur et salle de bain, dans un petit jardin. Peu de



Sur la route de Ranomafana



Rivière, Ranomafana

lumière du jour et pas de Wifi (j'ai toujours ma clé Orange). C'est malheureusement très bruyant : à quelques mètres une scierie découpe du bois toute la journée, même le dimanche.

Comme il fait très chaud, je ne ressors que vers 14H30. Ranomafana, 5 500 habitants, n'est pas un beau village, loin de là, mais il est situé à 876 m dans un magnifique écrin de verdure traversé par une rivière. Ranomafana signifie « eau chaude » et tire son nom de sources chaudes réputées pour soigner l'asthme, les rhumatismes, la tension, les problèmes gastriques et même la stérilité. Les anciens thermes sont en ruine mais devraient être réhabilités. Mais c'est aujourd'hui le parc national éponyme, créé en 1991 et inscrit au patrimoine mondial de l'Unesco, qui a la préférence.

Balade dans le village, vers le terrain de sport où se déroule un match de foot, au bord de la rivière et jusqu'à la piscine d'eau chaude. Le grand pont qui traversait la rivière à cet endroit s'est écroulé. Des gamins se baignent dans la rivière, les plus jeunes nus.

Retour à mon bungalow à 16H30, heure à laquelle j'ai rendez-vous avec un guide, Jeannot, appelé par la réceptionniste. Il n'est pas là et reporte notre rencontre à 19H30. En attendant, je travaille. Mais, à 18H20, alors que la nuit vient de tomber, coupure d'électricité (ils appellent ça délestage). Ici, pas de groupe électrogène et la lampe à diodes électrique promise ne fonctionne pas ! Bougie et lampe de poche.



Le pont cassé, Ranomafana



Bungalow Chez Gaspard, Ranomafana

A 19H, je rejoins le restaurant d'un hôtel (on ne sert ici que les petits-déjeuners) où je commande un pavé de zébu au poivre vert de Nosy-Be, cuisson bleue. En fait de pavé, je vois arriver trois minuscules morceaux de viande plats et durs comme une semelle, cachés sous une frite. Je suis très déçu et le dis : le restaurant de l'hôtel Ihary est à éviter...

Je rentre vite, le jeune guide m'attend, nous discutons et il ne répond pas très clairement à mes questions. Nous nous mettons d'accord pour une balade de 6 à 8H dans le parc demain à un tarif quelque peu prohibitif pour le pays mais fixé par le bureau des guides. Pour apprendre à la fin qu'il n'est pas libre demain, que ce sera un autre guide, Alphonse, qui m'accompagnera depuis l'entrée du parc, située à 7 km du village. Bon...

Je rentre continuer mon travail. Quelque chose me chatouille le pied : un énorme cafard ! Je n'aime pas.

L'électricité revient vers 21H et, une heure plus tard, je suis couché (boules Quiès).



La grande roue, Mananjary



Antenne (jante de bicyclette), Mananjary



Petits vendeurs, Irondro

Lundi 13 : Enfin une nuit normale, plus de 7H de sommeil. Levé à 5H15 ! Pas d'électricité jusqu'à 6H30, ce qui ne m'empêche pas de faire mon courrier. Nouvelle coupure 20 minutes plus tard...

Après un petit-déjeuner léger, je rejoins le centre du village vers 7H. Beaucoup d'élèves dans la rue. Je m'achète du pain, des vaches qui rit et des biscuits pour mon pique-nique et me dirige en direction de l'entrée du parc national, située à 7 km du village, tout en faisant du stop. Peu de voitures. Au bout d'un km, la cinquième voiture qui passe s'arrête, deux Allemandes et leur guide féminin. Sympas, elles me déposent à l'entrée dix minutes plus tard.

Ce parc national, dont j'ai rapidement parlé hier, couvre une surface de 41 000 hectares comprise entre 800 et 1200 m d'altitude et n'est pas totalement ouvert au public. Il se visite surtout en période sèche (d'avril en octobre) lorsque les sangsues et les moustiques sont plus rares (j'ai tout de même mis un pantalon ce matin).

On trouve dans cette forêt humide une quarantaine d'espèces de mammifères (dont 12 espèces de lémuriens), 96 espèces d'oiseaux (dont 68 endémiques), des geckos, des caméléons, des grenouilles, 278 essences d'arbres etc...

Plusieurs sentiers sont balisés mais hier soir Jeannot m'a déconseillé ceux que j'avais choisis pour les remplacer par le grand circuit Vatoharanana (6 à 8H de marche). L'entrée, le guide et un pisteur coûte 30 euros pour la journée.



Elèves de l'école catholique, Ranomafana



Grenouille mantidactylus lugubris, PN de Ranomafana

Je fais connaissance avec Alphonse, 51 ans, dont j'ai un peu de mal à comprendre la prononciation ; il guettait des touristes et n'était même pas au courant de ma venue ! Il est 8H quand nous partons...

Nous ne sommes pas seuls, loin de là ! De nombreux groupes arpentent ce parc, faisant un raffut considérable. Pourrions-nous voir des animaux dans ces conditions ? Les sentiers commencent juste après le pont sur la rivière Namorona, celle qui traverse le village et ira dans une centaine de km se jeter dans le canal des Pangalanes.

Je peux observer beaucoup de plantes, buissons et arbres, entre autres : différentes orchidées (dont la lonesa), bambous-lianes, thé sauvage, ficus, goyaviers, fougères, orangers sauvages, pandanus, café sauvage...

Quelques chants d'oiseaux, dont un coucou de Madagascar, mais je n'en vois qu'un seul de toute la journée !

Nous traversons une petite forêt de bambous, plante qui sert de nourritures à certains lémuriens.

Durant cette balade ce ne sera que montées et descentes. Je transpire très vite et fatigue, jambes lourdes (l'humidité ?)



Propitèque edwardsi et son petit



Cascade Sakaroa, Ranomafana



Gecko uroplatus, Ranomafana

Quant aux lémuriens, ils sont peu nombreux et souvent bien trop haut dans les arbres : un lémur à ventre roux, deux hapalémurs aureus (ou hapalémur doré, mangeur de bambou), quelques fulvus rufus brun (finalement assez courant) et une famille de propitèques edwardsi, dont un petit (sikafas). Ces derniers sont endémiques à ce parc, les seconds plus gros à Madagascar, et vivent jusqu'à 50 ans (les autres lémuriens ne vivent que 35 ans). A noter que chaque groupe de lémuriens a son territoire. A part ça, vu un caméléon brookesia (le minuscule rencontré vers Diégo) et deux geckos uroplatus fambriatus (idem, celui qui s'aplatit sur les branches d'arbre).

Donc, pas grand-chose et j'ai l'impression que le pisteur, qui nous lâchera vers 11H, ne sert à rien.

Cependant, les homobelgicus, homogermanicus, homoitalianus et autres espèces ne manquent pas...

Vers 11h, nous prenons le chemin se dirigeant vers le village et nous arrêtons une demi-heure plus tard en hauteur sur une plateforme panoramique pour déjeuner. Nous n'y sommes pas seuls... Alphonse a essayé en vain de me dissuader de poursuivre le tour payé, soi-disant peu intéressant par la suite. Il fait intervenir un autre guide qui arrive à me convaincre qu'un autre secteur était beaucoup mieux pour l'observation des animaux. Je cède. Mais ce n'était que des promesses à la Hollande ! Rien, à part de petites grenouilles mantidactylus lugubris aperçues à la jolie cascade Sakaraoa, accessible après une longue montée et une descente. Et, à 13H10, nous revoilà à l'entrée, après seulement 5 heures de marche ! Extrêmement déçu, vraiment...

J'aurais encore la possibilité de faire une visite du parc de nuit (18/19H30) mais non, ça ne me dit rien.

Un guide qui redescend en voiture me laisse à Ranomafana où je reste dans ma chambre jusqu'à 16H15. Je me rends ensuite durant une heure à la piscine d'eau chaude du village où se trouve déjà un grand groupe de Français et quelques autochtones. Relaxant. Sur le chemin du retour, arrêt au marché où je dine, à la tombée de la nuit, de quelques brochettes, morceaux de foie de zébu et samossas. Puis, dans ma chambre, je me fais masser quarante minutes, j'en avais besoin (et envie) ; la gentille et menue masseuse, Larissa, a du muscle et... du piquant ! Puis travail.

L'électricité, coupée dès 18H, revient à 21H30. Je me couche une heure plus tard.



Piscine thermale (hier), Ranomafana



Les brochettes, Ranomafana

Mardi 14 : La lumière du jour me réveille à 5H15 (pas de volets ni rideaux épais aux deux minuscules fenêtres de mon bungalow). Pas d'électricité jusqu'à 6H. Petit-déjeuner matinal. A 7H je suis à l'arrêt des taxis-brousse. Le premier s'en va, je le laisse partir : pas de place devant et je n'ai pas la taille d'une sardine pour me mettre derrière ! beaucoup d'écoliers dans la rue, pantalon ou robe bleu et chemises blanche. Certains s'ébattent autour d'un baby-foot.

Le second taxi-brousse m'a réservé une place devant, et même deux car il y a peu de passagers. Il part dans 10 minutes, me dit-il (calcul dans ma tête : faut compter une heure...). Eh bien non ! Il part effectivement à 7H15. Incroyable & Cela dit, malgré leur inconfort et leur retard, ce mode de locomotion a un avantage : il n'est pas cher (ce matin je paie 2 euros).



Bel arbre



Comportement dangereux

Cette fourgonnette Asia (une marque coréenne inconnue de moi) est plus spacieuse que les traditionnels minibus. Mais deux inconvénients : le chauffeur fume et il arrête son moteur dans toutes les descentes, ce qui est assez dangereux. Arrêt pour embarquer sur la galerie un porc criant comme si on l'égorgeait ; Il pisse sur le commis, je trouve ça très drôle. Bonne route jusqu'au carrefour routier d'Alakamisy Ambohimaha, atteint au bout d'une heure, puis habituelle mauvaise route pleine de trous. Il fait toujours très beau (30° annoncé aujourd'hui et le reste de la semaine). Partout, je vois des enfants au travail : dans les briquèteries, sur la route, comme vendeurs, casseurs de pierres ou pousseurs de chariots, dans les petits hotelys, dans les champs, comme gardiens de zébus...

A Fianarantsoa (1300 à 1400 m d'altitude, rappel) le chauffeur refuse de me débarquer devant l'hôtel alors que c'est habituel de s'arrêter n'importe où. Qu'importe ! Je me mets en colère (très mal vu ici), ouvre ma portière en grand, et il est bien obligé de s'arrêter. Du coup, je dois marcher un peu avec mes bagages et suis à l'hôtel Soratel à 9H15. Cette fois j'ai une chambre avec un coin bureau, c'est plus pratique pour travailler. Et le Wifi est toujours aussi rapide.

A la réception j'apprends que le train que je devais prendre pour Manakara jeudi en huit a été transformé en train de marchandises, tous les jeudis, et ne prend plus de passagers. Il ne roule plus que le dimanche et le mardi dans ce sens ! Et voilà, une nouvelle fois mon programme est en l'air !



Au nord de Fianarantsoa



Briquèteries, vers Fianarantsoa

Je file vite au bureau du Camp Catta où j'ai réservé un séjour et trek à partir de jeudi. Du coup j'y partirai demain et annulerai ma dernière journée pour revenir lundi à Fianarantsoa afin de prendre le train de mardi.

Déjeuner à L'Ancre d'or, comme l'autre jour : foie gras de canard, filet de zébu/frites et deux boules de glace au café.

A 14H30, comme convenu, Gervais vient me chercher à l'hôtel. Gervais, 45 ans, est le correspondant local de l'association marseillaise Saint-Jérôme Partage et Développement, l'homme que j'ai déjà rencontré jeudi dernier. En plus de son métier de veilleur de nuit dans un hôtel, il s'occupe de superviser le parrainage de 43 familles à Fianarantsoa.

Nous prenons un taxi pour aller visiter une famille parrainée trimestriellement par mon amie Mireille depuis de nombreuses années (comme celle près de Tana). Avant de quitter la ville, j'achète un sac de 50 kilos de riz. Elle habite à 6 km environ, sur une butte dans la campagne.

Nous y voilà, après cinq minutes de marche depuis la piste. C'est une maison familiale dont elle occupe une seule pièce de 8 m² au rez-de-chaussée, une pièce sombre (à part la porte), noire de suie (cuisine par terre au charbon de bois), au sol de terre recouvert en partie de nattes sales et déchirées, sans meuble autre que deux chaises (qu'elle a dû se faire prêter sachant que je venais). Pas de lit, une couche par terre pour cinq personnes, le tout est relativement sale. Pas de table, pas d'armoire, pas de toilettes (dans la nature), pas d'eau (fontaine à 300 m en contrebas), pas de douche évidemment. Et des mouches en pagaille, dues au bétail des voisins...

Quelle misère ! Pire que tout ce que j'ai vu jusque à présent !



Maison de la famille parrainée par Mireille, Fianarantsoa



Famille parrainée par Mireille, Fianarantsoa

La maman, Jeanne-Françoise, 35 ans, est illettrée et à mon avis quelque peu demeurée. Elle fait des tâches pour le voisinage : portage d'eau, lessive... Viennent ensuite quatre filles ; les trois premières sont du même père, décédé, et la petite dernière (Fara, 3 ans) d'un homme de passage, pas sage.

Marie-Lucie, 15 ans, très intimidée, a raté son CE2 l'an dernier (beaucoup d'absences pour aider sa mère) et n'a pas de quoi payer l'écolage cette année (4 euros/an + 8 euros de fournitures scolaires) ; du coup elle n'a pas fait la rentrée des classes lundi, bien qu'elle ait envie de retourner à l'école. Nous allons régler le problème à condition qu'elle soit sérieuse.

Olivia, 12 ans, a arrêté l'école encore plus tôt. Visiblement, elle a un problème psychique comme sa mère.

Pauline, 7 ans, est à l'école, en CE1, je ne la verrai pas. L'école est toute proche, à moins de 500 m.

Quant à la petite dernière, elle tète toujours à 3 ans et paraît pas plus de 18 mois.

Je leur remets, de la part de Mireille, le sac de riz et une petite somme d'argent et demande à Gervais, qui heureusement n'habite pas très loin, de suivre cette famille de plus près. En leur faisant un peu peur pour que l'argent soit utilisé à bon escient, notamment pour l'école de Marie-Lucie et Pauline.

A 16H30, nous sommes rentrés. Merci Gervais pour ce que vous faites et bonne continuation.

Mais la misère est partout : dans la rue de mon hôtel, de nombreuses familles vivent dans la rue, sous des cartons, et les enfants morveux, déguenillés et sales mendient un peu de nourriture. Quelle tristesse !

Travail et coupure de courant une heure plus tard. Elle revient à 20H15 alors que je suis au resto. La vie à Mada n'est pas facile, encore moins pour les vazahas qui, eux, ne sont pas habitués ! 22H45, au lit...



Couture dans la rue, Fianarantsoa



Pieds de zébus au marché

Mercredi 15 : Excellente nuit, réveil à 5H15. Ma chambre donnant dans la rue, j'avais mis mes boules Quiès par précaution. Pas d'électricité ni d'Internet, ma clé Orange m'est bien utile. Préparation de mon sac, je laisse de nouveau des affaires ici où je reviendrai lundi (pas d'Internet d'ici là). Après un petit déjeuner frugal, je quitte l'hôtel à pied, sac au dos, pour rejoindre la gare ferroviaire en moins de 10 minutes.

Zut, le guichet n'ouvre qu'à 8H ! J'attends. Et Cynthia, la guichetière dont m'avait parlé Andry, arrive dès 7H30, ce n'est pas beau ça ? SNC., tout est possible ! Je fais ma réservation pour Manakara mardi prochain, on ne peut acheter son billet que le jour du départ ou, éventuellement, la veille.

Toujours à pied, je rejoins la gare routière, à 10 minutes. Le soleil brille, il fait déjà chaud à cette heure. De nombreux rabatteurs pour les taxis-brousse m'embêtent. Je me méfie. Un minibus pour Ambalavao s'en va lorsque j'arrive, complet, mais je trouve une place à l'avant dans le suivant, un minibus Mazda. Pour 3 euros, j'achète même les deux places avant, ce sera plus confortable et nous partirons un peu plus vite. On m'a promis un départ à 8H et, surprenant, nous sommes complets à 8H et démarrons !



Maisons, Ambalavao



Rue vers le marché aux zébus, Ambalavao

Direction le sud, la RN7, déjà empruntée avec le groupe il y a... (je ne sais plus, cela me paraît si loin ! 10 jours, 15 jours ?). Ce tronçon d'une soixantaine de km est bon, peu de nids de poules et juste quelques virages à l'arrivée. Nous roulons bien au travers de somptueux paysages de rizières, villages et terre rouge.

Les gendarmes sont là, bien sûr. Le chauffeur leur refile discrètement un petit billet (il faudra que je photographie ça un jour). La corruption m'effraie : non seulement les forces de l'ordre abusent des citoyens, mais surtout elles ne font pas leur travail en ne vérifiant pas les véhicules (pneus, poids, arrimage du chargement, nombre de passagers etc...) ce qui peut mettre en cause la vie des passagers.

9H20, nous sommes déjà à Ambalavao. L'hôtel où l'on doit venir me chercher à 14H, Aux bougainvillées, est juste en face de la gare routière (c'est ici que nous avons visité la fabrique de papier antaimoro). Je dépose mon sac au restaurant et pars jusqu'au marché des zébus, le marché hebdomadaire qui rassemble des centaines d'éleveurs et d'acheteurs et des milliers de zébus. C'est une balade sympa d'un quart d'heure au travers et hors de la ville. Notamment belles maisons de brique avec balcon où pendent des épis de maïs.

Cela dit, sur place, je suis un peu déçu : je m'attendais à plus de mouvement, plus de zébus, plus de tout... Mais c'est pas mal quand même (j'ai déjà vu beaucoup beaucoup mieux). Même les gens semblent quelconques, à part quelques Betsileos avec leur chapeau et leur bâton (aucune femme ici, c'est peut-être ça qui me manque).



Marché aux zébus, Ambalavao (le soleil tape fort et, à cette heure, les photos sont malheureusement surexposées)

Retour au centre où se tient le marché alimentaire, habillement et autre. Je préfère. Beaucoup de monde déambule. Grande étendue de fripes et objets de seconde main, notamment des sacs à main qui ont vraiment vécu. Vendeurs de petit bois, de beignets, de pièces de récupération, de fruits, de chaussures, de médicaments (des vrais ?), de chapeaux, on trouve de tout ici. Ai-je lancé une mode avec mon tee-shirt de Hollande (dégage !) ? Nombreux sont les gens qui, depuis quelques jours, portent un tee-shirt à l'effigie d'Hery Rajaonarimampianina (ou Hery Raja pour faire plus court), le président de Madagascar depuis janvier, ou d'Andry Rajoelina, l'ancien président qui avait soutenu le nouveau.

Retour au restaurant vers 11H30. Je m'installe dans un coin pour travailler (il y a le Wifi) avec un litre de Coca-cola. Puis je déjeune d'un steak de zébu au poivre noir/frites, excellent. Mon site Internet est à jour, j'attends la chauffeur.



La sucette, Ambalavao



Eleveurs betsileos, marché aux zébus



Pour le président Hery, Ambalavao

A 14H, comme convenu, un pick-up Nissan vient me chercher. Il transporte aussi la chargée d'approvisionnement du camp Catta ; il n'a donc pas fait le déplacement pour moi, ce qui ne m'empêche pas de payer la totalité du prix du transfert, 46 euros, ce qui est fort cher. Après un stop d'un quart d'heure pour courses de la dame, nous reprenons la bonne RN7, toujours vers le sud, sur 33 km. Beaux paysages de montagne nue et rizières. 35 minutes plus tard, à Antanambao, nous bifurquons sur une piste pas trop mauvaise. Un véhicule est arrêté à la sortie du village, en plein milieu, il a crevé et le chauffeur change sa roue. Une vingtaine d'enfants le regardent faire, l'air passionné. Pendant ce temps, je me dégourdis les jambes et prends quelques photos. Il nous faut quand même 20 minutes pour parcourir les 9 km qui mènent plus loin au village de Vohitsaoka. Les taxis-brousse ne vont pas plus loin. Mais nous, si...

La piste continue et devient de plus en plus mauvaise. Nous sommes maintenant dans la vallée du Tsaranoro, entourée de quelques sommets. C'est vrai que c'est beau, bien qu'aride. Et il fait une chaleur (850 m d'altitude environ) !



Au marché d'Ambalavao

Cette fois, il nous faut 40 minutes pour franchir les 9 derniers km. Une petite brise soulève de la poussière, c'est fort désagréable et je suis obligé de fermer ma fenêtre : déjà que j'avais chaud ! Au fond, le sommet du Caméléon (1 540 m). Nous passons le petit village d'Andonaka et, à 16H pile, nous voilà au Camp Catta, au fond de la vallée, à 900 m d'altitude, sous une immense et magnifique falaise. Ce camp doit son nom aux lémuriers makis catta, présents sur les lieux. Deux d'entre eux m'accueillent. Ce sont ceux que j'ai déjà vus plusieurs fois, avec une longue queue rayée blanche et noire, les pauvres. Pas facile d'avoir une longue queue, j'en sais quelque chose.

Helga, la femme malgache de Christian (le patron grenoblois que j'ai rencontré hier au bureau), et Simon, le directeur du campement, me souhaitent la bienvenue en m'offrant un cocktail (nota bene : le cocktail n'a rien à voir avec une queue de coq). Puis je m'installe dans ma tente « confort » qui coûte plus chère que ma belle chambre bien équipée de la nuit dernière. Je suis un peu déçu, m'attendant à mieux : tout d'abord les tentes sont toutes les unes à côté des autres, à un mètre d'intervalle (attention aux ronfleurs) ; ensuite, si elles sont hautes puisque j'y tiens debout, elles ne sont pas très larges, les deux petits lits de 70 de large prenant toute la place. Heureusement que je suis seul, je ne sais pas où les couples poseraient leurs affaires !



Enfants près d'un village



Maki Catta, Camp Catta



Sourire, village d'Andasy

Une lampe alimentée par groupe électrogène fonctionne de 18 à 22H30, mais il n'y a pas de prise de courant (il faut charger au restaurant. Bon, je ne passerai que deux nuits ici, je ferai avec. Les sanitaires communs sont à une cinquantaine de mètres ; si les WC sont propres (du moins avant mon passage), les rideaux des deux douches hommes, qui font office de porte, mériteraient d'être changés. Et, dans ce coin isolé, pas de réseau téléphonique ni d'Internet. Aujourd'hui, nous sommes à priori une bonne vingtaine de touristes ici.

A noter que d'autres possibilités de logement sont offertes aux clients : la tente igloo toute simple, 8 petits bungalows « village » avec sanitaires privés et 4 bungalows « confort », familiaux, avec sanitaires privés. Lors de ma réservation, je désirais un petit bungalow, mais aucun n'était disponible. Des quatre complexes de la vallée, celui-ci serait le meilleur.

Je me mets en maillot et vais me détendre à la petite piscine « écologique ». C'est le point fort du Camp Catta. L'eau est tiède, chauffée par le soleil (il fait plus de 30°) et ça détend. De petits poissons nagent avec moi (qui suis plutôt genre baleine). Lecture sur une chaise longue jusqu'à la tombée de la nuit.

Ce camp est aussi renommé pour les activités sportives qui peuvent y être pratiquées : outre les innombrables randonnées, l'escalade, le parapente et même le parachute (depuis la falaise) !

A 18H, travail sur mon ordi à la salle à manger jusqu'à l'heure (et après) le repas. Au menu (deux choix possibles) : toasts de foie gras, lamelles de zébu, pommes sautées et pudding dans sa sauce chocolat. C'est très bon.

Je fais connaissance avec mes deux guides pour le trek : Doris, du Camp Catta, et Orlin, du parc de l'Andringitra (pourquoi deux guides ? Pour faire travailler plus de gens ? C'est toujours ainsi à Madagascar). J'aurais aussi trois porteurs, au lieu des deux annoncés par Christian, pour le matériel de couchage, de cuisine, la nourriture et l'eau. Une vingtaine de kilos chacun. Doris me confirme que je pourrai aussi leur donner à porter quelques affaires personnelles.

Lorsque j'ai fini mon travail, à jour, je pars me coucher. Il est 21H45.



Vers le Camp Catta



Vallée Sahanambo

Jeudi 16 : Je n'y croyais pas trop, mais si : muni de mes boules Quiès, j'ai passé une excellente nuit et me réveille au lever du jour, vers 5H. Préparatifs, petit-déjeuner et à 6H, comme convenu, je suis prêt. Mais pas les guides... Un quart d'heure de retard, ce n'est pas un drame ! En attendant, je fais quelques photos alentour. Le ciel est bien dégagé, le soleil apparaît derrière les montagnes juste lorsque nous quittons le camp. Et j'ai finalement 4 porteurs (dont un est pieds nus), je me demande bien ce qu'ils ont à porter ! Est-ce juste pour les faire travailler (et mon budget pourboire, alors ?)

Il est temps maintenant de parler du parc national de l'Andringitra : il fait 31 160 hectares avec une altitude comprise entre 720 et 2 658 mètres, et plus d'une cinquantaine de sentiers le parcourent. Ses paysages minéraux, ponctués de rizières, seraient parmi les plus beaux du pays. On y trouve quatre espèces de lémuriens, toutefois très difficiles à observer car vivant dans des secteurs éloignés, et une trentaine d'espèces d'orchidées ; ainsi que le pic Boby, le second sommet de Madagascar (2 658 m) mais le seul accessible (difficilement). C'est là que je vais randonner quatre jours...



Rizières, vallée Sahanambo



Enfants menant les zébus, vallée Sahanambo

C'est parti ! Pour la mise en jambes, une heure de plat dans la vallée de Sahanambo que nous traversons vers l'est à travers rizières, champs et petits villages, dont celui d'Andasy. Des enfants enthousiastes partent à l'école, d'autres mènent des zébus, les dirigeant par la queue, des paysans rejoignent leur champ, une bêche à l'épaule. D'après es guides, du cannabis serait cultivé et consommé ici. Mais que fait la police ? « Elle consomme aussi... »

Les habitants de cette région sont des Baraborys, issus d'un mélange de Betsileos et de Baras.

A 7H30, il fait déjà très chaud, je suis dégoulinant, trempé. Nous voilà face à la montagne du Dandy que nous attaquons. Trois heures de rude montée nous conduisent au col sud. Heureusement, une petite brise rafraichissante s'est levée vers 9H. Pause bien méritée au col : biscuits et jus. Quelques lézards lézardent, un serpent serpente et des sauterelles sautent (comme c'est original !). Des sauterelles colorées, très belles, des Fumateis saxonis, ont des glandes rouges sur le dos, glandes qui secrètent une odeur et un poison qui les rendent incomedibles aux prédateurs.

Vers 10H15, nous passons donc le col de Tandrokombi, à environ 1 700 m, et redescendons vers le village de Mahasoa dans la vallée de Zomandoo (ou Namoly) durant plus de deux heures. Un vent assez fort s'est maintenant levé.

Pique-nique (deux sandwiches) près d'un endroit entièrement brûlé (feux de brousse), pas le meilleur endroit pour s'arrêter. Une demi-heure plus tard, nous repartons : petites montées et descentes continues. Le camp à atteindre est visible au loin. Mais je n'en peux plus : en haut de chaque butte atteinte, le camp paraît toujours aussi loin !

Finalement, à 15H10, après plus de 8H de marche effective, nous arrivons ! Non pas au camp de Belambo, initialement prévu mais, paraît-il, peu sûr, mais à celui de Namoly, qui comporte aussi un gîte. Moyennant un supplément de 6 euros, je choisis, au lieu de la tente, une chambre à l'étage, avec un vrai lit. J'en ai bien besoin, car la journée a été harassante. Je suis vraiment fourbu (plaiguez moi) ! J'ai bu plus de 4 litres d'eau en marchant ! Plus de 1 150 m de dénivellé !



Au village d'Andasy



Lézard, mont Dandy

Des feux de brousse brûlent tout autour du village, c'est désespérant (à la nuit tombée, je compterais 17 foyers !). Des nuages de fumée s'élèvent. Devant le gîte, un grand terrain de foot fera écran, si besoin est. Deux policiers sont venus enquêter et couchent au gîte. Au moins, nous serons en sécurité (je crois) !

Ici, les WC sont assez dégueulasses. Le local de douche est un peu moins sale. Après m'être douché au seau, je m'allonge sur mon lit pour bouquiner. Une page, et je m'endors !

Vers 19H30, je dine en compagnie d'un couple de jeunes et sympathiques Français, Edouard et Sandrine, des baroudeurs eux-aussi. Ils se sont fait déposer en 4x4 ici pour commencer leur trek et sont donc tout frais. Nous lions connaissance et parlons de nos aventures respectives à Madagascar. Ils ont descendu la Tsiribihina en pirogue et ont eu peur : la première nuit, alors qu'ils campaient sur une plage, ils ont entendu de grands cris provenant d'une tente occupée par un couple d'Hollandais, 200 m plus loin. Leur guide leur a dit de prendre leurs affaires et les a conduits se réfugier en forêt. Revenus une heure plus tard, ils sont allés secourir les Hollandais qui avaient été bien blessés et dévalisés par les bandits :



Sauterelles accouplées (Fumateis saxonis), Namoly



Adolescents sur le chemin, vallée de Namoly

l'homme avait une énorme entaille sur le dos de la main, la femme une balafre sur la figure. Au petit jour, ce couple infortuné a été conduit dans un village d'où ils ont été rapatriés en urgence par avion privé sur Tana puis par avion de ligne sur la Hollande. Mes deux Français ont eu de leurs nouvelles depuis et ils ont appris que le pilote du petit avion avait déjà évacué des touristes attaqués sur la rivière déjà quatre fois ce mois. Conclusion : Agnès, Martin et moi-même avons couru des risques sans même le savoir !

Mon diner aurait pu être parfait : mais les patates n'étaient pas assez cuites et les brochettes de zébus bien trop cuites à mon goût. A 20H45, fourbu, cassé, presque anéanti, je vais me coucher (c'est là qu'il faut pleurer).



Liane, forêt tropicale humide de Belambo



Cascade haute Andrianbavy



Les marches, vers Belambo

Vendredi 17 : Malgré les ronflements d'un porteur dans la pièce en-dessous (isolation phonique à priori inexistante), je dors bien et c'est en meilleur état que je me réveille vers 5H. Dehors, malgré l'humidité, plusieurs feux continuent malheureusement leur désastre. Des habitants du village, courageux, sont allés les combattre dans la nuit.

Après un copieux petit-déjeuner, à 6H20, je repars, cette fois tout seul avec Orlin, le guide du parc, un jeune d'une trentaine d'années fort sympathique. Doris suivra avec les trois porteurs (le quatrième a déjà rebroussé chemin). C'est difficile d'avoir deux guides, ils donnent quelquefois des renseignements contradictoires et je ne sais auquel me fier.

Un sentier assez facile nous amène à l'entrée du parc national de l'Andringitra, 1H20 plus tard, juste après avoir franchi un pont sur la rivière Zomandao. Il fait beau et une petite brise me rafraichit agréablement. Mais j'ai un début d'ampoule, sur ma précédente ampoule (c'est courant, ça ? Ah ah ah). Martin, que ne m'as-tu laissé tes pansements si efficaces ! En me pansant j'aurais pensé à toi !

Un panneau montre le parcours à effectuer jusqu'au pic Boby et indique 14 km pour s'y rendre. Ouf, ça promet ! D'autant plus que, de là, nous allons d'abord faire une balade d'environ deux heures dans la forêt tropicale humide de Belambo, à partir du camp du même nom (où, comme je l'ai déjà dit, il était prévu initialement que je dorme). C'est agréable, beaucoup de chants d'oiseaux (que je ne vois pas). Les autres animaux aussi restent invisibles, mis à part les petits lézards et les insectes. Cette forêt est donc surtout intéressante pour sa flore et ses arbres, notamment : orchidées, fougères (Phylipias et Calenchoees), plantes médicinales, Dombeyas et Agoryas.



Paysage désolé, vers Namoly



Papillon, Namoly

Après avoir traversé une grotte qui servait d'habitation aux gardiens de zébus, nous grimons, traversons de nouveau la rivière Zomandao et arrivons à 8H45 à l'impressionnante cascade sacrée d'Andrianbavy (cascade de la Reine), haute de 300 m, dans un cirque. Plus loin, à droite, la cascade sacrée d'Andriandahy (cascade du Roi), haute de 250 m, est beaucoup moins fournie en eau. J'ai de la chance : au loin, sur les rochers, courent une bande de lémuriens catta sauvages, Orlin me dit que c'est la première fois qu'il en voit ici. Alors que nous approchons ils disparaissent.

Quinze minutes plus tard, nous rebroussons d'abord par le même chemin puis bifurquons à droite par un sentier qui suit un petit canal d'irrigation et nous conduit sur le chemin principal, 250 m plus haut que le panneau précité. Il est 9H45.

Ce chemin qui grimpe est bon, large, plutôt bien aménagé, avec, après 1 km, quelques escaliers (quand je dis escalier, entendre des marches de pierres plus ou moins taillées, biscornue, rarement plates, quelquefois branlantes et jamais de même hauteur, ce qui rend la montée difficile). A 11H, nous passons les 2 000 m d'altitude et n'avons parcouru sur ce chemin que 2,3 km, c'est vous dire que nous ne sommes pas arrivés ! Là, heureusement, la montée s'amointrit, puis le chemin devient plat et redescend jusqu'au camp Andranolava où nous stoppons à 11H15. Le ciel est maintenant très nuageux. Déjeuner d'une salade de pâtes non assaisonnée (la vinaigrette étant partie avec les porteurs devant !) près d'une grande piscine naturelle.



Piscine naturelle, Belambo



Le trek jusqu'au pic Boby, Belambo

A midi, c'est reparti, il nous reste pas mal à marcher encore, paraît-il. Nous traversons encore d'anciens feux de brousse. Orlin me dit qu'ils ont été faits exprès pour permettre aux fougères Phylipias, petits arbustes endémiques à ce parc, de mieux pousser. Et il est vrai qu'il en pousse de partout.

En fait, à 13H15, après 6,6 km sur le chemin principal mais 6H30 de marche effective, nous arrivons au camp de base, Andriampotsy, situé dans un bel environnement de montagnes granitiques, à 2 050 m d'altitude. Si j'en crois le panneau à l'entrée du parc, il me restera donc 7,4 km pour le sommet du pic Boby demain ! D'ici, on ne le voit toujours pas, il est bien caché par d'autres sommets.

De petits toits de chaume, espacés, sont dressés pour protéger les tentes des visiteurs. A ma demande, la mienne est montée tout au bout du terrain ; Il n'y en a que deux autres : celle d'un jeune couple d'Anglais en voyage de noces et celle d'Edouard et Sandrine. Ces derniers, partis juste derrière nous, nous avaient rattrapés à notre court arrêt à l'entrée du parc mais n'ont pas fait la boucle dans la forêt jusqu'aux cascades, car ils devaient monter et redescendre le pic Boby aujourd'hui. Ce qu'ils n'ont finalement pas fait, fatigués, ils y monteront tôt demain matin pour assister au lever du soleil.

Douche fraîche dans un endroit bâché aménagé à cet effet, puis sieste d'une heure. Quelques gouttes de pluie. Lecture jusqu'à la nuit. Avant d'aller dîner, à 18H30, chasse aux moustiques dans ma tente (je les ai tous eus).

Punch coco pour l'apéro puis salade composée (tomates, concombres...), riz et cuisse de poulet bicyclette dans sa sauce et ananas frais. Fort ce punch : j'ai du mal à retrouver ma tente dans la nuit. A 19H30, je dors...



Lémuriens catta, forêt tropicale humide de Belambo



Ma tente, camp d'Andriampotsy

Samedi 18 : Bien dormi, je n'ai même pas eu froid avec mes deux couvertures fines. Mais mes deux petits matelas, côte à côte, n'ont pas arrêté de se séparer et j'ai passé une partie de la nuit directement sur le sol, au milieu. Dur ! nuit bien agitée donc ; je suis réveillé à 4H et bouquine à la lampe frontale. Petit-déjeuner et départ à 5H, au moment où le ciel rougit. Les Français et Anglais sont déjà partis depuis belle lurette, je ne les ai pas entendus.

Je suis fatigué, diarrhée : j'ai des doutes sur la préparation de la salade composée d'hier soir. Comment ont été lavés tomates et concombres ? Pourtant, Doris a l'habitude des touristes, non ?

Je pars avec Orlin, Doris nous attendra au campement où nous devons forcément repasser. Ça grimpe sec ! Au bout de 300 marches environ, ces marches toutes déglinguées dont j'ai déjà parlé, Orlin me dit « Après, ça va grimper ». Humour ? Non. Car ça grimpe vraiment, plus de 3 000 marches. 3 000 marches, vous vous rendez compte ? C'est un immeuble de plus de 100 étages ! J'avance à mon rythme, avec de courtes pauses pour laisser mon cœur se calmer.

Nous traversons des torrents, franchissons des falaises, c'est beau. Le sentier est agréable, fleuri, bien arboré. Comme toujours, des chants d'oiseaux invisibles, une espèce endémique au parc, et des lézards. Quelques plantes : aloès, hibiscus, fougères arborescentes, droseras (plante insectivore) ...

La première heure, je n'ai parcouru que 2 km ! Vais-je y arriver ? A mon âge...



Ca grimpe fort jusqu'au pic Boby !



Première apparition du pic Boby (2658 m)

Les falaises franchies, me voici sur le plateau. Je croise d'abord les Anglais qui redescendent puis, à 6H25, Edouard et Sandrine, heureux de leur réussite. Ce plateau forme une cuvette très humide où prolifèrent mousses, lichens, philippias et, surtout, des massifs d'immortelles, une fleur blanche endémique au parc. Et de là, enfin, j'aperçois le pic Boby ! Il sait se faire désirer ! Boby ? Ce nom est celui d'un chien qui accompagnait le premier groupe de géologues à s'y rendre. Mais son vrai nom malgache est Imarivolanitra (« proche du ciel »).

Après la cuvette, assez plate, l'ascension recommence. 7H20 : Hourra ! J'y suis arrivé ! Puisque vous ne le faites pas, je me félicite, je me congratule, je m'embrasse, je me fais des compliments. Ah, c'est beau d'être jeune ! (sourire)

Me voici donc à 2 658 m ! Ce n'est pas si haut, certes, mais... En fait, nous ne sommes qu'au km 11, le panneau à l'entrée du parc est donc faux. Il n'y avait finalement que (!) 4,4 km à parcourir ce matin !

La vue panoramique sur le massif de l'Andringitra est belle, malgré la brume qui monte et quelques nuages. Vent violent et froid, je ne reste là qu'une vingtaine de minutes, le temps de prendre quelques photos, grignoter des biscuits et boire un jus d'orange égyptien.

7H40, nous repartons. La redescente jusqu'au camp est plus facile, bien sûr, quoique pénible pour les pieds et les genoux. Une heure plus tard, il ne reste que 2 km à parcourir jusqu'au campement. J'y suis à 9H25.

Après une pause de 15 minutes, nous repartons, Doris nous accompagne. Les porteurs sont loin devant. Beaucoup de nuages, peu de soleil, du vent, ce n'est pas plus mal pour marcher.

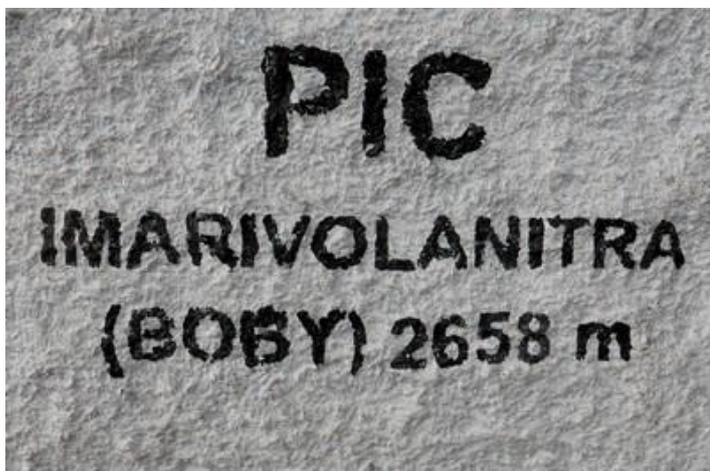


Immortelles, cuvette du pic Boby



Immortelles, cuvette du pic Boby

Petites montées, petites descentes en direction du nord-ouest. Une heure et demie plus tard, encore des marches et des marches et des marches à monter ; j'en compte 455 ! Col, puis plateau herbeux, c'est plus facile. A midi, pause de 20 minutes pour le pique-nique : sandwich au thon. Nous sommes sur le plateau des Extraterrestres, ou plateau lunaire (ce n'est pas vraiment un paysage lunaire, pas mal de végétation). C'est magnifique sous le soleil, réapparu : rochers de granit en équilibre, piscines naturelles, palmiers. Plus loin, au nord, belle vue sur le massif du Tsaranoro et la vallée Sahanambo. 12H45 : nous sommes à 9 750 m de la sortie du parc. Et ce sont de nouveaux escaliers, cette fois en descente, parmi les palmiers. Il fait très chaud. Superbe paysage et vue sur le campement lataranomby (« Le lieu où viennent boire les zébus »), situé dans une prairie au bord d'une rivière. Mais j'ai de plus en plus mal aux pieds, je crains les grosses descentes. Juste avant le campement, où ma tente est déjà montée, 15 minutes d'arrêt, sandwich à l'omelette. Orlin me parle d'un gîte plus loin, à Morarano, à la sortie du parc. Coucher dans une chambre avec un vrai lit, une douche et des toilettes me fait envie et je décide de continuer. De la folie dans l'état où je suis déjà ! Car il reste 9 km !



Au sommet du pic Boby (2 658 m)



Vue depuis le sommet du pic Boby

Les porteurs démonteront ma tente maintenant au lieu de demain matin et se rapprocheront de chez eux (l'un d'eux et Orlin habitent à Morarano). Petite montée, puis descente légère à travers de jolies prairies.

Plus loin, nouvelle descente très rude aux marches difficiles. 15H30 : je m'arrête 5 minutes, je n'en peux plus, les pieds en compote et encore 3,4 km à parcourir ! Très belle vue sur les villages et rizières en-dessous.

Dans la descente vers Mananishoa, des enfants proposent des colliers ; Qu'en faire ?

16H50, me voici au gîte, au village de Morarano. Enfin !

Edouard et Sandrine sont surpris de me voir ici et me félicitent. Ils dormiront comme toujours sous leur tente. Quant à moi, j'obtiens en payant un lit sous la toiture, j'arrive à peine à grimper les escaliers de bois très raides !

Douche sale sans eau, un porteur m'amène un seau. Et l'état des toilettes ! Moi qui ai la diarrhée ! Un endroit à éviter... Mais au moins, après 11H de marche effective, j'ai un lit.

Je m'allonge et m'endors une demi-heure. Dîner à 19H : soupe, spaghettis trop cuit, ketchup et fruits au sirop.

Avant 20H je dors...



Plateau des Extraterrestres



Village dans la vallée Sahanambo

Dimanche 19 : Réveil à 4H30 après une très bonne nuit malgré un matelas trop souple. Petit-déjeuner avec Edouard et Sandrine, qui vont retourner aujourd'hui à Fianarantsoa mais que je devrai revoir mardi dans le train.

A 6H, départ avec Orlin et Doris. Morarano est un beau village. Nous grimpons dans la prairie par un petit chemin et rejoignons la falaise. Très beau temps et déjà, de bon matin, je transpire. Nous croisons deux tombeaux de pierres betsileo, sous-terrain. Au bout de 55 minutes de grimpette, belle vue sur la falaise Tsaranoro, une de celle qui surplombe

le Camp Catta. Superbe ! Tiens, encore un petit serpent (couleuvre ?). Il n'est pas dangereux et Orlin l'attrape par la queue (il le donne à ces messieurs ?)

Montée, montée, montée... Il est 8H et j'aperçois le mont Caméléon (appelé ainsi parce que le sommet ressemble vraiment à un caméléon). Encore 30 minutes de montée et, à 8H30 pile, après de derniers efforts, je suis au sommet, à 1 540 m ! Que je suis heureux ! J'ai réussi tout ce que j'avais prévu ! En-dessous, très bas, je peux voir le Camp Catta.

Pause d'un quart d'heure, j'en profite pour dire à Doris de perfectionner sa cuisine et surtout de ne pas laver les crudités avec l'eau du coin (ce qu'il me confirme avoir fait). C'est bête de tomber malade ainsi !

Nous partageons quelques biscuits sous le regard de nombreux lézards habitués aux touristes ici. L'un d'eux vient même manger dans ma main ! Autant je n'aime pas les serpents, autant je trouve le lézard, cet animal préhistorique, fort beau et sympathique. Et il y en a tant d'espèces !



A Mananishoa



Enfant, vers Moranano

8H45, nous repartons, descente par l'autre face du mont Caméléon vers le plateau du Langer. Belle flore : aloès, pachypodiums (pieds d'éléphant), pervenches de Madagascar, orchidées...

Sur le chemin, je rencontre plusieurs petits groupes qui montent au mont Caméléon : des Anglais, des Alsaciens, des Suisses... Le ciel se couvre, c'est plus agréable pour marcher.

Nous arrivons à une piscine naturelle où se baignent des enfants du village proche. L'eau ne semble pas très propre et, de toute façon, je n'ai pas mon maillot de bain.

Nous voici à la forêt sacrée de Tsaranoro, qui sert de cimetière aux habitants de la vallée. Sur une branche, nombreux insectes blancs qui seraient une espèce de cigale, d'après Doris.

Plus loin, une cavité où reposent des ossements humains ; c'est un tombeau. Après la forêt, des rizières, un caméléon et nous voici au Camp Catta. Il est 11H05, j'ai marché près de 5H. Des makis cattas m'accueillent, ils sont nombreux au bureau du camp. Je remercie mes deux guides et trois porteurs en leur remettant un pourboire mérité.

Je crois que malgré le coût élevé du trek, j'ai bien fait de le faire à partir du Camp Catta. C'est bien plus pratique et, peut-être, plus sérieux que certains concurrents.



Mont Caméléon (1540 m)



Lézards au sommet du mont Caméléon

Je m'installe rapidement sous ma tente « Confort » puis vais me boire un litre de Coca au restaurant, histoire de me soigner, tout en me mettant sur mon ordinateur afin de trier les 283 photos du trek (165 conservées). Je suis assez satisfait de certaines photos (même si je ne suis pas Pierrot Men...)

A midi, salade de riz et salade de fruits frais. Puis je continue de travailler jusqu'à extinction de ma batterie, à 15H45. J'ai de gros problèmes de crampes aux mains, pas douloureuses mais extrêmement gênantes.

Après un bon dégrassage sous la douche, je vais me tremper dans la piscine. Que c'est agréable ! Dommage que le soleil, revenu, disparaisse dès 16H derrière les falaises. J'y fais connaissance avec Anthony, 36 ans, un Chinois malgache qui est le fils du patron du Soratel (où je loge à Fianarantsoa), Lysiane sa femme (sino-malgache elle aussi) et Maëlie, leur fille de 7 ans. Je discute beaucoup avec Anthony qui me propose de repartir avec eux à Fianarantsoa demain après-midi. J'accepte (dommage qu'Helga refuse de me rembourser le transfert...)

Dès que le groupe électrogène se met en marche, à 18H, je me remets sur mon ordinateur, tant de retard à rattraper ! Puis je dine avec mes nouveaux amis. Nous sommes nombreux au restaurant, une quarantaine de personnes.

Soirée de travail jusqu'à 22H30. Puis repos bien mérité sous ma tente avant que l'électricité ne coupe.

Je dois jeter mon tee-shirt « Hollande dégage », en piteux état, les deux manches décousues. Hollande à tellement l'habitude d'être tout en bas (des sondages notamment) qu'il n'a pas supporté de grimper comme ça si haut ! Le pic Boby ne deviendra pas le pic Flamby !



Baigneurs, piscine naturelle



Genre de cigales, dans la forêt sacrée

Lundi 20 : Bonne nuit, calme. Petit-déjeuner à 7H15, puis travail jusqu'à 10H45, plus de batterie. J'ai pas mal avancé, malgré mes crampes manuelles constantes. Cette journée de repos physique devrait me faire du bien, j'en ai besoin.

Orlin passe me voir, m'explique (pour la troisième fois) qu'il voudrait s'acheter un téléphone et me demande de l'argent ; je refuse (je lui en ai déjà donné à deux reprises).

Finalement mes amis veulent partir à 11H, mais se mettent en retard. Nous quittons en fait le Camp Catta à midi. Je suis à l'avant de la grosse Hyundai 4x4 à côté d'Anthony, Lysiane et Maëlie sont derrière. Sur la piste exécrable, nous croisons Christian, le patron, en moto. Puis route jusqu'à Ambalavao que nous atteignons à 13H55. Un homme tire avec beaucoup de difficultés son pousse-pousse dans une côte : il est chargé de 7 écoliers dont les cartables sont accrochés derrière. 7 écoliers, ça fait plus que mon poids, ça ?

Déjeuner d'un steak au poivre noir aux Bougainvillées, dont j'utilise le Wifi tout en rechargeant mon ordi. Nous visitons ensemble (seconde fois pour moi) la fabrique de papiers antaimoro.

Nous reprenons la route vers 15H30 et arrivons une heure plus tard à Fianarantsoa. Anthony, vraiment sympa, me dépose devant la guerre ferroviaire. Le guichet n'est pas fermé et je peux payer ma place en première classe réservée mercredi matin. Le train de demain est complet, un couple de touristes n'a pas pu avoir de places en première.

Je rejoins à pied le Soratel et m'installe dans ma chambre où une table a été installée pour faciliter mon travail. Et du travail, j'en ai, jusqu'à minuit passé. J'ai de la chance, pas de délestage électrique ce soir ! Je descends malgré tout à L'Ancre d'Or : déçu, pas de foie gras, mais bonne salade de gésiers et magrets de canard, suivie de calamars frits.

Ce soir, il fait très chaud. Et mes problèmes intestinaux vont mieux.



Lémurs Maki Catta vue depuis ma tente, Camp Catta



Pousse-pousse scolaire, Ambalavao

Mardi 21 : Nuit trop courte. Après le petit-déjeuner je rejoins la gare à pied à 6H45. Il fait déjà très chaud. J'entame la dernière partie de mon voyage, une dizaine de jours sur la côte est (Manakara et retour à Mananjary pour la fin du Sambatra). Ensuite, ce sera le retour sur Antananarivo.

Mon train doit partir à 7H pour arriver à Manakara entre 15 et 16H (163 km). Mais il est de notoriété publique que cela ne se passe jamais ainsi et que le retard peut être important !

La voie ferrée reliant Fianarantsoa à Manakara, appelée FCE (Fianarantsoa-Côte Est), a été construite par les Français (main d'œuvre principalement chinoise) de 1926 à 1936 avec des rails fabriqués fin XIX^{ème} siècle saisis à l'Allemagne en 1918. Elle a été révisée il y a quelques années. C'est une des deux seules lignes passagers (sur quatre existantes) restant en service à Madagascar (mardi et samedi dans le sens Fianar-Manakara, retour le lendemain).

A la gare, je retrouve Edouard et Sandrine, nous sommes dans le même wagon de 1^{ère} classe (qui correspond à l'ancienne troisième classe en France). Le convoi est composé d'une locomotive estampillée 1956, de deux wagons marchandises, d'un wagon de seconde classe et de deux de premières classes, le tout datant de la même époque.

Mon siège n'a plus de mousse, il ne reste que les ferrures. J'ai du mal à trouver un responsable mais, finalement, on me donne une autre place, nettement mieux (j'ai du mal à écrire « plus confortable ») et toujours à gauche comme désiré. J'ai de la chance : quelques touristes ont annulé leur voyage et même le couple d'hier soir à la gare a pu s'installer en première ! J'arrive même à avoir deux autres places pour Edouard et Sandrine, qui étaient assez mal placés avant et qui auront ainsi la chance, le privilège même, de voyager à mes côtés.



Le départ en train, gare de Fianarantsoa



Dans le wagon de première classe FCE

Le départ tarde, l'organisation m'a l'air catastrophique, du monde partout ! Une foule de passagers malgaches, armée de paniers et autres sacs, a assiégé mon wagon et s'est installée un peu partout, par terre dans les couloirs et devant les portes, gênant toute circulation. Quant aux toilettes, vu leur état (ils n'ont pas dû être nettoyés depuis l'indépendance), ils sont inutilisables. Ah ! Il faudrait envoyer ici nos cheminots si consciencieux, si organisés, si souriants, si pleins de bonne volonté et si travailleurs (jamais une grève !) afin de leur apprendre comment aider les passagers à faire le meilleur voyage possible. Non ?

7H25 : après maints coups de trompe et de sifflet le convoi bondé s'ébranle, un coup en arrière, un coup en avant (histoire de prendre de l'élan ?). Je suis content : ici, 25 minutes de retard, c'est peu.

Traversée de Fianar (vue sur la ville haute) puis de rizières, en longeant la route. Puis ce sera un enchaînement de beaux paysages et d'arrêts plus ou moins longs (plutôt plus que moins).

Je ne résiste pas au plaisir de vous donner toutes ces informations, liste harassante, certes, mais qui vous permettra de vous rendre compte (« Ce pauvre Didier ! », pensez-vous tout en jubilant) :

7H50 : premier arrêt de 15 minutes à la sortie de Fianar, embarquement de passagers (et touristes) et marchandises.



En gare d'Ampitambe



Passagère autochtone aux yeux verts

J'en profite pour téléphoner afin de réserver une chambre pour mes amis au même hôtel que moi ce soir. Et j'apprends que ma réservation d'hier n'a pas été prise en compte et que l'hôtel est complet ! Je trouve finalement, dans un autre hôtel, deux chambres dans une annexe. On verra bien...

9H : second arrêt, 25 minutes, à Amabalakely (je crois). Comme à chaque arrêt, des passagers locaux monteront ou descendront et de la marchandise sera chargée (bananes notamment). La région traversée étant très enclavée, quelquefois sans la moindre piste praticable, le train est souvent le seul moyen de circuler, vital pour l'économie locale.

Puis, au km 21, nous traversons ensuite la jolie plantation de thé de Sahambavy. Puis ce sera la forêt.

9H40 : troisième arrêt, 20 minutes, à Ampitambe Il fait très chaud. Foule sur le « quai », des enfants par centaine, des vendeurs de cacahouètes, de samossas, de petites saucisses, de boulettes de viande, de manioc cuit emballé dans des feuilles de bananiers (excellent), de beignets de courgettes, de beignets de banane, de soupe de pâtes, de fruits (bananes surtout), de boissons peu fraîches, etc... Comme cela sera le cas à chaque arrêt... Les vendeurs sont principalement des femmes et des enfants. Mais, ici, la spécialité est le petit fagot de bois. En me faufilant (et je ferai désormais ainsi), je descends me dégourdir les jambes et, tel un chien, marquer mon territoire. Heureusement, merci Smecta, mes soucis diarrhéaux ont disparu !

10H15 : quatrième arrêt, 6 minutes, au milieu de nulle part !

10H27 : cinquième arrêt, 8 minutes, dans la nature. Le conducteur a-t-il la chiasse ?



En gare de Ranomena



Bananiers, vers Andrambovato

10H38 : sixième arrêt, 13 minutes, à Ranomena (« L'eau rouge »), au km 38 (plus de 3H pour parcourir les 38 premiers kilomètres alors que tout le trajet est en descente jusqu'à la côte !). Vendeurs d'écrevisses de toutes tailles, déjà cuites, c'est la spécialité du coin. Je m'en passe, trop difficile à manger.

11H20 : après plusieurs tunnels, de la forêt et des plantations de bananiers, septième arrêt, 10 minutes, à Andrambovato, une station forestière. La locomotive, motivée, se détache, va prendre un wagon de caillasses sur l'autre voie, revient, l'attache en tête de convoi et nous repartons, traversant trois petits tunnels.

11H38 : huitième arrêt, 7 minutes, dans la nature. Dois-je refiler du Smecta au conducteur ? Saura-t-il s'en servir ? Pas de papayes ici, que des bananes ? Ont-elles le même usage curatif ?

En fait, ils déchargent le wagon de ses pierres. Puis nous repartons... en marche arrière... il faut le vivre pour le croire !

11H53 : après avoir repassé les trois tunnels, nouvel arrêt de 12 minutes, le neuvième, à Andrambovato où la loco refait des manœuvres pour laisser ici le wagon désormais vide... jusqu'à la prochaine fois. Cela aurait été moins coûteux de laisser le reste du convoi ici en attendant, non ? La chiasse empêche-t-elle de réfléchir (moi je n'ai pas remarqué, heureusement, car ce serait assez chi...). 10 minutes plus tard, sur la droite, j'aperçois trop rapidement la jolie cascade de Mandriampotsy, au km 48.



Le train vers Andrambovato



A Lunilahy, au bord de la rivière Faraony

12H42 : dixième arrêt, 33 minutes, à Madoriano, au km 54. A cette allure là nous arriverons demain matin ! Heureusement qu'il y a plutôt une bonne ambiance dans le wagon ! Toutefois, le confort laisse à désirer, peu d'espace, pauvres jambes ! Sur le quai, j'ai le temps de me sustenter : un sandwich aux saucisses, bof ! Une fois fini, je me dis que je n'aurais pas dû ! Et encore, j'ai évité les boulettes de viande, trop risqué !

13H40 : onzième arrêt, 52 minutes, à Tolongoïna, au km 62. Chargement de bananes.

14H45 : douzième arrêt, 17 minutes, dans un village sans gare (lequel ?).

15H15 : à l'heure où nous devrions arriver, et alors que nous n'avons pas fait la moitié du parcours, treizième arrêt à Amboanjobe, 11 minutes, près d'une école dont les enfants sont pratiquement tous dehors : le passage du train est peut-être leur seul loisir ici. Bonne rigolade : afin de les filmer, Edouard fait jouer les enfants à « Un, deux, trois, soleil ! », et ça marche. Edouard, qui m'a montré des photos et vidéos qu'il a réalisées à Madagascar, se débrouille comme un as. Pour une fois, nous aurions aimé cet arrêt plus long...



Petit vendeur rieur, gare de Mahabako



Vendeuse de bananes, Tolongoïna



Homme, Amabalakely

15H45 : quatorzième arrêt, 42 minutes, à Manampatrana, au km 79. Ce bourg est à la moitié du parcours, plus de 7H pour l'atteindre ! Grosse averse rafraichissante. Je reste dans le wagon, bien sagement, à ma place.

16H48 : quinzième arrêt, 12 minutes, à Lunilahy, au bord de la rivière Faraony. La pluie s'est dissipée.

17H12 : seizième arrêt, à Ambinanirano, au km 92. Juste 3 minutes, un record !

17H30 : dix-septième arrêt, 30 minutes, à Mahabako, au km 99. C'est long, très long !

18H08 : dix-huitième arrêt, 6 minutes, à Apasimbola, au km 102. Toujours beaucoup de monde sur le quai, mais il fait nuit maintenant. Et le trajet n'a plus vraiment d'intérêt durant la nuit.

18H28 : dix-neuvième arrêt, 1H34, à Fenomby, au km 107. Gros chargement de bananes, mora mora (doucement, doucement. Non, je ne crois pas que ce soit une expression corse). Mais à quelle heure va-t-on arriver ?

20H30 : vingtième arrêt, 5 minutes, au milieu de nulle part, à Tanambao, sans gare.

20H45 : vingt et unième arrêt, 30 minutes, à Sahasinaka, au km 117. Beaucoup d'ambiance au départ, comme partout. Les enfants crient, mais où sont-ils ?



Petit vendeur, gare de Mahabako



Enfants au départ du train d'Lunilahy

Bon, vous ne vous êtes pas endormis après cette liste monotone ? Mais si ! Du coup, j'ai manqué les arrêts suivants : Anisaka (km 128), Mizilo (km 137), Ambila (km 146), Marofarihy (km 149). C'est là que je me réveille. Le train repart de Marofarihy à 22H40. C'était le vingt-cinquième et dernier arrêt avant l'arrivée à Manakara.

23H25 : nous sommes arrivés ! 16 heures pour parcourir 163 km, ça fait du 10 à l'heure, ça ? Fourbu.

Malgré l'insistance des pousses-pousses, je pars à pied avec Edouard et Sandrine, à la lampe de poche dans la rue noire, pour rejoindre en 15 minutes l'annexe de l'hôtel où j'ai réservé. Edouard va chercher les clés à l'hôtel principal et revient un quart d'heure plus tard. Ils crient en rentrant dans leur chambre : de gros cafards courent sur le sol et les murs. Pourtant l'endroit a l'air propre. Moi je n'en vois pas dans ma chambre, derrière. On m'avait averti au téléphone : à partir de 22H, pas d'électricité, pas d'eau (juste deux seaux), je me laverai demain matin. A minuit et quart, je dors.



Mercredi 22 : Levé à 6H30, j'ai à peu près récupéré. Ni l'électricité ni l'eau ne sont revenus. Ma chambre est vaste, correcte, assez lumineuse et donne sur une courette qu'un homme est en train de balayer. C'est calme. Je travaille.

A 7H30, j'entends le signal du train appelant au départ. Il devait partir à 6H30 ! Peu de touristes le prennent dans le sens du retour car, avec les retards, la partie la plus intéressante, avant Fianar, se fait la nuit.

L'électricité revient à 9H, mais pas l'eau. Tant pis, je me douche au seau, à l'eau froide. Je vais alors taper à la porte de mes amis : pas de réponse. Le gardien me dit qu'ils sont partis il y a plus d'une heure ! Définitivement ?

Je travaille jusqu'à 11H30 puis pars me balader en ville. C'est l'heure de sortie des classes : juste en face de mon hôtel, près de l'église, les élèves de l'école primaire catholique se précipitent dans la rue, tout de rose vêtus, garçons comme filles. Des pousses-pousses attendent certains d'entre eux.

Manakara, 50 à 60 000 habitants, me semble une ville calme, propre et paisible. C'est sympa de s'y balader, malgré la chaleur. Je m'y sens en parfaite sécurité.

Je poursuis jusqu'au marché, qui s'étend sur plusieurs rues. De là, je prends un pousse-pousse qui m'amène en 10 minutes devant la gare ferroviaire. Presque en Face, la boutique Orange où je reprends un forfait Internet d'une semaine. Comme il est 12H15, les deux employés ont rouvert la porte juste pour moi, merci.

Puis, un peu plus loin, je me rends au Kaméléon, un restaurant tenu par un Breton, Gregor, ancien du groupe Manau. Je discute un bon moment avec lui et déjeune d'une très bonne pizza.



Sortie d'école, Manakara



Canal des Pangalanes, Manakara

Je me promène ensuite vers le nord-est, franchit le canal des Pangalanes, flâne au bord de la plage, visite trois hôtels, passe le pont provisoire et arrive sur la presqu'île appelée Manakara-Be où se trouvent la plupart des bâtiments administratifs, souvent dans des maisons coloniales assez décrépies. Là aussi c'est bien agréable. Au bord de la plage de nombreuses femmes tiennent des stands de vente de noix de coco ; les cocotiers sont juste au-dessus.

Je retransverse le canal des Pangalanes un peu plus loin, cette fois par le « pont endommagé » qui n'est ouvert qu'aux piétons. En fait, toute une partie de ce pont s'est effondrée de plusieurs mètres et se trouve au raz de l'eau, c'est assez impressionnant. Quatre ouvriers, dont l'un armé d'un chalumeau, sont en train de le réparer. Un chalumeau là où il faudrait tout démolir et reconstruire ! Bon, peut-être qu'au 22^{ème} siècle...

Me revoici sur la terre ferme et je vais rendre visite à la patronne de mon hôtel. Elle est très gentille. Une chambre s'est libérée ici mais je préfère rester à l'annexe, qui me semble plus calme. Retour dans ma chambre, travail.

Edouard et Sandrine sont toujours là, comme prévu hier, et nous allons diner ensemble au restaurant de l'hôtel : platée de pâtes aux fruits de mer. Je profite ensuite de le Wifi rapide de l'hôtel jusqu'à 23H00, l'électricité est coupée au moment où j'arrive devant ma chambre. Où je travaille encore une bonne demi-heure avant de me coucher. A jour...

Au fait, j'ai appris hier par mon amie Patrice que Marc Ravalomanana, l'ancien président de Madagascar en exil en Afrique du Sud depuis qu'il a été renversé en 2009 et condamné par contumace aux travaux forcés, est revenu à Tana la semaine dernière et a été aussitôt arrêté. Renseignements pris, il est gardé dans le meilleur hôtel du pays, vers Nosy-Be.



Vendeuses de noix de coco, Manakara



Le pont endommagé, Manakara

Jeudi 23 : Les cocoricos du coq de la maison mitoyenne et le bruit sourd de la pluie me réveillent, bien trop tôt, vers 5H. La pluie ! Alors que je dois partir faire une balade en pirogue sur le canal des Pangalanes à 7H et passer la journée au Trou du Commissaire, un des très rares endroits où il est possible de se baigner aux environs de Manakara (ni rouleaux, ni courant, ni requins, dit mon Lonely Planet).

Pas d'eau, pas d'électricité, c'est habituel ! La pluie stoppe. Avant de partir, je fais mes adieux à Edouard et Sandrine qui rejoignent Mananjary en taxi-brousse aujourd'hui. Je ne les reverrai sans doute jamais. Belle rencontre : j'envie ces jeunes qui, déjà, à leur âge, font leur tour du monde durant 9 mois.

Puis je m'arrête au resto de l'hôtel où je prends mon petit-déjeuner avant de rejoindre le pont endommagé où j'ai rendez-vous. J'arrive avec un quart d'heure de retard. Rigobert (surnommé Riri), le guide, et ses 4 rameurs sont là avec la pirogue. Celle-ci est heureusement couverte par une bâche, car il se remet à pleuvoir.

Nous quittons le rivage à 7H20. Les pagayeurs sont jeunes et musclés, ils ont une belle cadence.

A 8H10, arrêt de 20 minutes au village de pêcheurs d'Ampasimandroro, que je visite. Vu le mauvais temps et la houle, très peu de pêcheurs sont sortis aujourd'hui ; ils profitent de réparer leurs filets. Les pirogues sont là, abandonnées sur le sable, côté océan Indien.

Riri me donne tout le long de la balade de bonnes informations, non sans humour. Notamment quand il me parle du pont endommagé et qu'il m'explique comment, en septembre 2012, celui-ci s'est écroulé : un camion de 18 tonnes a emprunté ce pont limité à 10 tonnes et, hop, la moitié de ce pont s'est écroulé. Le chauffeur a été indemne, seul un zébu a été tué.



Village, canal des Pangalanes, Manakara



Gamins en pirogue, canal des Pangalanes, Manakara

Comme à Mananjary, l'ethnie dominante dans cette région côtière est l'ethnie antaimoro (« Ceux du rivage »), d'origine austronésienne. Ce sont eux qui sont à l'origine du papier vu à Ambalavao.

Nous continuons notre descente, quelques rayons de soleil mais ce n'est pas ça. Le canal est large, bordé de prairies mais le plus souvent d'arbres : badamiers, arbres à pain, manguiers, arbres des voyageurs... ou de joncs et de typhonodorums (oreilles d'éléphant). Sur les bords, des nénuphars flottent.

Nous croisons plusieurs pirogues de pêche ou de transport de bois. Des gens, dans l'eau, pêchent à la moustiquaire. Tout à coup, les rameurs se mettent à chanter, très bien, pendant une quinzaine de minutes, l'un deux donnant le rythme sur un bidon en plastique, et nous arrivons. Il n'est que 9H30. Après quinze minutes de marche me voici au Trou du Commissaire. Pour être un trou, c'est un trou. Mais pas de trou physique ni de commissaire ! Juste l'hôtel-restaurant de la Vanille, une autre annexe de celui où je loge en ville. Ici, en dehors du personnel, je suis seul !

Le vent est violent mais il ne pleut plus. Sur la plage, je trouve un endroit abrité sous un arbre pour bouquiner. A midi, je déjeune au restaurant d'excellentes crevettes au poivre vert accompagnées de frites et de deux crêpes à la confiture.

Le vent se renforce, le ciel s'assombrit de nouveau, c'est un ouragan ! Et quelles vagues ! Impossible de se baigner...

Je décide de rentrer, il est 13H40, j'ai 8 km de piste à parcourir à pied. Pas facile à cause des rafales et pluie sur la fin. Quelques arrêts pour m'abriter. J'arrive dans ma chambre vers 17H. Quelle journée pourrie (mais je n'ai pas à me plaindre, c'est la première depuis le début de mon voyage) !

Muni de mon ordinateur, je rejoins presque aussitôt le restaurant de l'hôtel et travaille jusqu'à 21H, en attendant que l'on veuille bien me servir mon repas (beaucoup de monde ce soir, notamment un groupe d'une vingtaine d'Allemands très bruyants et un autre d'une douzaine de Français bien gais). Pas de viande, alors brochettes de poissons. Après avoir répondu à tout mon courrier électronique, je rejoins ma chambre, sous une petite pluie, vers 22H15. Fatigué.



Pêche à la moustiquaire, canal des Pangalanes



A Ampasimandro

Vendredi 24 : Oui, fatigué, je l'étais. Ce foutu coq a coco Ricorée dès 5H, ils ne peuvent pas le bouffer ? Je me rends néanmoins jusqu'à... 7H30 et j'ai du mal à me lever. Jambes lourdes. Didier, il faut tenir encore 13 jours !

Ciel gris, mais il ne pleut plus. Je vais déjeuner au restaurant de l'hôtel puis pars me balader. Le soleil est là, par intermittence. Bien que cela soit près, je prends un pousse-pousse jusqu'au pont endommagé : ça lui permet de gagner quelques sous tout en faisant du sport.

Je traverse le pont et me retrouve à Manakara-Be où je me balade jusqu'au sud de la piste qui longe l'immense plage de sable fin côté océan. C'est bien agréable de marcher sous les filaos. La piste aboutit à l'hôtel Antemoro, bungalows face à la plage (c'est là que je désirais loger, mais c'était complet). Ensuite, la plage devient merdique, au vrai sens du terme, servant de WC aux très nombreux riverains.

Là, je m'installe sur la terrasse d'une maison qui semble abandonnée et bouquine toute la matinée. Des collégiens viennent faire leur footing ici et tournent plusieurs fois autour de la maison. Leur prof de gym a du mal à suivre.

Alors que je repars vers le centre du quartier, je croise des écoliers en train de danser dans la rue. Marrants. Petite vidéo. Nombreuses églises dans ce coin : la catholique, la protestante, l'évangéliste et d'autres aux noms improbables, comme Apocalypse ou Winners Chapel International. La concurrence est rude lorsqu'il s'agit d'exploiter les pauvres !



Le bébé, Manakara



Plage et filaos, Manakara-Be

Je m'arrête déjeuner au restaurant La Belle Vue, qui a en effet une belle vue sur le pont endommagé et le canal des Pangalanes. Très bon steak de zébu, aux fines herbes, et frites pour trois fois rien (moins de 3 euros).

Puis je continue un peu vers le nord, petite averse et je me réfugie sur la terrasse couverte d'une autre maison abandonnée. Une heure plus tard, je retransverse le pont endommagé et prends un pousse-pousse jusqu'à ma chambre, à moins de 10 minutes à pied. Un pauvre petit vieux, pieds nus comme la plupart des tireurs, qui court comme un dératé, mais heureux lorsque je lui remets le double du prix demandé (0,30 euro).

Après avoir travaillé une heure dans ma chambre, je rejoins le restaurant pour une heure de Wifi. Je repasse dans ma chambre alors qu'il se remet à pleuvoir puis prends un pousse-pousse jusqu'au restaurant Le Kaméléon. Un orchestre malgache y interprète de nombreux morceaux, Gregor les accompagne souvent au violon électrique, mais le meneur du groupe, qui est aussi auteur-compositeur, chante bien trop haut et n'a pas de voix, ce qui gâche un peu, dommage. Je dîne de deux galettes bretonnes (pas très copieuses) et d'une délicieuse banane cuite au caramel. Quelques touristes et résidents sont présents, quelques Malgaches aussi. Gregor m'avait dit qu'à Manakara les résidents français n'étaient qu'une trentaine, auxquels il faut rajouter une vingtaine de Français venant vivre ici quelques mois de l'année.

Je ne m'attarde pas et retourne à pied dans ma chambre vers 22H. Pour me coucher une heure plus tard, lorsque l'électricité doit être coupée (elle ne le sera finalement qu'à minuit).



Footing de collégiens, Manakara-Be



Groupe malgache et Gregor au violon, Le Kaméléon

Samedi 25 : Le coq des voisins n'a plus la notion du temps, il chante dès 4H15. Et dire que la France a choisi cet animal stupide pour emblème ! Entre ça, les paroles guerrières et racistes de la Marseillaise et l'attitude de nombreux hommes politiques, on peut dire que nous sommes gâtés, en France !

Je finis par me lever à 5H30, prépare mes affaires et rejoins le restaurant de l'hôtel pour le petit-déjeuner. J'y discute un bon moment avec les sympathiques patrons. Un pousse-pousse, au tireur pieds nus comme ceux d'hier, m'amène jusqu'à la gare routière. Il est 7H20 et on m'annonce qu'un minibus partira à 9H30. J'en trouve un autre, avec une place à l'avant. C'est un Ford, dans un piteux état : les portes ferment mal, le plancher est troué à l'avant, les pneus sont bien usés. Assis sur une marche, je patiente à l'ombre d'une maison jusqu'au départ. Passent les coureurs d'un marathon, transpirant ; d'abord des hommes, puis des femmes. Quel courage par cette chaleur !

9H, nous y allons, le minibus est bien plein. Arrêt essence à la première station, arrêts bakchich un peu plus loin (police puis gendarmerie). La police veut voir mon passeport, c'est la première fois ; pas de problème, je suis à jour.

La route, plutôt bonne longe la voir ferrée et, après quelques km, la traverse.

Nombreux petits arrêts par la suite pour débarquer ou embarquer marchandises et passagers. Les paysages sont beaux mais, 50 km plus loin, vers Vohilava, tout est brûlé : que c'est triste, tous ces arbres du voyageur calcinés !



Petits danseurs de Manakara-Be, hier



Mon taxi-brousse, gare routière de Manakara

Vers 11H, traversée d'Analavory où se tient un marché. Une heure plus tard, pause-déjeuner de 30 minutes dans un hôtel d'Irondro, au croisement des routes de Mananjary et Fianarantsoa : riz (avec cailloux) et poulet sauce. Bof (mais qu'espérer pour moins d'un euro ?).

La femme assise à côté de moi dans le minibus m'offre une banane (que j'ai quémandée). Les bananes sont vraiment très bon marché, on peut en avoir ici une quarantaine pour un euro.

A 12 km de Mananjary, grand bruit, inquiétant : c'est le pneu avant droit, sous moi, qui est en train de perdre sa bande de roulement. Mais le chauffeur continue, un peu moins vite. Clac clac clac, je peux voir ça par le trou du plancher. Alors que nous sommes pleins à rebord, nous embarquons même d'autres passagers ! Inconscience malgache ! Et les petits billets de banque ont le pouvoir de rendre aveugle la police et la gendarmerie sur la route !

14H20 : après avoir franchi plusieurs rivières et le canal des Pangalanes, Mananjary, vivant ! Chargé comme une mule, je rejoins à pied mon hôtel, à un quart d'heure. Beaucoup d'animation dans la rue. C'est l'heure de l'Antsa, lorsque les femmes, pieds nus et à petits pas cadencés, tournent en chantant autour de leur Tranobe (la maison sacrée, j'ai déjà parlé de tout cela, le Sambatra, il y a quinze jours).



Forêt d'arbres du voyageur calcinée, vers Vohilava



Les bananes, route d'Irondro

Arrivé à l'hôtel, le Casse-croûte, j'ai une mauvaise surprise : ma chambre n'est pas libérée, une femme malade, paraît-il, doit prolonger son séjour. Malade ? Allez, hop, à l'hôpital... Après une longue discussion, une solution est finalement trouvée, la malade déménage dans une maison privée (où elle sera mieux) et j'obtiens ma chambre au bout de plus de deux heures. En attendant, dépité, je travaille sur mon ordi à la réception.

Et quelle déception en voyant ma chambre, que je n'avais pas pu visiter la dernière fois car elle était occupée ! Toute petite (mais avec un grand lit, une table, une chaise, une télé minuscule et un ventilateur), plutôt sale (alors que l'hôtel a ouvert cette année), des WC sans siège dont la chasse ne marche pas, pas de moustiquaire (ça promet). Elle donne de plus sur la rue extrêmement bruyante, d'autant plus qu'au-dessus de la fenêtre se trouvent des ouvertures que l'on ne peut fermer. Mais, en période de fête, je n'avais trouvé que ça.

Deux bonnes nouvelles toutefois : il n'y aurait plus de délestage d'électricité depuis deux jours et le patron vient juste d'installer le Wifi au restaurant (mais ça marche mal et encore moins dans ma chambre) !

Je m'aperçois un peu plus tard que tous les égouts de l'hôtel se déversent dans le canal des Pangalanes, juste derrière. Les femmes de ménage y jettent aussi les poubelles. C'est dégueulasse.

Quelle chaleur ! 31° et temps lourd, orageux. Travail dans ma chambre puis au restaurant jusqu'à 20H, resto où je dine médiocrement : toute petite viande et part misérable de frites. En plus, le service est totalement nul.

Retour dans ma chambre. Quel bruit ! Mais comment vais-je faire ? Et je suis là pour huit jours ! Complètement démoralisé et vraiment fatigué ce soir. Je me couche vers 23H, il faut que je dorme, il faut que je dorme... Boules Quiès en cire, les vrais. Mais, malgré ça, le bruit, les cris, les klaxons. Il faut que je dorme...



Pneu de mon taxi-brousse à l'arrivée à Mananjary



Cérémonie d'Antsa, Mananjary

Dimanche 26 : J'ai dormi, comme j'ai pu. Pas assez. Le jour est là, il est 5H, Mananjary s'éveille, il est 5H, j'ai encore sommeil. Je sais que je ne me rendormirai pas, je me lève et pars me balader sur la plage, en remontant vers le nord. Un peu gêné quand même. Forêt de culs, comme plantés sur le sable. Des hommes, des femmes, des enfants (des chiens même). Le froc baissé, le pagne relevé, tournés vers la mer, ou non. En rangs d'oignons, à déposer leur crottes sur la rive insalubre, sur la rive qui pue. Après tout, tous les culs se ressemblent. Un petit rinçage dans la mer et hop, on se rhabille. Spectacle fascinant. Toute la poésie du monde est là...

« L'océan fougueux de ses grands yeux curieux
Regarde face à lui ces ombres accroupies.

Est-ce un petit caca ? Ou est-ce un grand pipi ?

Qu'importe ! Pourvu que cela rende heureux ! » (Reins beaux de l'air !)

Entre la plage et la rue principale goudronnée aux maisons de ciments s'étend tout un quartier misérable, construit de cases déglinguées, tôles ondulées, bois et roseaux, toits de chaume. Des milliers de familles vivent là, sans eau, sans toilette. Des tireurs de pousse-pousse, des pêcheurs, des vendeurs au jour le jour. Ceci explique cela.

Je pousse (façon de dire) plus loin, jusqu'à l'aéroport, à 2 km peut-être, là où la plage redevient propre, déserte et agréable. Le ciel est bien couvert, quelques rayons de soleil passagers. Je bouquine sous un filao puis reviens à l'hôtel mi à pied, mi en pousse-pousse. Petit-déjeuner puis séjour dans ma chambre, fort inspiré comme vous l'avez vu.



Quartier vers la plage, Mananjary



Vue depuis ma chambre, Mananjary

Je travaille le reste de la matinée. Déjeuner sur place. Puis je repars me balader. Des jeunes pêchent derrière l'hôtel, sur le canal des Pangalanes. Dans la rue des groupes de Tranobe avancent en chantant et vont rendre visite à d'autres groupes. Des centaines de femmes, précédés d'hommes armés de bâtons, c'est impressionnant et beau.

Près de la plage, grosse fête foraine. Comme chez nous, mais sans les mêmes moyens : la petite « Grand roue » et le manège fonctionnent à l'huile de coude. Stands de bouffe et stands genre kermesse : loto, jeux des anneaux, pyramide de boîtes de conserve à abattre, etc... Mais aussi de jeux de dés et d'argent, où les sommes mises sont ridicules. Un combat de coqs se déroule, j'y assiste une demi-heure au moins puis me lasse, c'est trop long (les coqs n'étant pas armés). Plus loin, un enfant fait voler un joli cerf-volant. Une jeune fille se balade avec un petit lémurien de compagnie sur son épaule, c'est mignon.

Je passe aux Jardins de la Mer, dire bonjour à Roseline. Elle a un bungalow libre pour demain et après-demain soir mais, après réflexion, je refuse : je ne peux pas déménager tous les deux jours et je me suis engagé vis-à-vis du Casse-croûte. Balade sur la plage entre mer et lagune (où se baignent des enfants) et lecture.

Un grand concert doit avoir lieu ce soir. Le ciel se couvre de gros nuages noirs, quelques gouttes, tonnerre et nombreux éclairs. J'arrive à l'hôtel avant la grosse pluie. Travail dans ma chambre puis au restaurant où je dine mal. Au lit à 21H30.



Rituel de visite entre Tranobes, Mananjary



Combat de coqs, Mananjary

Lundi 27 : Bonne nuit. Je pars me balader à 5H15. J'évite la plage et les toilettes publiques mais me rends par la route au même endroit qu'hier matin, sur la plage devant l'aéroport. Le ciel est gris, les nuages avancent vite, poussés par le vent, et il ne fait pas très chaud (20°). Je bouquine là toute la matinée puis, après un peu de marche, prends un pousse-pousse pour me rendre jusqu'au restaurant Le Patio où je déjeune moyennement.

Petit tour à la kermesse l'après-midi, peu d'animation, mais c'est sympa à voir. Je joue même (et gagne !) à la roulette. Rentré à l'hôtel, je ne suis pas très content : une soirée y sera donnée ce soir jusqu'à minuit, patronnée par une marque d'alcool. Le podium est monté à quelques mètres de ma chambre.

Vu le monde qu'il risque d'y avoir plus tard, je descends au restaurant dès 18H30 travailler et commander des spaghettis à la bolognaise. Une demi-heure après on vient m'avertir qu'il n'y en a pas ! Service déplorable dans ce restaurant, mais pas trop le choix. Je commande alors des pâtes chinoises, que j'obtiens de suite ! C'est plutôt bon, avec viande et poulet. Dehors il pleut et l'orchestre a commencé à jouer, la sono est très forte. Je préférerais mes soirées au bord du feu de camp sur la Tsiribihina ! 20H30, je vais me coucher. Et m'endors malgré le vacarme !



Grand roue, Mananjary



Ananas rouge de la région



Femme, Mananjary

Pas grand-chose, donc, à dire aujourd'hui ; alors je vais parler du Sambatra qui est, comme je l'avais déjà dit, la fête de circoncision collective qui se déroule tous les sept ans chez les Antambahoakas durant un mois (la prochaine aura lieu en 2021). Elle permet aux garçons (plus d'un millier) de devenir des hommes au sein de leur communauté. Durant un mois, un rituel est observé dont vous avez déjà eu des échos dans mon récit (aujourd'hui débute la Semaine Sacrée) :

- pratiquement tous les jours à 5H et à 17H, sauf le jeudi, les Mirarys, chants scandés des femmes autour des maisons sacrées des Tranobes, clans des douze Ampanjakas (rois).
- depuis une semaine, comme hier, les rituels de visite et de salutations entre Tranobe.
- ce matin a eu lieu la cueillette par les femmes de Rambo, un genre de jonc aquatique qui servira confectionner des nattes pour la cérémonie. Je n'y suis pas allé, aucun intérêt.
- cette nuit, à partir de 2H, des hommes sélectionnés iront chercher l'arbre sacré (Ramiavogna) et d'autres plantes dans un endroit tenu secret. Je parlerai de la suite au jour le jour...



Roulette, Mananjary



Manège, Mananjary

Mardi 28 : C'est curieux, quelquefois, les choses ! Comment ai-je pu passer une si bonne nuit ? Réveillé brièvement trois fois : à 23H50, la musique s'était arrêtée mais les gens faisaient toujours la fête en-dessous : à 3H, il pleuvait sec ; à 4H30, plus sommeil, je bouquine. Il pleut toujours et la température a encore chuté (moins de 20°). Lecture, puis petit-déjeuner à 8H30 (j'ai fait ouvrir le resto pour moi, il n'ouvre normalement qu'à 9H, un vrai foutoir.

J'ai emprunté au resto un programme de la Semaine Sacrée (lundi 27 au vendredi 31 octobre) pour compléter mes informations. Où Jean-Maurice Razafimazava (« le vrai poète » ???) a écrit (résumé) :

« Le Sambatra Antambahoaka est un rite traditionnellement célébré à Mananjary tous les 7 ans pendant l'année de Venus appelée aussi année vendredi. Il a comme base fondamentale la circoncision de tous les petits garçons comme les Juifs. Plus exactement, ces hébreux métissés à Medina en Arabie Saoudite avaient émigré sur toutes les côtes de Madagascar pour s'y implanter après les Vazimbas et les Austronésiens de l'Indonésie et de la Malaisie.

Le Sambatra est un grand tableau vivant se réalisant obligatoirement pendant 4 semaines successives et représentant le Magnenatra, le défilé ou l'exode pour l'embarquement dans les 15 bateaux alliés pour quitter Medina vers Madagascar. »

La devise de ce peuple est « Atody ny vato, ravimborondra ny fantsy ». Bon, je suis sympa, je vous traduis : « Les pierres sont considérées comme des œufs et les ronces-épines comme des herbes potagères ». Ce qui veut dire en clair : « Rien ne nous empêche ». Belle devise, non ?



Pirogues chargées du Ramiavogna, Mananjary



Accueil du Ramiavogna, Mananjary

En fin de matinée, alors que la pluie s'est arrêtée, les pirogues transportant les hommes partis vers 2H du matin reviennent sur le canal des Pangalanes avec les arbres sacrés (Ramiavogna). Une foule les attend en chantant, super ambiance. Je patiente pour voir les dernières, du Tranobe le plus ancien. A leur arrivée, deux petites pirogues font plusieurs tours autour de la pirogue principale avant de débarquer. Les hommes portent l'arbre au-dessus de leur tête et je suis la foule jusqu'à la maison sacrée. Là, en portant toujours l'arbre, ils tournent autour alors que les femmes chantent. Puis l'arbre sacré est attaché au fronton du Tranobe.

Je vais ensuite déjeuner chez Pierre-Jean (patron belge du Patio) où je rencontre de nouveau Pierrot Men avec qui j'ai échangé quelques mots hier. Il n'y a pas énormément de touristes durant cette fête, quelques dizaines tout au plus, ce qui est bien. J'ai fait la connaissance de quelques-uns. Puis balade à la fête foraine, qui tourne au ralenti, et au marché.

Après 16H, Mirary autour des Tranobe. Les femmes sont maintenant armées de fagots de Rambo et scandent leur chant en avançant à petits pas. Je rentre ensuite à l'hôtel. Devant se déroule un petit combat de coqs : un homme veut voir le coq se battre avant de l'acheter (d'après ce que j'ai vu, dans les 8 euros, mais ça ne me paraît pas cher).

Je travaille dans ma chambre (entre autres, j'ai commencé ma lettre de renseignements et modifications pour le prochain Lonely Planet Madagascar, c'est du boulot), puis au restaurant pour le Wifi en attendant mon demi-poulet grillé/frites commandé pour 19H et qui n'arrive qu'une demi-heure plus tard. Bon plat, pour une fois, et copieux !

Je peux me coucher dès 21H30, alors j'en profite...



Ramiavogna autour d'un Tranobe, Mananjary



Mirary avec fagots de Rambo, Mananjary

Mercredi 29 : Bonne nuit. Il fait un temps superbe, alors dès 5H15 je sors m'acheter un sandwich pour le petit-déjeuner et vais me balader vers l'aéroport. Là, sur la plage, je m'installe pour bouquiner toute la matinée. Heureusement des lataniers me font de l'ombre car le soleil tape ; à 10H, il est impossible de marcher pieds nus sur le sable brûlant !

Retour en ville vers midi pour les festivités.

Sur le toit de chaque Tranobe, des hommes sont en train de poser les colombes de bois qu'ils ont sculptées ce matin (et quelquefois peintes) ; colombe, signe d'amour et de fidélité. Un peu plus tard arrivent par le canal des Pangalanes les enfants guerriers, symbole de force, qui sont alors portés en procession et en liesse jusqu'à leur Tranobe respectif. La foule chante pour l'accueillir.

Je rencontre Michel, du nord de la France, et son beau-frère malgache qui lui sert de guide. Nous sympathisons et allons déjeuner ensemble au Patio.

Là, Pierre-Jean, le patron, m'apprend une bonne nouvelle : il m'a trouvé une voiture pour remonter vers Tana. Je m'explique : lundi, je me suis rendu à la gare routière réserver une place de taxi-brousse pour la capitale samedi ou dimanche mais, avec la fin du Sambatra, tout était complet. Je lui en avais parlé, il a donc demandé autour de lui au restaurant et à l'hôtel, et voilà. Il me présente la dame française qui, avec son mari, pourra me prendre jusqu'à Antsirabe dans leur petite Citroën Picasso louée et conduite par un chauffeur. Départ prévu samedi à 6H30. Génial !



L'enfant guerrier, Mananjary



Danse des couronnes des petits rois et des nattes

Rougail de saucisses de zébu et riz, bof. Le patron nous offre un digestif au gingembre. Dans la rue, ensuite, je ne suis pas sûr de marcher bien droit.

Retour devant un Tranobe : des femmes dansent autour des maisons sacrées en agitant les nattes fabriquées dans la matinée avec le Rambo cueilli lundi et des bérêts rouges liserés de blanc représentant les couronnes des petits rois (on appelle ainsi les enfants à circoncire).

Puis, sur la plage, vers 16H30, ont lieu les combats : des hommes munis de petits boucliers invectivent un groupe de guerriers au loin. Ces derniers, nombreux, le visage peint et armés de lances, arrivent en courant et hurlant. Ils lancent alors leurs lances (des roseaux) sur les premiers. D'après ce que m'avait dit le Dr Prosper, ces combats (un par Tranobe) représentent la bataille de leurs ancêtres juifs contre les musulmans à Médine. Beau spectacle en tout cas.

Je rentre ensuite dans ma chambre, fatigué par le soleil et la chaleur (plus de 30°). J'ai bu plus de 5 litres d'eau depuis ce matin ! Travail sur mes vidéos, photos et texte de la journée jusqu'à 20H.

Puis, au restaurant, comme tous les soirs, pas grand-chose à manger : grande carte, mais seulement deux plats disponibles ! Pâtes chinoises, de nouveau...

Un vent frais s'est levé, ça rafraîchit l'air, ce n'est pas plus mal. Mais quel courant d'air dans le restaurant. Le Wifi marche encore plus mal que d'habitude.

A 21H30, je dors déjà.



Les guerriers, Mananjary



Les guerriers, Mananjary

Jeudi 30 : Levé à 4H15, encore de la musique dehors. Je continue mon courrier pour Lonely Planet.

Le jour se lève, il fait beau, quelques nuages à l'horizon. A 5H15, je m'achète un casse-croûte dans la rue et pars à pied jusqu'à l'aéroport. Comme hier, plage et lecture toute la matinée. Trois jeunes, un type et deux filles, sont venus s'installer à 20 mètres de moi, à moitié bourrés, et m'ont cassé les oreilles. Il y a 2 000 km de plage çà l'est de Madagascar, pratiquement personne dessus et ces trois-là sont venus se foutre là !

Pousse-pousse pour l'hôtel vers 13H, peu après autre pousse-pousse pour La route des épices, un restaurant près du canal. J'y déjeune plutôt bien. Bonne glace au caramel.

Puis balade jusqu'à la lagune où enfants et adultes se baignent. Discussion avec un père de famille : ses trois jeunes fils vont participer à la fête de la circoncision demain. Pourtant ils sont déjà circoncis ! Parce que, me dit-il, la plupart des familles préfèrent la circoncision américaine, qui ne saigne pas et cicatrise vite, sans risque. De plus, à la fête, les officiants sont souvent ivres ; qu'ils n'en coupent pas trop ! Alors, pour la plupart, la cérémonie de demain sera un simulacre, mais nécessaire pour rentrer dans le clan.



Canal des Pangalanes, Mananjary



Au lagon, Mananjary

Pas de programme de Sambatra aujourd'hui, seulement des spectacles divers proposés aux habitants.

Je retourne à la Route des épices où, avec une heure de retard, un petit spectacle de danses et de chants est donné au profit de la restauration du bâtiment de l'Alliance Française. Vu que nous ne sommes qu'une vingtaine, à 0,50 € la place, ils ne vont pas restaurer grand-chose ! Le spectacle est sympa, j'y reste 40 minutes et y rencontre un couple avec leur gamine qui avait voyagé avec moi dans le train.

Au centre, où une course organisée de scooters attire énormément de monde. Du coup, à côté, plus grand monde à la kermesse. En plus les porte-monnaie doivent être vides !

Pousse-pousse pour l'hôtel à la tombée de la nuit. Travail (pas grand-chose). Un orchestre joue sous ma chambre, encore une soirée très bruyante en perspective. Mais je commence à avoir l'habitude...

Au restaurant, bonne pizza puis Wifi qui fonctionne par intermittence. L'orchestre me casse la tête, il joue plutôt bien mais chante faux. Dès 20H30 je me réfugie dans ma chambre, couché une heure plus tard.



Spectacle Alliance Française, Mananjary



Vendredi 31 : A minuit, des hommes préalablement désignés partent à l'embouchure du fleuve Mananjary (vers ce que j'appelle la lagune) chercher de l'eau lustrale (eau sacrée). Ils en reviennent vers 2H. D'autres partent alors à la cueillette de Volohatra, des tronçons de bambou qui serviront de récipient pour boire durant la « longue traversée ».

Moi, évidemment, je reste couché durant ce temps... Ce que je sais, c'est que l'orchestre sous ma chambre jouait toujours à 1H du matin et que, dans les bars, la musique ne s'est pas arrêtée de toute la nuit.

Je me lève à 4H25 et pars presque aussitôt rejoindre les Tranobes. Beaucoup de monde près du canal, je m'y rends. On commence l'abattage de taureaux pour la fête, de bien belles bêtes. Travail d'artiste, de vrais bouchers. Pendant ce temps, à quelques mètres, des femmes se lavent le cul sans pudeur aucune. Photos (des taureaux, pas des femmes). Certains taureaux sont conduits aux Tranobés pour y être abattus. Costauds, ils ne se laissent pas faire. Des hommes doivent les tirer, les pousser, attention aux ruades ! Œil inquiet des enfants. Sur le lieu prévu, il faut ensuite réussir à leur attacher les pieds, ce n'est pas une sinécure. Puis les longs couteaux commencent leur travail. J'aperçois un roi, tout de rouge vêtu, jambes et pieds nus, bonnet rouge sur la tête. On le croirait tombé du lit. Des femmes se tressent les cheveux entre elles, mettent leur lamba traditionnel, bref se préparent pour la fête (la cérémonie de circoncision a toujours lieu un vendredi, jour considéré comme faste). Pendant ce temps, le soleil se lève, dans un magnifique ciel jaune orangé. Zut, j'ai oublié mon programme des festivités sur ma table, je dois retourner dans ma chambre. Il est 6H30.



Le taureau refuse d'avancer, Mananjary



Abattage d'un taureau, Mananjary

Je quitte ma chambre deux heures plus tard. Il fait un temps superbe. Les guerriers reviennent de leur cueillette de Volohatra, par groupe de Tranobe, en chantant. Ils traversent le canal puis marchent sur la plage. La face peinte, ils portent leurs tronçons de bambous, remplis d'alcool, dans le dos, et à la main des lances. Lorsqu'ils arrivent près des Tranobe, ils affrontent les gardiens du lieu, beaucoup moins nombreux (c'est le Torasintogna ou réel affrontement). Des lances (en herbe) fusent de tous côtés. Dans le très nombreux public, c'est la panique, et les mouvements de foule m'effrayent toujours. Mais tout se passe bien a priori.

Quant aux femmes, elles ne chôment pas : elles continuent à tisser des tresses.

Après ces événements, je reste une heure sur la plage où beaucoup d'enfants se baignent. Puis je me rends au patio pour déjeuner, mais les cuisinières n'étant pas venues, cela se révèle impossible. Mais j'apprends par les personnes avec qui je devais remonter dans le nord demain qu'ils remettent ça à dimanche. Cela ne m'arrange pas, mais je ne crois pas trouver d'autres solutions d'ici là (je n'en trouverai pas).

Je vais alors déjeuner à la Route des épices, crevettes et riz épicé, très bon, et boules de glace au caramel en dessert.



Affrontement des guerriers, Mananjary



Vers 13H30 commence le Magnenatra (ou longue traversée dans le désert) : de tous les Tranobe des groupes importants de personnes rejoignent la plage et marchent le long de l'océan vers le sud, en direction de l'embouchure du fleuve Mananjary (ce que j'appelais la lagune). Ce sont les familles et les amis des jeunes garçons à circoncire. Les femmes sont en général bien habillées et l'ensemble est très coloré. Ces enfants, qui ont une robe et un béret rouges, sont portés au dos par l'un de leurs oncles. Au début de chaque groupe, le roi qui porte sur la tête le récipient qui servira à mettre l'eau

sacrée. De temps en temps les groupes s'arrêtent et s'assoient pour se reposer. Puis, en chantant, ils reprennent leur marche sur le sable (l'exode des juifs ?).

La procession s'étend sur des kilomètres et rassemble des milliers de personnes et des dizaines de milliers de spectateurs (je pense qu'il y a plus de 40 000 personnes présentes). C'est gigantesque, c'est magnifique, j'en ai les larmes aux yeux. Même si je suis contre la circoncision systématique (et surtout sans l'avis de l'enfant), je trouve que cette fête d'accompagnement donne aux enfants un signal d'amour intense.



Magnenatra ou longue traversée dans le désert



Enfants à circoncire durant le Magnenatra

Vers 15H30, ces milliers de personnes se retrouvent toutes rassemblées sur la plage entre canal et océan. C'est noir de monde ! Impressionnant ! Les enfants y sont lavés. Puis c'est le reflux et chaque famille rejoint son Tranobe. Les rues de Mananjary sont envahies ! Je me réfugie une demi-heure aux Jardins de la mer où je discute avec Jean-François, un baroudeur plus âgé que moi qui vit la plupart du temps à Madagascar avec une Malgache de vingt ans. Il m'accompagne ensuite en voiture jusqu'au Tranobe de sa compagne où on ne le laisse malheureusement pas rentrer. Il me raconte aussi comment le patronne française d'un hôtel de la ville est devenue mère presque malgré elle : un jour, elle a trouvé une petite fille bébé abandonnée devant chez elle avec un papier lui demandant d'en prendre soin. Une jumelle... Pour comprendre, il faut savoir que chez les Antambahoakas, comme chez d'autres ethnies malagasy, un fady (tabou ancestral) interdit d'élever des jumeaux. Cela provoque le meurtre ou l'abandon d'un des deux nouveau-nés. Cette pratique est souvent dénoncée par les instances nationales et internationales, mais la coutume est fortement ancrée...

Les circoncisions (ou parodie de circoncision car la plupart des enfants sont déjà circoncis, je l'ai déjà dit) ont déjà commencé. Devant la porte du Tranobe un homme, une liste à la main, appelle au fur et à mesure les enfants concernés et leur parrain. L'enfant est d'abord placé sur la tête d'un taureau sacrifié puis, s'il y a opération, il ne doit pas verser une larme afin de ne pas offenser les dieux. A l'issue des rituels, il reçoit la bénédiction de son roi. Il rentre alors dans le monde des adultes, est adopté par la tribu et est intégré dans son Tranobe. Et demain ce sera la fête en famille.

Quant à moi, je rentre à l'hôtel à la nuit, vers 18H15. J'y dine un peu plus tard et discute avec un couple de Français à la retraite qui font le tour de l'île en moto durant six mois. Travail jusqu'à 22H45, malgré le sommeil.



Retour des guerriers, Mananjary



Un roi, durant le Magnenatra



Enfant à circoncir durant le Magnenatra

Samedi 1 novembre : Nuit correcte, mais toujours de la musique partout. A 5H, la rue est déjà très fréquentée. Les gens vivent avec le jour, c'est normal. Et c'est l'heure où les personnes dans le besoin se rendent à la plage. Eh bien, moi aussi, je me rends à la plage. Pas avec eux, bien sûr, mais toujours vers l'aéroport, là où c'est propre. Je bouquine jusqu'à 11H sous les lataniers. Sur le chemin du retour je discute avec deux jeunes, 23 et 17 ans, qui parlent le français impeccablement (c'est assez rare). Etudiants, ils sont venus de Fianarantsoa pour le Sambatra auquel ils assistaient pour la première fois. Le plus vieux a une licence en environnement. L'environnement ! Madagascar en a bien besoin !

Pousse-pousse jusqu'à mon hôtel où je récupère mon sac, pousse-pousse jusqu'au Patio où Pierre-Jean m'a dit hier qu'il aurait plusieurs chambres disponibles. Il m'annonce qu'il les a toutes louées ce matin. Zut et rezut ! Cependant mon passage dans la voiture des touristes est confirmé pour demain matin, c'est déjà ça.

Déjeuner au Patio de thon rouge et riz. Je profite aussi de leur Wifi qui marche bien, quoiqu'assez lent.



Hier soir à la lagune/embouchure du fleuve, Mananjary



Sur le canal des Pangalanes, Mananjary

Le Sambatra se termine : toute la journée on fait la fête chez les Lahianaka (pères des garçons nouvellement circoncis) qui doivent offrir à boire aux amis et voisins. Un festin au Tranobe, avec au menu la tête du zébu sacrifié, clôturera ce long mois de fête. Il leur faudra sept ans pour remettre ça !

Je rejoins à pied les Jardins de la mer et Roseline me donne le même bungalow qu'il y a trois semaines, tout au bout, celui que je voulais. Mais un véhicule est garé juste devant et des gens, allongés dans l'herbe, boivent en écoutant de la musique. Moi qui comptais me reposer ! Je leur demande de se mettre ailleurs, mais ils ne bougent pas. J'en parle à Roseline, puis pars me balader sur la plage, très calme aujourd'hui.

Petit tour au marché pour m'acheter une recharge téléphonique et de l'eau. Sur la place, des jeunes jouent à la pétanque. Quant à la kermesse, il ne reste plus beaucoup de stands. Mais un combat de coq a lieu.

Lorsque je reviens au bungalow, vers 17H, les ivrognes sont toujours là. Excédé, je décide de partir et, mon sac sur le dos, je vais voir Roseline. Elle se décide alors à aller voir ces gens qui promettent de s'en aller. Pendant ce temps la nuit est tombée et je profite de la Wifi du restaurant en attendant mon repas, une espèce de cassoulet bien trop cuit mais tout de même mangeable. Après quoi, je récupère le bungalow pour la nuit et me couche avant 22H.



Panneau, Mananjary



Combat de coqs, Mananjary



Adolescent, Mananjary

Dimanche 2 : Réveillé dès 4H, je prépare mes affaires. J'espère que le couple de touristes qui doit m'emmener avec eux jusqu'à Antsirabe n'a pas changé d'avis ; autrement je serai dans la m....

Au lever du jour, petit tour sur la plage jusqu'à l'embouchure du fleuve Mananjary, que je n'avais pas encore vue. Des pirogues traversent l'embouchure avec des passagers. Des femmes, les seins nus (Dieu qu'elles sont belles !), pêchent à la moustiquaire de minuscules poissons de friture. Un homme fait son jogging (c'est peut-être un tireur de pousse-pousse qui s'échauffe !). Des femmes lavent déjà leur linge. Temps magnifique et beau lever de soleil.

Je rejoins le Patio à 6H : le restaurant devait ouvrir pour le petit-déjeuner, mais... Le couple est là, nous nous installons dans la Citroën Xsara Picasso, Eliane devant, Christian derrière elle et moi derrière le chauffeur, mon sac à dos me séparant de Christian (la malle étant remplie). Pas beaucoup de place pour les jambes, mais ça ira.

A 6H25 nous sommes partis ! Nous discutons pas mal durant le trajet, ils sont un peu plus âgés que moi, Bourguignons (ça s'entendait) et, que le monde est petit ! ils connaissaient ma famille maternelle, surtout les frères de ma mère !

La route, que je connais déjà, est bonne mais serpente beaucoup. Beaux paysages. A 7H45, nous sommes déjà à Ivondro. Petit arrêt histoire d'acheter quelques trucs à grignoter.

A 9H30 nous voilà à Ranomafana, autre arrêt rapide. Nous avons mis 3H là où il m'avait fallu 5H en taxi-brousse !

Plus loin, un gros camion s'est renversé sur le bord de la route. Ça arrive ! Beaucoup de chauffeurs ici ont l'habitude de téléphoner en conduisant ! (ce qui n'arrive heureusement jamais en France. Les Français sont sensés)



A Mananjary, plus calme



A Mananjary

Et la route tournoie toujours, jusqu'à la nationale 7 que nous prenons vers le nord. Pas mal de nids de poule.

Nous arrivons à Ambositra à 13H30, notre chauffeur conduit bien. C'est ici que j'avais quitté mes amis Nomade. Un quart d'heure d'arrêt pour se dégourdir les jambes et acheter quelques babioles à grignoter.

Toujours vers le nord, je ne connais pas la route, bordée de rizières et de plantations maraichères. Le ciel s'est bien couvert depuis notre départ, le climat des hauts-plateaux est plus frais que celui de la côte.

Une heure plus tard, c'est la panne ! Le chauffeur bataille durant presque une heure et doit démonter le filtre à essence, encrassé, qui est en plus très mal placé, sous la voiture. Je vois passer quelques 4x4 de vazahas à moitié vide, ils vont peut-être à Tana et me prendraient sans doute si je faisais du stop. Mais je ne peux tout de même pas laisser mes amis là ! 15H25, c'est réparé, nous repartons...

Un peu avant 17H, mes nouveaux amis me déposent au Trianon Hotel, juste au moment où il se met à pleuvoir ; je les remercie chaleureusement ainsi que le chauffeur. J'ai choisi cet hôtel parce qu'il a des chambres single et le Wifi. J'ai de la chance, il reste une chambre, mais elle est toute petite et sans fenêtre, avec salle de bain. Pas le choix, je reste là, ce n'est après tout que pour la nuit. Mais le Wifi marche très mal, coupe tout le temps, une galère. Si j'aurais su, j'aurais pas v'nu, je serais allé dans un hôtel moins cher !

Grosse pluie, éclairs et tonnerre. Resto de l'hôtel : un T-bone de zébu. Quelle déception ! Couché avant 22H.



Marché aux légumes, Mananjary



Vieille bâtisse, Mananjary

Lundi 3 : Reposé, je me lève à 4H30, me prépare et m'en vais 45 minutes plus tard. Pousse-pousse jusqu'à la gare routière, un peu loin. Il fait très beau mais frais, Antsirabe est à 1500 m d'altitude.

Je laisse partir un premier taxi-brousse, pas de place devant. Un autre, où je prends une place à l'avant, m'affirme partir dans 20 minutes, à 6H. Je ne le crois qu'à moitié, à Madagascar il n'y a pas plus menteur qu'un chauffeur (les arracheurs de dents ? je ne sais pas...). Il se remplit petit à petit et le minibus part à ... 6H35 ! Heureusement, j'ai de la lecture.

A part le traditionnel arrêt à la station d'essence et ceux générés par les barrages de police et gendarmerie à la recherche de bakchich, nous roulons bien. La route est bonne, assez peu de trous. 167 km à parcourir jusqu'à la capitale. Les paysages sont sublimes, surtout vers Antanifotsy : tous ces dégradés de verts et d'ocre (que les photos rendent mal, je ne suis pas doué). Comme hier, rizières et cultures maraichères.

Accident : un minibus a percuté une charrette à zébus chargée de pierre. Cette dernière est retournée, les zébus ne sont plus là. Quant au véhicule il a tout l'avant enfoncé et les passagers sont sur le bord de la route. Je ne vois pas de blessé. Il faut dire que les chars à zébus deviennent de plus en plus nombreux et nous ralentissent pas mal. Beaucoup de cyclistes aussi. Et des piétons, évidemment...

8H30 : nous arrivons à Ambatolampy, à 68 km de Tana : c'est ce bourg où nous avons visité à l'aller, avec Nomade, les fabriques d'ustensiles en aluminium. Arrêt de dix minutes dans un village 17 km plus loin ; de nombreux enfants proposent aux voyageurs des morceaux de poulet, beignets de toutes sortes, tranches d'ananas etc...



Vers Tanifotsy



Vers Tanifotsy

Nous approchons d'Antananarivo et la circulation se fait plus dense. A l'entrée de la ville, c'est bien encombré. A 10H15, le minibus dépose enfin ses passagers à la gare routière sud. J'espérais arriver au moins une heure plus tôt afin d'aller directement à la paroisse assister aux repas des enfants nourris par Enfants du Sud.

Sans grand espoir, je tente quand même le coup et prends un taxi, une 4L. Mais que d'embouteillages ! Le taxi coupe le moteur à de multiples reprises pour économiser l'essence. Il est 11H15 quand il me dépose à la paroisse du Christ-Roi, à Manjakaray. Yolande, l'assistante sociale que j'ai contactée par téléphone, m'accueille. Le repas des enfants est terminé (ils prennent leur seul repas de la journée à 10H30). Je rencontre Mère Anselmina, qui vieillit, et fais connaissance avec le Père Eddie qui vient d'être nommé en remplacement du Père Pierre, décédé le 27 septembre.

Le Père Eddie est jeune, 47 ans je crois, et volontaire : il a du travail sur la planche et il lui faudra bien du courage. Durant une petite heure je discute avec lui et Yolande sur le projet existant et d'autres pouvant, s'il y a les fonds, être financés par notre association : micro-prêt (le Père n'y croit pas trop), groupement de travail pour les femmes vulnérables et parrainage de jeunes pour des formations de courtes durées. Je m'engage sur une dizaine de parrainage (mais, même si ce sont de petites sommes, comment trouver des parrains ?). Un projet a déjà été établi, mais il va falloir y réfléchir encore et le peaufiner. Le Père et Yolande m'enverront un document dans peu de temps.

Il fait très chaud, 31°, même lourd, et le ciel devient de plus en plus chargé.



Petits vendeurs, vers Ambatolampy



Ecole du Christ-Roi, Antananarivo

Avant d'aller déjeuner, bien qu'il soit déjà 13H15, je demande à Yolande de me ramener visiter les deux familles parrainées. J'ai en effet décidé d'offrir à chacune un sac de 50 kg de riz.

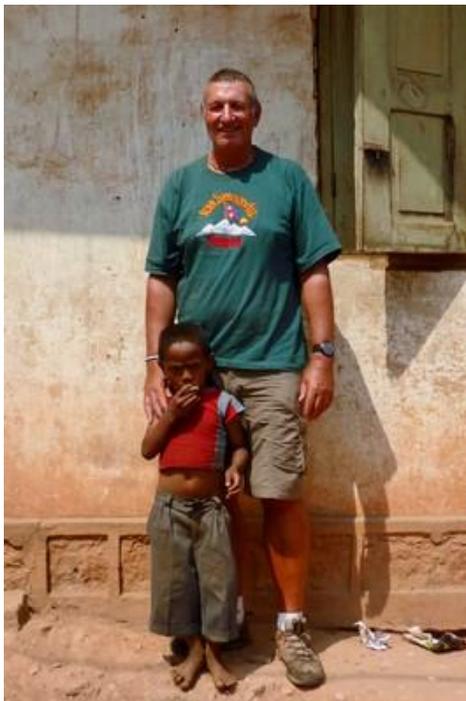
Nous allons d'abord chez Tojoniana, il est là avec sa maman, sa sœur enceinte et ses frères Pierrot (que Milène a décidé de parrainer aussi) et Patrick. Ce sont les vacances de la Toussaint.

Mon Dieu, que Tojoniana est minuscule pour ses 9 ans (n'a-t-il pas encore rétréci ?). Je prends plusieurs photos de lui, dont une entre deux copains du même âge et une autre avec moi. Il a de petits problèmes psychiques, a du mal à suivre en classe et doit faire une dizaine de séances chez un psychologue, que notre association financera. Il est depuis cette rentrée dans une école spécialisée.

La maman est contente pour le riz, évidemment. Je lui remets aussi 3 euros pour payer le solde de l'école de Pierrot. Pour moi c'est peu. Pour eux c'est Noël avant l'heure ! D'autant plus que je les amène tous au restaurant (à part la sœur, qui a disparu entre-temps, mais avec un ami de Pierrot en plus). Avec Yolande, nous arrivons donc à sept dans un petit hotely de quartier : chips, coca-cola, riz, pâtes chinoises, steak, frites et une boule de glace en dessert. Ça me revient à 11 euros, à peine le prix d'un repas au resto en France ! Et ils sont ravis, c'est la première fois pour eux !



Tojoniana avec ses amis (les 3 ont 9 ans)



Tojoniana et moi-même



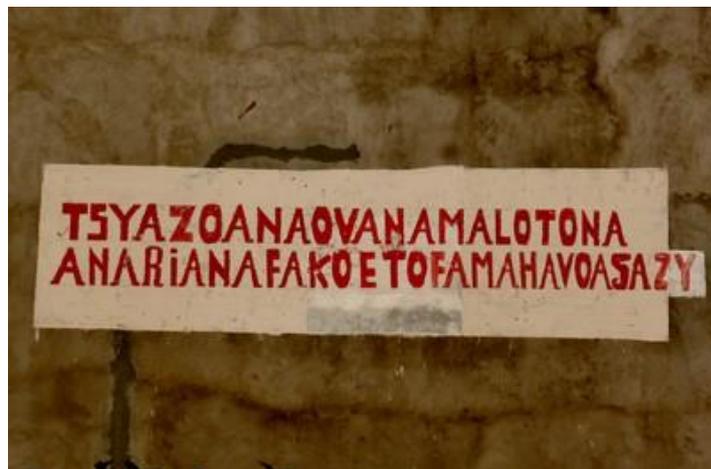
Au resto avec la famille de Tojoniana

Pendant le repas il s'est mis à pleuvoir, une averse extrêmement forte. Heureusement, légère accalmie lorsque nous sortons, mais les rues sont détrempées. Je quitte la famille de Tojoniana, et accompagne Yolande chez Fitahiana, le gamin parrainé par Patrick. Seule sa maman est là, les enfants sont en classe (pas de vacances pour les écoles privées). Elle me remercie pour le sac de riz ; nous ne nous éternisons pas, je n'ai pas le temps ni l'envie d'attendre le retour de Fitahiana dans une heure, ce Fitahiana pourtant si sympathique.

De nouveau à la paroisse, je discute avec Christophe, un laïc qui s'occupe de l'administration de la paroisse et de l'école. C'est justement la sortie de l'école et je fais connaissance avec les quatre filles de Yolande (la dernière tête encore et est arrivée avec son père). Je remercie Yolande puis, à 16H40, prends un taxi pour rejoindre mon hôtel. Ça roule mieux que prévu, j'y suis 40 minutes plus tard. Même chambre que lors de mon premier passage. J'y récupère les affaires laissées alors (surtout des livres déjà lus). Wifi, travail, salade dans un restaurant de la rue et au lit bien avant 22H.



Mini-billard, jeu d'enfants



Apprendre le malgache n'est pas si difficile !

Mardi 4 : Excellente nuit que je termine à 5H. Travail au petit matin, durant cinq heures, quand mon cerveau de vieux fonctionne encore à peu près. Ciel gris (ou pollué ?), puis qui s'éclaircit et devient intégralement bleu vers 10H.

Je sors alors me balader : place de l'indépendance, où tous les jacarandas sont en fleurs et pleurent à grosses gouttes. Vendeurs de souvenirs et enfants des rues, très jeunes (6 à 8 ans), en bande.

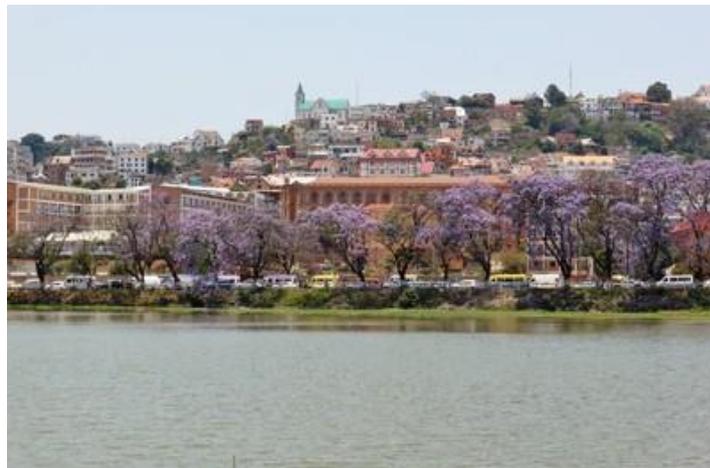
De là je descends jusqu'au lac Anosy, qui aurait la forme d'un cœur (peut-être vu du ciel ?). J'en fais le tour au milieu de la saleté, des odeurs de pisse et de la fumée des véhicules. Quel dommage que ce lac et ses abords ne soient pas entretenus ! L'eau est basse. Là aussi, beaucoup de jacarandas en fleurs, tout mauve.

Belle école catholique avec un très grand terrain. Plus loin une association regroupe des coiffeurs, 29 cabanes sont alignées... Petits vendeurs ambulants et, toujours, des enfants des rues, extrêmement sales.

Pour manger une bonne viande, j'ai décidé d'aller manger au Zob (Zébu Original Bistro), mais il est définitivement fermé. Peut-être n'attirait-il que les prostituées ? Il avait eu la bonne idée de s'installer juste en face de l'ambassade de la République islamique des Comores, il faut le faire !



Jacarandas place de l'Indépendance, Antananarivo



Lac Anosy, Antananarivo

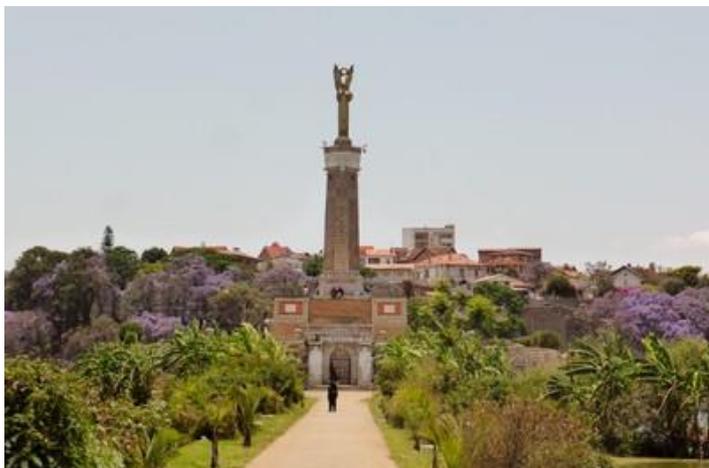
Je trouve à proximité un nouveau restaurant : Foie gras de Tana, qui a aussi un magasin de vente. Il est évidemment spécialisé dans les plats au foie gras mais propose aussi beaucoup d'autres plats. Je me régale d'une assiette présentant trois belles tranches de foie gras (nature, au poivre vert, à la vanille) et d'un filet de zébu au foie gras, bien servi, avec des pommes sautées. Un petit coca-cola pour étancher ma soif, le tout pour 8 euros environ. Pourquoi donc se priver ?

Je continue ma balade, direction l'hôtel. Presque arrivé, j'offre quelques beignets et samossas à trois très jeunes enfants des rues (il y en a beaucoup dans le quartier).

J'aperçois les premières mangues (mon fruit préféré) sur les étals de rue, mais elles ne semblent pas très mures. Et, bientôt, ce sera la saison des litchis, un autre fruit que j'apprécie.

A 15H, je suis rentré, fatigué, j'ai sommeil, mais je travaille encore deux heures, puis bouquine. A la réception, je me mets d'accord avec Christophe, un jeune qui prend le même avion que moi demain, pour partager les frais de taxi pour l'aéroport. Je discute aussi 5 minutes avec Kevin, ce sympathique enfant de neuf ans surdoué (en sixième) qui était déjà à l'hôtel avec sa mère lors de mon précédent passage.

Délicieuse pizza au Saka Express et couché à 22H.



Mémorial du lac Anosy, Antananarivo



Foie gras de Tana, Antananarivo

Mercredi 5 : A 4H30, je me lève, j'ai assez dormi. La journée va être longue...

Comme prévu, taxi à 5H30 en compagnie de Christophe. Une demi-heure plus tard nous sommes à l'aéroport d'Ivato, à 14 km au nord d'Antananarivo. Là, deux cents passagers font déjà la queue pour notre vol. Plusieurs personnes me proposent, contre argent, de me faire passer devant. Je refuse par déontologie. Mais d'autres ont dû accepter. Je finis par m'enregistrer

à 7H15. Toujours ce laxisme, ce je-m'en-foutisme des compagnies aériennes qui n'hésitent pas à faire patienter leurs clients plus d'une heure debout !

Heureusement les autres obligations (immigration, contrôle de sécurité) seront rapides.

Embarquement dans un Airbus A 340-300 d'Air Madagascar assez spacieux, équipé de minuscules écrans individuels (11 x 8 cm) qui ne marchent pas trop au niveau des couleurs. Mais c'est nettement mieux que l'avion grec de l'aller. Et puis les plafonniers marchent, même s'ils sont décalés par rapport aux rangées de sièges. L'avion est pratiquement plein et je n'ai pas réussi à avoir de place hublot, je suis dans le couloir.

Nous décollons d'Antananarivo presque à l'heure, à 8h15. Petit-déjeuner, lecture, court sommeil, film, déjeuner, lecture, Dieu que ce vol me semble long ! Il faut dire que 8 756 km séparent Tana de Paris.

Nous atterrissons enfin à Roissy un peu à l'avance, à 17h, heure française (19H à Madagascar). Le vol a donc duré 10H45. A Paris il fait bien gris. Mais il ne pleut pas...



Vue depuis la place de l'Indépendance, Antananarivo



Décor dans une rue, Antananarivo

J'ai ma correspondance à 21H45 (pourquoi si tard ?) alors qu'il y a un vol à 18H40 pour Marseille. Je me rends au comptoir d'Air France pour faire modifier mon vol mais, bien sûr, ce n'est pas possible. Air France n'a jamais été une compagnie qui aime sa clientèle : jamais je n'ai pu obtenir, dans des cas semblables, la moindre satisfaction. Mais j'ai quand même tenté le coup !

Du coup, beaucoup trop d'attente dans cet aéroport que je déteste... Hâte de rentrer... Je me sens las, fatigué, vraiment fatigué. Je décide d'aller dîner au McDonald's que j'ai du mal à trouver (il m'a fallu 25 minutes !). Bon, après 11H de vol, me direz-vous, cela fait du bien de marcher. En attendant 19H30, je profite de leur connexion Internet gratuite.

McDo, bof ! Je suis un fan de Quick...

Mon Airbus d'Air France décolle bien à 21H45. Je sommeille durant tout le vol. Atterrissage à Marignane à 23H. Mon sac à dos arrive presque de suite.

Bus pour la gare Saint-Charles et métro encore ouvert. Peu après minuit, je suis chez moi.

Besoin de repos...



Enfant au chapeau, Mananjary



Enfant mélancolique, Mananjary



Fillette bien coiffée, Mananjary

Mardi 11 : Rentré depuis cinq jours. Un peu reposé, pas trop...
 Nostalgique. Que ce voyage a été beau ! Une réussite !
 Pas de tout repos : 4 587 km parcourus sur de mauvaises routes et sur des pistes difficiles.
 Madagascar ! Madagascar !
 J'en ai rapporté 1 843 photos, un record pour moi je pense, et 27 très courtes vidéos.
 J'y ai lu plus d'une vingtaine de livres, la plupart sur le pays.
 J'y ai fait aussi de belles rencontres, locales ou internationales.
 Madagascar ! Madagascar !
 Pays de contraste, pays de métissage, pays du sourire.
 Tu restes l'un des plus beaux pays que je connaisse...
 Malagasy (d'où le « malgache » français) viendrait de Malais. Possible, je n'ai pas trouvé de confirmation à cela...
 Madagascar ! Madagascar !
 Si Dieu et les Hommes me prêtent vie, j'y retournerai.
 Mon prochain séjour dans la grande île rouge est déjà dans ma tête.
 Il sera surtout marin (snorkeling) et animalier (parcs nationaux).
 Madagascar ! Madagascar !



Les chapeaux, marché d'Ambalavao



Iguane queue de crocodile, parc Reniala, Ambolimailaka



Beignets, Ambalavao



Enfants de commerçants chinois, Mananjary

-- FIN --